

LE TEMPS WEEK-END

CHF 5.50 / France € 5.50

SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 JANVIER 2026 / N° 8421



VALAIS La Suisse a rendu hommage vendredi, jour de deuil national, aux victimes de l'incendie dramatique, la nuit du Nouvel An, du bar Le Constellation, qui a fait 40 morts et 116 blessés. Comme ici, devant l'église de Crans-Montana. (9 JANVIER 2026/ALESSANDRO DELLA VALLE/KEYSTONE)

● ● ● PAGES 2 À 9, 12, 23

ÉDITORIAL

Après la tragédie de Crans-Montana, une communauté plus forte grâce à des excuses courageuses

VINCENT BOURQUIN

La Suisse a été en communion comme jamais ce vendredi: le silence, mais aussi le son des cloches d'églises et le sifflement des trains. Un soutien d'humains à humains pour faire face à ce que Guy Parmelin a fort justement décrit comme un drame impensable, indicible et invisible. Une tragédie qui a transformé le pays et qui touche l'ensemble de la communauté. Très courageusement, le président du gouvernement valaisan, Mathias Reynard, a présenté des excuses qui sont une vraie reconnaissance de la douleur des victimes et de leurs

familles. Des mots qu'il faut répéter: «Nous avons toutes et tous une responsabilité morale face à ce drame. Nous, comme adultes, comme responsables politiques, la moindre des choses que l'on puisse faire est de présenter des excuses de toute la communauté. C'est par cela aussi que nous serons dignes.» Des excuses qui ont aussi été formulées en fin de journée par la vice-présidente de Crans-Montana. Grâce aux paroles de Mathias Reynard, la communauté peut poursuivre son délicat chemin qui passe par le deuil, l'unité, la solidarité, mais aussi par la vérité et la justice. De cette cérémonie empreinte de

simplicité, de sincérité et de reconnaissance ressortait aussi clairement le message que cette tragédie ne restera pas sans conséquence afin de pouvoir clamer haut et fort: «Plus jamais ça.» Face à la Suisse, mais aussi face au monde entier, Guy Parmelin a lui aussi eu une parole très digne en évoquant le devoir d'Etat: «Afin que l'ordre judiciaire mette au jour, sans retard, ni complaisance, les manquements et les sanctionne.» La justice est en marche et accélère la cadence. Alors que l'émotion était à son comble dans tout le pays, les

magistrats décidaient de mettre en détention le patron du Constellation. Une décision forte et rassurante au moment où la pression est énorme sur une justice valaisanne qui n'a pas toujours été exemplaire par le passé. La communauté doit se rassembler et non se diviser: ce n'est pas le moment des shows d'avocats, des règlements de compte politiques, des injonctions venant d'Italie ou des leçons de morale. Toutefois, l'action se mènera sans tabou, toutes les irrégularités, y compris et surtout si elles sont systémiques, devront être dénoncées.

Importance de la vérité, mais aussi de la mémoire. Une fois l'émotion passée, le risque est grand que les morts, les blessés et leurs familles soient très vite oubliés. Reconnaissance absolue aussi à toutes celles et ceux qui ont secouru, soigné, accompagné les victimes. Cette mémoire est à la fois morale et politique et elle est un pilier de la reconstruction collective et du retour à la vie. Car comme l'a dit l'une des jeunes qui prirent la parole au nom de cette jeunesse qui veut rester debout, malgré le drame: «On ne peut pas ajouter des jours à la vie, mais on peut ajouter de la vie aux jours.» ■

La justice est en marche et accélère la cadence

LE TEMPS

Avenue du Bouchet 2
1209 Genève
Tél + 41 22 575 80 50

www.letempsarchives.ch
Collections historiques intégrales: Journal de Genève,
Gazette de Lausanne et Le Nouveau Quotidien.

INDEX
Avis de décès 22
Convois funéraires 22

Fonds 14
Bourses et changes 16
Toute la météo 14

SERVICE ABONNÉS:
www.letemps.ch/abos
Tél. 022 544 48 07



2 Temps fort

Excuses, vérité, justice: les mots forts d'une cé

DRAME DE CRANS-MONTANA Au cœur de la journée nationale de deuil, Martigny a accueilli vendredi une cérémonie d'hommage émouvante, en présence de nombreux dignitaires étrangers. Inédit dans l'histoire suisse, l'événement a été marqué par les messages de jeunes, témoins de la tragédie

YAN PAUCHARD

Le temps semble comme suspendu. Malgré la grandeur de la halle de Martigny Expo, plus un seul bruit. Chefs d'Etat, dirigeants, policiers ou sauveteurs, tout le monde retient son souffle, le regard tourné vers la scène où sont montés trois jeunes gens, deux filles et un garçon. Ils étaient tous présents à Crans-Montana lors de cette funeste soirée de Nouvel An. Leur voix tremble un peu, mais elle est assurée. Ce qu'ils ont vécu ce soir-là, ils «ne pourront jamais l'oublier», confie une collégienne qui décrit «des images insoutenables, des scènes d'apocalypse». «A vous qui êtes partis trop tôt, à vos rêves interrompus, à vos voix remplacées par le silence», a-t-elle encore soufflé, appelant à transformer «ce drame en force» et à ne pas attendre pour dire à ses proches qu'on les aime. Autour d'eux, des roses blanches, partout. Le symbole de l'innocence.

Ce message d'espoir, cet «hommage de la jeunesse à la jeunesse», seul moment applaudi, restera comme le point fort de cette cérémonie en mémoire des 156 victimes (40 personnes décédées et 116 blessées) de la tragédie du 1er janvier, dont une très grande majorité de jeunes, voire de très jeunes. Inédit dans l'histoire de la Suisse, l'événement a été le cœur de la journée de deuil national. Retransmis dans tout le pays, celui-ci a réuni à Martigny pas moins de 700 invités, dont 150 proches des jeunes touchés par le drame, mais aussi des secouristes, des pompiers, des policiers, des ambulanciers, des soignants... A ces chiffres, il faut encore ajouter les 200 journalistes accrédités venus de l'Europe entière. Il y en aurait eu davantage si leur nombre n'avait pas dû être limité pour des raisons de capacités de la salle de presse.

Les excuses de Crans-Montana

L'émotion a été présente tout au long de la cérémonie, notamment lors du discours marquant du président du gouvernement valaisan, Mathias Reynard, ému aux larmes. Il s'est d'abord adressé aux familles. «Nos pensées, nos prières, nos cœurs sont tournés vers vous, ainsi que vers les blessés et leurs proches qui vivent

dans l'angoisse et l'attente face à cette insupportable impuissance», a-t-il déclaré.

Les mots du conseiller d'Etat ont résonné fortement. «Ces jeunes, rien de tout cela n'est de leur faute, a ensuite insisté Mathias Reynard. Nous, comme adultes, comme responsables politiques, la moindre des choses que nous puissions faire, c'est de présenter les excuses de toute la communauté. C'est parce que nous nous montrons dignes.» Des propos qui tranchaient avec la position des autorités de Crans-Montana qui, en début de semaine, s'étaient refusés à toutes excuses. Ce qu'elles ont finalement fait vendredi, par la voix de la vice-présidente de la commune Nicole Bonvin Clivaz. «Vraiment, on adresse nos excuses et notre pardon à toutes ces familles qui sont dans le deuil et la peine», a-t-elle déclaré à la RTS.

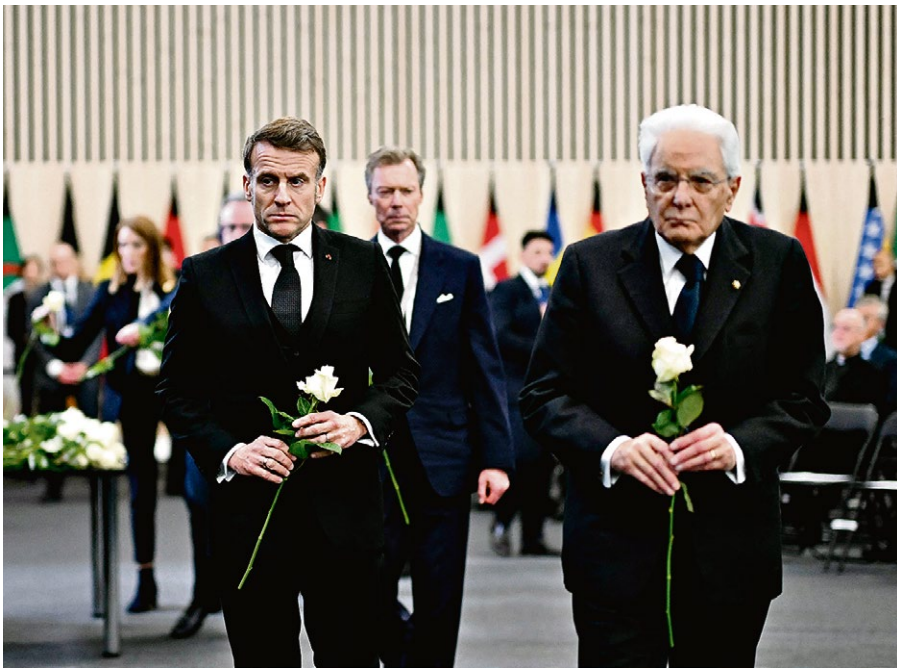
«Etablir la vérité est un devoir envers les victimes, envers les familles, envers la société tout entière»

MATHIAS REYNARD, PRÉSIDENT DU GOUVERNEMENT VALAISAN

Mathias Reynard a encore soulé la question des responsabilités, «y compris celles des autorités politiques», que l'indispensable travail d'enquête devra déterminer pour que la justice puisse être «rendue avec rigueur et indépendance». «Etablir la vérité est un devoir envers les victimes, envers les familles, envers la société tout entière», a-t-il ajouté. Après son intervention, c'est le président de Confédération, Guy Parmelin, qui a aussi évoqué la justice, lui enjoignant de mettre au grand jour «les manquements et à les sanctionner». «C'est une responsabilité morale en plus d'un devoir d'Etat», a insisté le conseiller fédéral. Plus tôt, dans une lettre adressée à plusieurs médias, le Vaudois avait déjà assuré que des mesures seraient prises à la suite du terrible incendie. «Nous devons aux personnes concernées, à leurs familles et à leurs proches notre respect, notre souvenir et l'enga-



Le président de la Confédération, Guy Parmelin. (MICHAEL BUHOLZER/POOL/AFP)



Le président français, Emmanuel Macron, et son homologue italien, Sergio Mattarella. (FABRICE COFFRINI/AFP)

gement de tout mettre en œuvre pour qu'une telle catastrophe ne se reproduise plus», écrit Guy Parmelin dans ce courrier.

En parallèle, ce vendredi matin, Berne envoyait un communiqué de presse pour promettre que Confédération et cantons «unissent leurs forces pour que les personnes touchées par le drame reçoivent rapidement et sans formalités administratives l'aide dont elles ont besoin, dès maintenant et aussi par la suite». Le jour du drame, Guy Parmelin s'était rendu sur place, reportant même – fait exceptionnel – la diffusion des vœux présidentiels de la nouvelle année. Dans son discours vendredi à Martigny, le président de la Confédération a qualifié la tragédie en trois mots: «impensable, indicible, invisible». «Nombre de nos enfants ne sont plus. Ils nous ont quittés dans un bar qui porte le nom d'un

groupe d'étoiles [Constellation, ndlr]. Ils continueront de briller dans nos souvenirs», a conclu le conseiller fédéral, qui était accompagné à Martigny par ses collègues Beat Jans, chargé de Justice et Police et d'Ignazio Cassis, chef des Affaires étrangères, mais aussi par le chancelier de la Confédération, Viktor Rossi, ainsi que la vice-chancelière, Nicole Lamon.

Les présidents français et italien présents

En début de semaine, les autorités valaisannes avaient renoncé à organiser cet hommage à Crans-Montana même, en raison des fortes chutes de neige annoncées, mais aussi pour des impératifs sécuritaires. Prévu initialement comme un moment de recueillement dans l'intimité des familles, l'événement a en effet rapidement pris des allures de

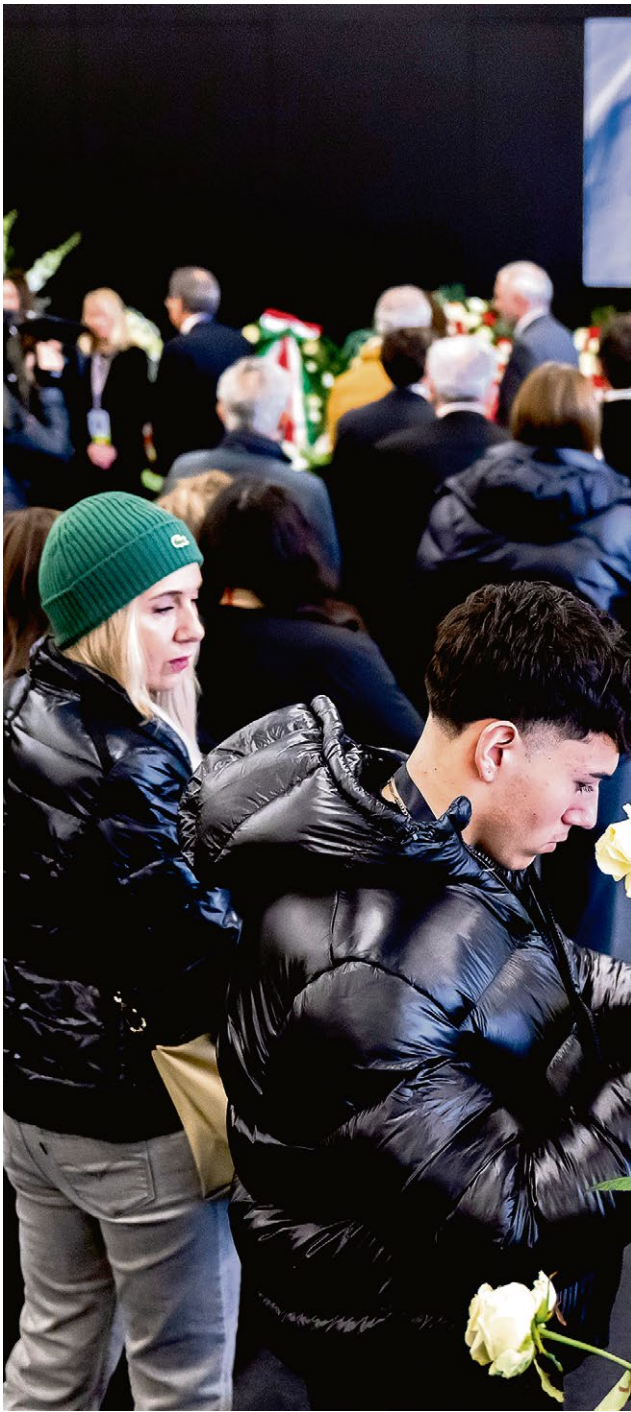
petit sommet international, confirmant l'ampleur de la vague d'émotion générée par l'incendie du bar Le Constellation. Pour rappel, sur les 40 morts, 18 sont

Pas moins de 37 délégations étrangères ont fait le déplacement en Valais

de nationalité étrangère. Au premier rang des victimes, la France et l'Italie, dont les deux présidents, Emmanuel Macron et Sergio Mattarella, étaient présents. Tout comme bien d'autres dignitaires, à l'image du premier ministre belge, Bart De Wever, de la présidente du Parlement euro-

péen, la Maltaise Roberta Metsola, du Grand-Duc Henri de Luxembourg, du ministre des Affaires étrangères de la Serbie, Marko Djuric ou de la Belge Hadja Lahbib, commissaire européenne à la gestion de crise. A l'issue de la cérémonie, cette dernière viendra, devant les médias, apporter le message de la Commission européenne, rappelant que pas moins de 24 pays avaient, dans les premières heures, proposé leur aide aux autorités suisses, notamment en prenant en charge 38 patients, «lors d'une opération d'une ampleur inédite».

Au final, pas moins de 37 délégations étrangères, chacune représentée par un drapeau le long de la salle de cérémonie, ont fait le déplacement en Valais, ce qui a impliqué de nombreuses mesures de sécurité. Plusieurs centaines d'agents issus de toutes



En quittant les lieux, les invités ont chacun déposé une rose en hommage

«L'Union européenne est à vos côtés, nous partageons votre chagrin»

RÉSONANCES La cérémonie d'hommage aux victimes de Crans-Montana a été l'occasion de souligner la solidarité internationale à travers la présence de représentants de nombreux pays principalement européens. Roberta Metsola, présidente du Parlement européen, a témoigné de la solidarité du continent

FRÉDÉRIC KOLLER

Si le drame de Crans-Montana restera dans «la mémoire collective de notre pays», comme l'a déclaré le conseiller d'Etat valaisan Stéphane Ganzer devant la presse, ce sera aussi en raison de l'ampleur de l'aide transfrontalière qu'il a suscité. «Cette solidarité internationale nous touche et nous oblige, a pour sa

part déclaré le président de la Confédération, Guy Parmelin, lors de sa prise de parole à la cérémonie d'hommage aux victimes. On sait qu'on n'est pas seul dans l'adversité.»

Les représentants de 32 pays – allant de l'Algérie au Vatican selon la liste alphabétique établie par le DFAE – ont fait le déplacement de Martigny auxquels s'ajoutent deux figures de l'Union européenne. Un vaste ballet diplomatique qui tient non seulement à la diversité des victimes de l'incendie du bar Le Constellation, mais aussi à l'élan de soutien qui s'est manifesté à cette occasion.

La présence des chefs d'Etat français et italien, les deux pays comptant le plus grand nombre de victimes en dehors de

la Suisse, était la plus scrutée. Emmanuel Macron et Sergio Mattarella se sont toutefois contentés, comme tous les hôtes diplomatiques, de signer le livre de condoléances.

«Une solidarité qui dépasse les frontières»

Dès l'activation du mécanisme de protection civile de l'UE – auquel la Suisse n'est pourtant pas associée – 24 pays ont offert leurs services et 38 blessés, y compris des Suisses, ont pu être évacués vers la Belgique, la France, l'Italie ou l'Allemagne, a expliqué en conférence de presse la commissaire européenne à la préparation et la gestion des crises Hadja Lahbib. Des moyens de transport ont été mis à disposition par la France,

l'Italie, la Belgique et la Roumanie et une équipe médicale française pour le traitement des grands brûlés. «Nous restons en contact avec les autorités suisses, nous restons mobilisés», a-t-elle déclaré.

Egalement présente à Martigny, Roberta Metsola, la présidente du Parlement européen, explique au *Temps* être venue «exprimer quelque chose de très simple mais profondément sincère: l'Union européenne est à vos côtés. Nous partageons votre chagrin et nous n'oublierons pas celles et ceux qui ne sont plus parmi nous.»

La Maltaise ajoute que «lorsque la tragédie frappe, l'UE reste unie – et elle est aux côtés de la Suisse». Elle salue le bon fonctionnement du mécanisme de pro-

tection civile qui est «une expression concrète de cette solidarité». La présidente du Parlement européen insiste toutefois aussi sur la responsabilité de la Suisse: «Je sais que les autorités suisses mettent tout en œuvre pour assurer la diligence requise et mener une enquête approfondie sur les causes de cette tragédie incompréhensible.»

«Cette solidarité, qui dépasse les frontières de la Suisse» est remarquable a souligné pour sa part le ministre suisse des Affaires étrangères. Ignazio Cassis en a profité pour remercier «profondément» les nombreux ministres qui l'ont contacté, ainsi que l'Union européenne et particulièrement les Etats qui ont mobilisé une aide. «Leur action concrète et rapide a été déterminante.» ■

rémonie



aux victimes (LAURENT GILLIERON/KEystone)

les polices des cantons latins, appuyées par des polices communales, dont celle de Lausanne, et la police fédérale ont été engagées ce vendredi autour du Martigny Expo, dont le périmètre a été interdit d'accès à toute personne non autorisée. Plusieurs routes ont été fermées et le trafic ferroviaire voisin interrompu. Des barrières et grandes bâches noires avaient été installées la veille par l'armée pour protéger les proches des victimes du regard des curieux. Jeudi, l'un des organisateurs, Vincent Clavaz, le président de MyExpo, expliquait au *Temps* que «la priorité était d'offrir aux familles un lieu de recueillement digne et sécurisé».

Roses blanches déposées

La cérémonie d'hommage s'est terminée au bout d'une heure et demie, ponctuée par plusieurs intermèdes musicaux interprétés par des artistes valaisans. Pour protéger les différents intervenants de la pression médiatique, comme la comédienne Olivia Seigne, qui a lu deux textes, ainsi que celui du maître de cérémonie, l'ancien journaliste de télévision Benoît Aymon, leur nom avait été tenu secret jusqu'à ce vendredi. En quittant les lieux, accompagné par la musique d'un pianiste de Crans-Montana, les invités ont chacun déposé en hommage aux victimes une rose blanche. Un moment particulièrement solennel. Mais la réalité s'est vite rappelée aux participants. A la sortie de la cérémonie, plusieurs ont ainsi appris l'arrestation, vendredi, du gérant du Constellation, pour éviter tout risque de fuite, selon la communication du Ministère public. ■

SUR LE WEB

En vidéo
Pour la première fois depuis des années, le pays a observé un jour de deuil national. Retour en images sur la semaine qui a suivi le drame de Crans-Montana, survenu dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier.

A regarder sur notre site: [Letemps.ch/videos](https://letemps.ch/videos)



Au Centre de congrès Le Régent, durant les cérémonies de deuil. (CRANS-MONTANA, 9 JANVIER 2026/MAXIME SCHMID/AFP)

«A Crans-Montana, la vie doit reprendre»

HAUT-PLATEAU Sous un manteau de neige et une chape de silence, la station a vécu une journée de deuil national bouleversante après le drame

RAPHAËL JOTTERAND

Comme si la nature avait compris que ce vendredi 9 janvier allait être difficile à traverser, un doux manteau blanc, presque réconfortant, est venu décorer les Alpes, dont la station de Crans-Montana. Celle que l'on surnomme parfois le «Paradis du Soleil», pour son exposition plein sud et son ensoleillement pouvant dépasser les trois cents jours par an, a passé l'entièreté de cette journée de deuil national dans la grisaille.

Plus d'une semaine après l'incendie mortel qui a coûté la vie à 40 personnes et causé 116 blessés, les rues de Crans-Montana sont restées vides et plusieurs commerces réputés ont fait le choix de garder leurs portes closes. «Nous n'avions pas la tête à ouvrir notre magasin. Il y a des jours où la douleur prend le pas sur le reste», nous avoue une commerçante, sortie boire un chocolat chaud au bar le 1900.

Devant le Constellation, le mémorial a été protégé juste à temps pour faire face à la tempête de neige. Malgré le froid, les

bougies ont continué d'illuminer le souvenir de ces jeunes âmes disparues trop tôt. La population montanaise s'est donné rendez-vous à plusieurs endroits pour visionner l'hommage rendu à Martigny. Il y a ceux qui ont choisi l'intimité de leur domicile, les cloches de la place du Scandia et, bien sûr, le centre de congrès du Régent où plus de 1000 personnes se sont rassemblées.

C'est dans cette salle apprêtée pour l'occasion que les autorités communales ont pris place. Le président, Nicolas Féraud, a fait son apparition dans la quasi-indifférence générale, déposant une gerbe de fleurs sur l'estrade. Une fois la cérémonie terminée, il est reparti parmi les premiers, au bras de son épouse, l'air visiblement très affecté par la situation. Vice-présidente de la commune, Nicole Bonvin Clivaz a présenté des excuses très attendues au micro de la RTS, et le pardon des autorités «à toutes les familles qui sont dans le deuil et dans la peine».

Une quinzaine de minutes avant le début de la retransmission, les pompiers, ambulanciers, secouristes et intervenants de la première ligne de front ont fait leur entrée dans la salle. L'ensemble du public s'est levé et leur a adressé une ovation émouvante pendant près de deux minutes. Malgré plusieurs tentatives,

aucun d'entre eux n'a accepté de nous livrer son ressenti. Le mot d'ordre de ne pas parler à la presse a été respecté.

Un changement de perception

Une grande majorité du public en a fait de même. Toutefois, certains ont accepté de revenir sur ce drame et de nous livrer leur ressenti à quelques minutes du lancement de la cérémonie. Beaucoup de jeunes étaient présents, dont Rémi et Leandro, pas encore 20 ans, qui s'identifient beaucoup à cette tragédie: «Nous avons des amis qui ont fêté le Nouvel An au Constellation. Certains sont gravement brûlés mais heureusement, aucun n'est décédé. C'est l'âge où n'importe quel adolescent veut faire la fête. Désormais, nous aurons une perception différente et une pensée pour les victimes à chaque fois que nous sortirons.»

Devant l'entrée du Régent, plusieurs habitants de Crans-Montana ont attendu dans le froid plusieurs heures avant le début de la minute de silence. Céline et sa mère font partie des premières: «C'est irréel, un moment hors du temps. Nous ne réalisons pas ce qu'il se passe. Il y a à la fois une forme d'agitation générale que Crans-Montana n'a pas l'habitude de vivre et un calme pesant qui règne dans la station depuis une semaine.»

«Ce deuil est réparateur pour la communauté et les endeuillés»

ESPRIT Spécialiste du deuil et de la mort, Alix Noble Burnand décrypte cette journée de deuil national. Un rite indispensable à ses yeux

PROPOS RECUEILLIS PAR PASCALE BURNIER

Elle le dit en préambule: «Nous sommes des êtres de langage, nous aimons parler. Mais n'oublions pas que nous sommes aussi des animaux rituels.» Thanatologue et conteuse, Alix Noble Burnand a fait de l'accompagnement des personnes endeuillées son métier. Ses mots, mis en voix par la comédienne Olivia Seigne, ont résonné durant la cérémonie officielle ce vendredi à Martigny. Un texte «pour dire que chaque fois que je m'attache à quelqu'un, j'établis un lien qui est constitutif de mon identité. Comme tout être humain, la déchirure du lien est une violence terrible. Mais au travers de ce lien brisé, je vais pouvoir regarder tout ce que je suis devenu.»

Aujourd'hui, la Suisse vit une journée de deuil national. Quelle importance a ce rite? Dans le deuil, il y a trois partenaires, le défunt, l'endeuillé et la communauté. Cette journée de deuil national permet à la communauté de pouvoir symboliquement se manifester dans un contexte d'impuissance et d'horreur. Ceci est réparateur pour elle et pour les endeuillés.

Dans l'histoire de notre pays, un temps de recueillement collectif est un fait rare. Qu'est-ce que cela dit de nous aujourd'hui



ALIX NOBLE BURNAND
THANATOLOGUE
ET CONTEUSE

et de nos besoins? Lorsqu'il y a un drame dont nous sommes tous quasiment spectateurs, l'impact psychique, spirituel et social est tel qu'on retrouve une réponse née au temps des cavernes, à savoir celle de la communauté. Cet aspect communautaire, qui s'est étioilé depuis les années 1960, ressurgit car nous vivons un moment très angoissant. Et la réponse politique à cette tragédie, avec l'organisation de cette journée, est à la hauteur du drame.

Le Valais, canton catholique, a choisi d'organiser une cérémonie laïque. Qu'en pensez-vous? Il fallait le faire. Ils ont eu recours à des signes symboliques traditionnels. Si on se penche sur la minute de silence, par contre, on voit qu'elle remonte au début du XXe siècle. Une période où la société française, farouchement laïque, a repris cette idée de la minute de prière et l'a transformée. Les cloches, qui ont résonné ce vendredi, étaient, elles, un rite ancien.

Les familles et amis directement touchés par la mort d'un proche se retrouvent aux

enterrements des défunts. Cette journée de deuil national les aide-t-elle aussi à traverser cette tragédie? Quand on vit un deuil «scandaleux», comme perdre un enfant, nous devenons pour autrui un rappel terrible que cela est possible. Souvent, les endeuillés vont être mis à la marge par la communauté au bout d'un certain temps. Le fait aujourd'hui qu'ils et elles soient reconnus, légitimés et honorés est essentiel. Le deuil est pris au sérieux et ils se sentent moins seuls. D'un point de vue communautaire, il faudra désormais penser à l'après. Je propose d'instaurer un jour de souvenir dans un an.

On parle de rassembler. On voit pourtant que le drame de Crans a divisé le pays avec une Suisse alémanique ou l'Italie très critiques vis-à-vis de l'Etat du Valais... Prenez un décès dans une famille: c'est un coup de projecteur qui peut révéler les choses cachées et les non-dits. C'est un tel choc que cela met au jour la nature profonde des relations. A l'échelle d'un pays ou d'un continent, c'est absolument pareil. Etant donné que notre société n'a plus de référence pour traiter l'absurde et le non-sens, chacun cherche un sens pour se rassurer. La réaction populaire s'exprime en cherchant un coupable. C'est une façon d'éviter cette confrontation à l'absurde. Mais imaginer que les drames peuvent être évités est une illusion. Nous sommes vulnérables, impuissants et nous pouvons être frappés à tout moment. Cela s'appelle la réalité.

Derrière elle, une retraitée a fait le voyage depuis Bâle. «Le chagrin dépasse largement les frontières cantonales. Je voulais être présente pour soutenir les familles et rendre hommage aux défunts et à ceux qui souffrent.»

Au moment de prendre place, Olivier et Catherine qui séjournent à Crans-Montana depuis plus de quarante ans, retenaient difficilement leurs larmes: «On réalise ce qui est en train de se passer parce que nous avons des enfants. Ils viennent d'avoir plus de 25 ans. Mais il y a 5 ans, c'étaient eux. Nous fréquentions souvent Le Constellation. C'était un bar festif... magnifique jusqu'à ce drame», témoigne Catherine, très émue.

Pour son époux, être présent à cette cérémonie est essentiel: «C'est important de faire corps avec les souffrants et toutes ces familles en deuil. Si on ne manifeste pas sa solidarité aujourd'hui, on est à côté de la plaque.» Olivier peine à mettre des mots sur ce qu'il ressent: «C'est un mélange d'émotion. Nous sommes très tristes. Très touchés par ce drame. Nous habitons à Genève mais Crans, c'est notre deuxième maison. Aujourd'hui, il faut laisser toutes les polémiques de côté pour se concentrer sur ce moment de recueillement.»

La retransmission s'est déroulée dans le plus grand des respects mais aussi sous haute sécurité. Un film de prévention incendie a été projeté sur l'écran principal en amont de la diffusion, des policiers en uniforme étaient présents par dizaine et une société de sécurité privée a été mandatée pour mettre à disposition 15 agents.

David Bagnoud, président de la commune de Lens, est ressorti chamboulé de cette cérémonie: «C'était dur, mais j'ai trouvé que c'était très sobre, émouvant et digne. On a laissé la parole aux jeunes. C'était magnifique. On sent cette douleur et cette souffrance qui touchent tout le monde.» Egalement commerçant à Crans-Montana, l'édile peine à envisager la suite: «Il faudra panser nos plaies mais la vie doit reprendre. Le temps est suspendu depuis le 1er janvier. Il n'y a pas plus d'étrincelle dans la station. Même si rien ne sera plus jamais pareil, nous devons retrouver notre quotidien avec beaucoup de respect et de dignité.»

Une fois l'hommage rendu, la pression s'est relâchée à l'extérieur du Régent. Des familles se sont prises dans les bras, les jeunes se sont rassemblés, deux amies se sont effondrées en sanglots devant nous et les pompiers ont quitté le bâtiment ensemble. Dans les bars et les rues, Crans-Montana a retrouvé un semblant de vie. Certains ressentent le besoin de prolonger «ce moment si douloureux, mais si important» autour d'un verre, pour se changer les idées. ■

Vendredi, les cloches ont résonné aux quatre coins du pays. Tous les Suisses, adultes comme enfants, ont été ainsi symboliquement confrontés au deuil. Cela peut-il être perturbant pour de jeunes enfants? Les enfants sont des êtres d'appartenance. La sécurité d'un enfant, c'est d'abord appartenir à sa famille, puis son village et son quartier. Aujourd'hui, ils ont fait l'expérience d'appartenir à un grand groupe. Je trouve cela extrêmement sain, c'est une initiation magnifique. On ne peut pas garder les enfants sous cloche en évitant la confrontation à la mort et au deuil. Ce qui est important, au contraire, c'est de leur dire que, oui, la mort existe, et qu'on se met alors tous ensemble, puis qu'on passe ensuite à autre chose, et qu'on a le droit de continuer à vivre. Le seul problème du rite de ce vendredi est d'avoir demandé aux enfants de ne pas bouger durant cette minute. Ce qui est contraire à leur vitalité et à leur façon d'exprimer l'angoisse. On voit ici qu'il va falloir aménager ces rites.

Vous avez vous-même été confrontée à la mort de votre fille. Comment on se relève d'un tel drame? Après la mort de Marie, ma fille, je ne savais plus qu'i'étais. On se trouve sur un champ de ruine. Dans cette espèce de désastre, on peut commencer à voir quelles sont nos ressources, nos fragilités, et puis commencer à s'équiper pour pouvoir traverser ce glacier dans la tempête. On peut donc vivre cette étape du deuil comme un apprentissage sur soi, mais le coût psychique est élevé. ■

4 Temps fort

Soixante secondes, ensemble pour les victimes de Crans-Montana

HOMMAGE Vendredi 9 janvier, à 14h, une partie de la Suisse a marqué une pause. Une minute de silence pour un moment de communion sans étiquette, ni politique ni religieuse. Récit partagé, du centre commercial de Balexert à Crans-Montana, en passant dans l'IC1 direction Saint-Gall

LE TEMPS*

Et soudain, le silence. Vendredi 9 janvier, à 14 heures, de nombreux Suisses ont respecté une minute de silence en hommage aux victimes de Crans-Montana. Soixante secondes pour sortir la tête du tumulte, du mitraillage des réseaux sociaux et de la surenchère médiatique. Une communion sans étiquette, ni politique ni religieuse. Le silence pour ne penser qu'aux seuls disparus, à leurs proches, à ceux qui ont sauvé et à ceux qui soignent. A ceux qui restent ici-bas et à comment rester, justement, sans les autres. Soixante secondes (et des poussières) top chrono.

■ 13h59, gare Cornavin, Genève

Heureusement, il y a eu Marie Claire, sa voix grêle mais ferme, au pied de l'escalator, dans le blizzard de la gare Cornavin. Heureusement, il y a eu cette Marie Claire sans âge, son mètre 90, sa chevelure neigeuse de pastorale helvétique, son grand anorak d'excursion, son caniche emmitoufflé dans un manteau couleur kaki. A 13h55, elle était déjà là, droite comme la conscience, comme si plus rien n'existait pour elle que cette communion avec les enfants de Crans-Montana.

«Mesdames et Messieurs, ne bougez plus pour la minute de silence»

MARIE CLAIRE, À LA GARE CORNAVIN

Impossible de ne pas voir cette vie qui ne semble voir personne. A 13h59, devant le grand panneau de départ, quand l'aiguille des secondes feint de s'arrêter pour toujours au sommet, elle a ces mots: «Mesdames et Messieurs, ne bougez plus pour la minute de silence.» Dans le hall, beaucoup ne saisissent pas, ne voient pas. Mais ceux et celles qui l'ont entendue obtiennent. Un archipel minuscule mais tangible honore les victimes du Constellation. La pudeur d'un chœur dans la bousculade des partances. Marie Claire en est le coryphée.

■ 14h, Le Régent, Crans-Montana.

Dans la salle bondée du Régent, le journaliste valaisan Benoît Aymon annonce le début de la

minute de silence. Au premier rang, un pompier se lève de son fauteuil rouge, puis fixe le sol. Il a un mouchoir à la main, essuie ses larmes. Son voisin, lui aussi sapeur-pompier, lui passe la main dans le dos. Ils se regardent, esquissent un léger sourire. Les soldats du feu, secouristes et ambulanciers ont été acclamés pendant près de deux minutes au moment de leur arrivée dans la salle. Aujourd'hui, ils ne sont pas seuls.

■ 14h et des poussières, cathédrale de Lausanne

La cloche de la cathédrale de Lausanne donne deux coups rapprochés, presque discrets. Sur le manteau noir d'un homme aux cheveux blancs qui vient de se lever, un rai de lumière coloré par un vitrail peint un dégradé vibrant, du rouge au vert.

■ 14h00'10, église Saint-Michel, Martigny

La centaine de personnes présentes dans l'édifice religieux de Martigny-Bourg demeurent debout en silence (ici la minute de silence a démarré à 13h59), les cloches de l'église commencent à sonner. Dans les rangées, personnes ne bronche. Deux jeunes hommes sont immobiles, la tête inclinée, ils fixent le sol. Ils resteront ainsi durant plus de cinq minutes. Quelques rangées devant eux, d'un revers de main, une femme s'esuie la joue pour effacer les larmes qui s'échappent. A ses côtés, un homme a enfilé un pull bicolore, blanc et rouge, floqué des 13 étoiles du drapeau valaisan.

■ 14h00'10, cathédrale de Lausanne

Dans le silence, on entend une ventilation, un chauffage peut-être, qui s'enclenche. Le décalage entre les frissons d'émotion qui parcourent l'assemblée et le moteur qui n'a pas reçu la consigne arrache un sourire à deux adolescents, qui se regardent et plissent des yeux, discrètement.

■ 14h00'12, collégiale de Neuchâtel

Le visage souligné par une écharpe blanche, une jeune femme ferme les yeux sous la voûte étoilée de la collégiale, comme bien d'autres autour d'elle. Tous ces regards masqués laissent entrevoir la nécessité de se retrouver en soi-même dans cet instant solennel, et rappellent qu'affronter la souffrance et l'incompréhension commence souvent par des instants de solitude. Mais derrière les paupières closes s'envolent les esprits,

MAIS ENCORE

A Genève, le temps s'est figé

Genève a rendu vendredi un hommage aux victimes du drame de Crans-Montana. La population s'est immobilisée à 14h pour une minute de recueillement dans de nombreux lieux publics. Quelques dizaines de personnes étaient rassemblées près de la cathédrale où une cérémonie avait été organisée jeudi. Le jet d'eau devait être illuminé dans la soirée aux couleurs valaisannes. (ATS)

les pensées, les prières, en direction des victimes du drame, de leurs familles, de leurs amis. Avec la volonté très forte de leur faire sentir qu'aujourd'hui, tout un pays les soutient dans leur chagrin.

■ 14h00'15, gare de Berne

Ses deux mains l'une contre l'autre, tête baissée, un homme se tient droit, dans le hall de la gare de Berne. Ses doigts, enlacés, ne se détachent pas jusqu'à la fin de la minute de silence. A ses côtés, dans un silence de cathédrale, un homme en habits de chantier, une employée CFF, des jeunes. Tous se sont levés et regardent dans la même direction, celle du bandeau noir affiché sur les écrans de la gare.

■ 14h00'20, centre des expositions de Martigny

Véritable fourmilière quelques secondes auparavant, la salle de presse du centre des expositions, qui accueille 200 journalistes venus du monde entier pour cette cérémonie d'hommage, s'est figée dans un profond silence. Beaucoup sont en Valais depuis plusieurs jours pour couvrir la tragédie. Certains sont encore marqués par les témoignages recueillis de rescapés ou de proches des victimes. Beaucoup ont la tête basse, les yeux fermés. Un seul bruit, celui de l'appareil d'un photographe d'agence qui immortalise cet instant.



A Genève, les pompiers du SIS ont rendu hommage vendredi aux victimes du drame de Crans-Montana. (KARINE BAUZIN POUR LE TEMPS)



Sur la Paradeplatz



La cathédrale de Lausanne étant pleine, des centaines de personnes se sont massées vendredi sur son parvis. (VALENTIN FLAURAUD/KEystone)



En gare de Zurich,

■ 14h00'30, Ecole Toepffer, Genève

Avenue Eugène-Pittard, un jeune homme promène un border collie, un casque sur les oreilles. Intrigué par le groupe d'élèves rassemblés dans la cour de l'Ecole Toepffer, de l'autre côté du trottoir, il s'immobilise. Le canidé en profite pour plonger la truffe au pied d'un arbre. Face à eux, les enfants et adolescents sont groupés en forme de cœur – en solidarité avec le Collège Champittet, partenaire de l'Ecole Toepffer, et toutes les victimes. Les mains sont enfoncées dans les poches, les mentons dans le col des doudounes. Certains des plus petits pouffent, d'autres reniflent. A 12 ans comme à 16, l'émotion se vit de manière pudique en public. «Nous étions à la soirée DJ sur la place, l'after était prévu au Constellation», diront quelques minutes plus tard deux jeunes, présents à Crans-Montana ce soir-là. Quand ils sont arrivés, le bar était en flammes. Le seul moyen d'avancer, estiment-ils sans se regarder, «c'est d'arrêter d'en parler». Oublier, ça, ils ne pourront pas.

■ 14h00'32, à bord de l'IC1 en direction de Saint-Gall

Le petit tricot est posé sur la table du wagon-bar. Depuis six minutes et l'annonce du chef de train invitant les passagers à «se recueillir», cette passagère a lâché ses deux

aiguilles à côté de la pelote chinée de laine, tout comme elle a cessé subitement sa conversation en *züritütsch* avec l'amie qui lui fait face. Les deux femmes, la cinquantaine, observent désormais par la fenêtre le flux de passagers qui se disperse sur le quai de la gare de Fribourg, où l'IC1 en direction de Saint-Gall fait escale. Par grappes, des voyageurs entrent dans leur compartiment, brisant le silence qui prévalait. La passagère reprend son tricot, puis sa conversation, à voix douce.

■ 14h00'55, centre commercial de Balexert, Genève

Quelques panneaux lumineux annonçant le jour du souvenir sans mention de la minute de silence n'ont pas suffi à arrêter le cours des achats pour le week-end. De la galerie qui surplombe une sorte de place centrale, deux femmes observent, intriguées, un homme qui demeure figé, ses mains tenant dans son dos un sac à commissions. Que fait-il ainsi, immobile? «Ah mince, c'était maintenant l'hommage aux victimes de Montana!» comprend l'une d'elles. Derrière, passent trois collégiens. Ils rient. Ils ont la vie devant eux.

■ 14h00'59, place Münsterhof, Zurich

La Münsterhof est figée dans un silence de plomb. Au loin se détache une ombre rouge. Le géant incongru s'immobilise à quelques

dizaines de mettre de la place. Sur son flanc, une inscription en jaune vif: Swiss Sightseeing Tours – ces bus panoramiques qui trimbalent les touristes d'un monument à l'autre. La Fraumünster devait faire partie du programme. Quelques visiteurs agglutinés aux vitres dévisagent de loin la foule amassée devant l'église. Difficile de savoir s'ils comprennent ce qui s'y joue. Comme gêné, le bus reprend rapidement son chemin. Deux chiens aboient.

■ 14h01, hall du CHUV, Lausanne

Dans le hall, les patients vont et viennent, un déambulateur chemine, une soignante mange en vitesse – rien ne semble s'être arrêté. Sauf cette femme en habits de ville, badge de l'hôpital serré contre elle, immobile. Le regard plongé ailleurs. Une autre, en blouse blanche, tombe dans ses bras et se laisse aller à pleurer. Gestes doux, larmes pudiques – chagrin de coulisses. La minute de silence est à peine terminée lorsqu'elles se séparent déjà, chacune s'engouffrant dans une porte de service différente. Au CHUV, la journée continue. ■

* ALEXANDRE DEMIDOFF, RAPHAËL JOTTE-RAND, PAULINE RUMPF, GRÉGOIRE BAUR, ALEXANDRE STEINER, FANNY SCUDERI, YANN PAUCHARD, LORÈNE MESOT, THÉO ALLEGREZZA, LAURENT FAVRE, LÉO TICHELLI ET VIRGINIE NUSSBAUM



à Zurich, les passants se sont figés le temps d'une minute de silence. (GAETAN BALLY/KEYSTONE)



comme dans les autres gares, employés des CFF et voyageurs se sont recueillis à 14h. (ANDREAS BECKER/KEYSTONE)

SUR
LE WEB

Sous les étoiles de la collégiale de Neuchâtel, la peine ne connaît pas de frontières
Environ 300 personnes se sont réunies vendredi sur les bancs de l'édifice lors d'une cérémonie œcuménique en hommage aux victimes de Crans-Montana.

Un article d'Alexandre Steiner à lire sur: Letemps.ch

Un hommage simultané jusque dans les gares et les trains
Minute de silence dans les rames, conducteurs qui font siffler les trains sur les quais: les CFF et leurs passagers ont tenu à rendre hommage aux victimes du drame et à leurs familles.

Un article de Théo Allegrezza à lire sur: Letemps.ch

«Ici, tout le monde connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un»

LAUSANNE Près d'un millier de personnes se sont rassemblées vendredi dans la cathédrale de Lausanne, ainsi que des centaines sur son parvis, pour vivre ensemble la cérémonie en hommage aux victimes de Crans-Montana, rediffusée depuis Martigny

PAULINE RUMPF

Au sommet de la cité, sur les pavés qui couvrent l'une des plus hautes collines de Lausanne, l'émotion a convergé vendredi, alors que s'approchait le moment clé de la journée de deuil national en souvenir des victimes de la tragédie de Crans-Montana. «Ici, tout le monde connaît quelqu'un, ou connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un», nous glisse-t-on encore et encore.

Ce besoin de se rassembler a trouvé pour réceptacle les hauts murs de pierre de la cathédrale de Lausanne, où était retransmise la cérémonie de Martigny. Ses 950 places, une capacité déjà poussée à son maximum, n'ont pas suffi à contenir la population venue vivre ensemble ces quelques instants. «Cette cathédrale n'est pas un lieu anodin, évoque Line Depraz, sa pasteure. Elle est reconnue et aimée au-delà de la pratique religieuse, et on la voit de partout, elle qui veille sur nous depuis 750 ans. On y sent cette vertu rassembleuse. Aujourd'hui, ces gens ont eu besoin de ce rituel, de pleurer ensemble, de se sourire, de ne pas être seuls devant leur télévision.»

Alors que la foule se masse devant les lourdes portes, des volutes de vapeur remplissent l'air froid. Mila, Louisa, Sacha, David, Pedro distribuent des thés chauds: ils ont retardé le démontage de leur chalet après le marché de Noël, et tiennent à «apporter ce qu'on peut» dans ce moment «qui a marqué tout le monde».

«Autour de nous, la vie existe encore»

«C'est un des derniers moments collectifs que nous allons vivre autour de ce drame, avant que la vie ne reprenne un peu différemment, estime le conseiller synodal Jean-François Ramelet, à l'initia-

tive de ce rassemblement. Certains auront besoin de retrouver un rythme moins intense, et ce sera peut-être difficile pour les familles. Nous cherchons comment être là, nous cherchons les mots. J'aimerais d'ailleurs saluer tous ces collègues, de toutes confessions, qui trouvent ces mots justes chaque fois que nous vivons des situations injustes, des départs précoces, qui touchent parfois tout un village – et ici, bien au-delà.»

Parmi ceux qui ont cherché ces mots justes, Véronique Mariani, directrice du Gymnase de la Cité, dont la cour se confondait vendredi avec le parvis de la cathédrale. Un rassemblement s'y tenait en même temps, dehors, «avec le soleil et les chants des oiseaux, souffle-t-elle. Pour rappeler qu'autour de nous, la vie existe encore.» Pour ces jeunes qui sont parfois confrontés pour la première fois au deuil, «il fallait être ensemble». Plusieurs élèves ont pris la parole, mais certains, trop touchés alors que des obsèques se déroulent aujourd'hui même, ne sont pas venus.

«Aujourd'hui est une étape essentielle, un moment où nous faisons société»

STÉPHANE MONTANGERO, PRÉSIDENT DU GRAND CONSEIL VAUDOIS

Président du Grand Conseil vaudois, Stéphane Montangero est lui aussi ému, et pense à ceux qui se réveilleront, dans quelques mois, découvrant la disparition de leurs amis, prenant conscience du drame. «C'est inimaginable. Nous nous sentons tous concernés. Aujourd'hui est une étape essentielle, un moment où nous faisons société pour reconnaître la souffrance des proches, montrer que notre accompagnement ne va pas s'arrêter demain. J'aimerais exprimer aussi notre reconnaissance envers les autorités valaisannes – je l'ai fait auprès de mon homo-

logue au Grand Conseil. J'espère sincèrement avoir l'occasion de pouvoir faire société, plus tard, dans des moments plus joyeux.»

Beaucoup de Vaudois à Martigny

A la cathédrale manquent plusieurs personnes qui se sont rendues au cœur du recueillement ce vendredi. A Martigny, des délégations d'élèves du privé et du public, des responsables de l'administration également. Si les directeurs de gymnase y ont été invités, la plupart ont choisi de rester dans leur établissement, où la minute de silence était observée un peu partout également.

Manque aussi le Conseil d'Etat vaudois, invité *in corpore* à Martigny, en tant que gouvernement d'un canton très touché par le lourd bilan des victimes, au nombre de 19, dont 12 mineurs. Mais aussi en tant que voisin et ami, proposant son aide dès les premières heures. «Cette solidarité est venue de partout, et elle n'a pas fait l'ombre d'un doute, témoigne sa présidente, Christelle Luisier. C'est peut-être la leur à retenir dans tout cela.» Elle salue le message fort des autorités valaisannes et fédérales appelant à faire la lumière sur les circonstances du drame. «C'est une responsabilité institutionnelle et morale.»

A Martigny, la conseillère d'Etat témoigne d'un moment de recueillement collectif digne, touchant, respectueux, et de la puissance de la musique: celle-ci a aussi fait son effet à Lausanne. Les mots justes de trois jeunes Valaisans ont trouvé leur écho dans la cathédrale: les applaudissements, sur place, sont comme sortis des écrans pour se transformer en un grondement libérateur de l'immobilité qui s'était emparé du public. «C'est quelque chose de très fort, de très dur, de voir tous ces jeunes, confie le syndic de Lausanne, Grégoire Junod. Et pourtant, c'est un beau message d'espoir qu'ils portent.»

Alors que la foule se disperse, un homme dit «je t'aime» au téléphone, en quittant les lieux. Et le soleil est revenu sur le parvis de la cathédrale. ■

«Aujourd'hui, toute la Suisse ne faisait qu'un»

ZURICH Au cœur de la ville, la Münsterhof a accueilli vendredi des citoyens qui, le temps d'une minute de silence et d'une cérémonie, ont pu rendre hommage aux victimes et aux blessés de Crans-Montana

LÉO TICHELLI, ZURICH

Plus de 200 kilomètres séparent Crans-Montana de Zurich. En ce jour de deuil national, la ville la plus peuplée de Suisse était plus proche que jamais du Valais. Dans le silence et les larmes. Dans les roses blanches serrées contre le cœur, dans les étreintes de ces personnes venues se rassembler devant l'église Fraumünster et son clocher qui s'étire vers le ciel. Ils sont jeunes, moins jeunes, certains tellement petits qu'ils sont sur les épaules de leurs parents. Sur la grande place pavée, le temps s'est arrêté. D'abord vient le temps du bruit. Il est 14h. Le grondement des cloches des églises déferle dans les rues comme une lame de fond, pour finir par éclater dans les cloches au-dessus des têtes. Puis rapidement vient le temps du silence.

Une minute qui s'étire, où la pesanteur semble avoir triplé. Beaucoup se serrent la main, fort, les yeux fixant le sol. D'autres ont le regard qui se perd au loin, avec parfois une larme qui s'échappe et qui roule jusqu'au sol. Un peu en retrait, on aperçoit deux pâtisseries coiffés d'immenses toques d'un blanc éclatant. Une scène presque comique dans un moment si solennel. Deux chiens finissent par aboyer, le vent se lève, la foule reprend vie.

Sous la lumière bigarrée des vitraux du *Paradis céleste* de Giacometti, chacun écoute, prie, pense à sa manière aux victimes et aux blessés de Crans-Montana. Une voix s'élève: «Ce qui aurait dû être un jour de fête entre amis s'est transformé en tragédie. Nous ne nous abandonnerons pas les uns les autres. Ni les endeuillés ni les blessés.» A la tribune, on aperçoit des uniformes rouges, jaune vif, bleus, qu'on devine être des ambulanciers, des pompiers et des policiers. A la sortie de l'église, ils disposent chacun quelques roses, sous des applaudissements spontanés puis disparaissent, stoïques, dans leurs camions respectifs.

«Le pays a su montrer sa solidarité»

Sur la place, Flavie et Olivia, Genevoises et 20 ans chacune, partagent leurs sentiments: «Etre présentes aujourd'hui était très important pour nous. J'ai l'impression que nous sommes nombreux à nous sentir impuissants face à la situation. Venir se recueillir était une façon pour nous d'être là pour les victimes.» Toutes deux avouent avoir été surprises par le nombre de personnes présentes. Une foule qui leur a fait chaud au cœur.

Un peu plus loin, la maire de Zurich, Corine Mauch, s'épanche aussi: «C'est une telle catastrophe, qui est ressentie très fortement jusqu'à Zurich, témoigne-t-elle. Les gens avaient besoin de se sentir en communion, je suis heureuse qu'ils aient pu se rassembler. Aujourd'hui, la Suisse a su montrer sa solidarité, qu'elle ne faisait qu'un.» ■

Le propriétaire du bar Le Constellation ne ressort pas libre de son audition

JUSTICE La pression ambiante aura fait son œuvre. La procureure a décidé vendredi d'arrêter le prévenu et de demander sa mise en détention provisoire tout en proposant des mesures de substitution pour parer au risque de fuite

FATI MANSOUR

Même les avocats chevronnés des propriétaires du Constellation, le bar désormais maudit où tant de jeunes ont péri et souffert la nuit du Réveillon, ont été surpris par la foule pressante des journalistes qui les attendait à Sion, vendredi matin. Ils ont dû être escortés par la police pour entrer dans le bâtiment du Ministère public et pour quitter lieux. Seule l'épouse, défendue par Mes Nicola Meier et Yaël Hayat, a pu ressortir libre de cette audition, avec des mesures de contrôle à la clé.

Changeant son fusil d'épaule, la procureure générale adjointe Catherine Seppé a ordonné l'arrestation du mari, lui aussi ressortissant français, en invoquant un risque de fuite pourtant considéré jusqu'ici comme inexistant. Ce risque pourrait toutefois être pallié (comme pour l'épouse) par des mesures de substitution telles que le dépôt des papiers d'identité et de sûretés financières, le port d'un bracelet électronique, le passage régulier au poste de police et une interdiction de quitter la Suisse. C'est la solution subsidiaire proposée et ce sera au Tribunal des mesures de contrainte de trancher la question dans les 48 heures.

L'audition en question, fixée étrangement en un jour de deuil national, était la troisième pour le couple M. La première fois, juste après la tragédie, ils ont été entendus comme personnes appelées à donner des renseignements. A la seconde, ils se sont vu signifier leur mise en prévention pour homicide par négligence, lésions corporelles par négligence et incendie par négligence.

gence. Ils n'ont pas été interrogés à cette occasion et ont été laissés libres de leurs mouvements. Une décision qui a suscité une avalanche de critiques. Cela a visiblement poussé le parquet à prendre davantage de précautions et à solliciter le regard d'un juge afin de ne plus porter seul le poids de tout ça.

Ce n'est toutefois pas un risque de collusion (c'est un peu tard) qui a motivé ce revirement, mais bien le risque de fuite. A l'issue de cette audience, prévue pour examiner la situation personnelle des prévenus, la procureure a relevé que les attaches du couple étaient désormais moins solides avec la Suisse, étant donné que leur bar est détruit et que les deux autres établissements sont fermés et ne rapportent plus d'argent. De plus, le passé de bourlingueur du mari en fait quelqu'un qui n'hésite pas à voyager pour se refaire une situation

Face aux caméras, l'épouse en larmes a présenté ses excuses «pour toutes les victimes et les personnes qui se battent encore aujourd'hui». Ses avocats, Mes Nicola Meier et Yaël Hayat, soulignent «qu'une telle émotion ne peut être feinte». Me Patrick Michod, le défenseur du propriétaire, n'a pas pu être joint.

Secret imposé aux parties

Du côté des parties plaignantes, Me Romain Jordan souligne qu'il ne lui appartient pas de «commenter les enjeux de détention provisoire». Et d'ajouter: «La préoccupation principale des familles reste le risque de disparition de preuves ou d'influence néfaste sur les témoignages à recueillir, aussi bien auprès des prévenus que des autorités ayant déjà reconnu des manquements. Il appartient au Ministère public de mener sans tarder les investigations nécessaires afin d'y pallier.» L'avocat conclut en précisant qu'il ne dira rien sur le contenu des auditions de ce matin, «conformément à l'ordre reçu du Ministère public». ■

6 Grande interview

«Présenter des excuses de toute la communauté est la moindre des choses»

MATHIAS REYNARD Le président du gouvernement valaisan est au front depuis l'incendie du Constellation dans la nuit de Nouvel An, qui a fait 40 morts et 116 blessés à Crans-Montana. Pour «Le Temps», le conseiller d'Etat revient sur cette semaine dramatique

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT BOURQUIN ET ROMAIN MORARD

Depuis la tragédie de Crans-Montana, Mathias Reynard n'a pratiquement pas dormi. Mais il ne veut pas parler de lui. Ce qui compte pour le ministre de la Santé, c'est l'humain: être aux côtés des victimes et de leurs familles. La cérémonie de ce vendredi à Martigny, il l'a voulue et il l'a marquée de son empreinte. Encore très ému, le président du gouvernement considère comme fondamental de présenter des excuses, en tant qu'adulte, en tant que responsable politique.

Depuis quelques jours, la colère semble avoir dépassé la tristesse. Est-ce aussi votre impression? Je pense que dans un tel drame, les émotions sont fortes, elles sont partagées. C'est normal que l'on passe toutes et tous par des moments d'émotions différentes. Et je crois que l'essentiel, c'est que l'on réussisse à garder de l'unité, de la solidarité, à faire en sorte que l'on ressorte meilleurs et plus forts de ce drame. Ces derniers jours, nous voyons aussi le meilleur de l'être humain.

C'est quoi, le meilleur de l'être humain? Ce sont ces jeunes qui, dans les premières minutes, ont sauvé des vies, parfois au risque de la leur. Ces jeunes qui ont aidé, qui se sont montrés solidaires. Ce sont les secouristes qui sont intervenus dans les premières minutes. C'est évident qu'après un tel drame, nous n'échapperons pas à des critiques, à des gens qui nous disent comment il fallait faire et qu'ils auraient fait mieux. Mais j'aimerais que l'on ait un peu d'humilité, et que l'on dise simplement merci. Chapeau bas. Respect. A toutes les équipes qui se sont engagées durant les premières minutes: merci beaucoup. Nous devons être fiers de ce qui a été réalisé. La vitesse d'intervention des secouristes, des pompiers, des ambulanciers, des psychologues d'urgence, des policiers... Et encore maintenant, les équipes soignantes qui sont mobilisées. Dans ce drame, le bilan humain est extrêmement lourd, il est terrible. Mais sans cette solidarité et sans l'engagement des équipes, dont je suis fier, le bilan humain serait beaucoup plus lourd aujourd'hui.

N'y a-t-il pas un décalage entre le deuil actuel, ce qui se passe dans les hôpitaux, ce que vivent les gens qui sont intervenus et le ton plus polémique du débat qui monte, avec notamment les avocats qui ont parfois des propos plus agressifs? Par respect pour les familles, pour toutes les personnes qui ont perdu un enfant, un petit frère, une petite sœur, un copain, une copine, je pense que l'on doit prendre de la hauteur. On doit être dans le respect, dans le recueillement, dans le deuil.

La justice va faire son travail; il y a des attentes énormes et elles sont légitimes. Et ce sont non seulement les attentes des familles, mais aussi celles du gouvernement et de l'ensemble de la population, pas uniquement valaisanne. On doit aux victimes que toute la lumière soit faite et que les responsabilités soient établies. Mais c'est aussi un moment où il faut essayer de ne pas se déchirer, essayer de faire front commun. En fait, on devrait se comporter comme les gens qui sont intervenus, comme les sauveteurs et les soignants. Ils devraient nous servir de modèle: garder la tête froide, penser à sauver des vies et faire en sorte que l'on ne rajoute pas de la douleur à ce drame.

«La justice va faire son travail; il y a des attentes énormes et elles sont légitimes»

Les pompiers et les soignants prennent aussi pour eux toutes les critiques, les attaques qu'il peut y avoir. Notre message, c'est de nous montrer solidaires, fiers de ce qu'a réalisé l'Hôpital du Valais. Je ne suis pas sûr que l'on s'en rende compte. L'hôpital était plein. On était en hiver, avec la population qui double quasiment dans notre canton, nos lits étaient très utilisés, et on a tenu face à un drame comme on n'en a jamais connu. Plus de la moitié des blessés, notamment des blessés graves, ont immédiatement été pris en charge à l'Hôpital du Valais. On les a stabilisés, les équipes ont sauvé des dizaines de vies. Et puis, il y a eu une énorme solidarité avec les autres hôpitaux du pays, et au niveau international.

On sent déjà les déchirements: la commune attaque les gérants, d'autres attaquent la commune, voire le canton... Cela a déjà commencé... Et en même temps, on peut aussi le comprendre, parce que les gens sont dans une situation de tristesse énorme. Mais le rythme de la justice, ce n'est pas le rythme des médias, et encore moins celui des réseaux sociaux. C'est très dur d'attendre. Les jours qui ont suivi la catastrophe, le pire, c'était l'attente. Je tenais à ce que l'on soit avec les familles, qu'on aille les voir. On l'a fait à plusieurs reprises. Il fallait être droit devant elles, leur dire qu'on était avec elles, qu'on était solidaires. Mais que l'on n'avait pas la réponse à leurs questions légitimes. Ça, c'était le pire.

Et maintenant, il y a de nouveau une attente, pour que l'on sache qui est responsable, où il y a eu des manquements. Ce qui est insupportable, c'est que ça ne va pas ramener un seul gamin, ça ne va pas sauver un seul

blessé actuellement à l'hôpital. Mais les attentes qui pèsent sur la justice sont grandes, et j'ai confiance dans nos institutions pour que les choses se fassent de façon rigoureuse, indépendante, rapide et professionnelle.

On sait qu'il n'y a pas grand-chose qui puisse apaiser la douleur des familles. Mais est-ce que des excuses auraient été bienvenues? Le président de Crans-Montana ne les a pas faites lorsqu'on lui a demandé. Est-ce qu'avant d'établir les responsabilités, on pourrait faire des excuses aux familles? Si ce drame nous unit dans le deuil, il le fait aussi dans la responsabilité. Toute la lumière doit être faite sur les circonstances de cette tragédie et les responsabilités, y compris des autorités politiques. La justice doit être rendue, avec rigueur et indépendance. La vérité est un devoir envers les victimes et leurs familles, envers la société tout entière. Chaque victime est un enfant du Valais. L'enquête déterminera les responsabilités. Mais au-delà de cette procédure, nous avons toutes et tous une responsabilité morale face à ce drame. Des adolescents et des jeunes ont perdu la vie. Rien dans tout cela n'est de leur faute. Alors nous, comme adultes, comme responsables politiques, la moindre des choses que l'on puisse faire est de présenter des excuses de toute la communauté. C'est par cela aussi que nous serons dignes. Nous toutes et tous devons réfléchir à ce que l'on peut faire. Nous, les responsables politiques, et vous aussi, les journalistes garants de la transparence. Nous devons essayer de nous montrer dignes.

Vous insistez beaucoup sur l'importance de la dignité. Dans ces moments-là, on doit faire en sorte d'être en soutien d'humains à humains. C'est pour ça que le Conseil d'Etat est présent à chaque enterrement des jeunes Valaisannes et Valaisans; on est au côté des familles. Nous étions aussi à l'aéroport de Sion, pour l'adieu aux Italiens qui ont perdu la vie. Et on continuera d'être présents, avec un devoir de mémoire. On ne peut pas oublier ce qui s'est passé.

Avec éventuellement un monument? C'est trop tôt pour connaître la forme que ce devoir de mémoire va prendre. J'ai conscience qu'il y a d'autres urgences, mais j'ai déjà demandé que l'on réfléchisse à la façon d'honorer la mémoire de ces jeunes et de montrer qu'on ne les oublie pas. C'est l'idée aussi de la journée de deuil national de vendredi... Ça n'existe pas dans le protocole en Suisse. Il faut que l'on montre que cela ne s'arrête pas là, que le soutien va continuer, qu'on n'oubliera jamais. Il y aura pour tout le monde un avant et un après. On n'oubliera jamais tous ces jeunes qui ont perdu la vie, ni tous ceux qui sont blessés, qui garde-

Mathias Reynard: «On continuera d'être présents, avec un devoir de mémoire. On ne peut pas oublier ce qui s'est passé.» (SION, 7 JANVIER 2026/LOUIS DASSELBORNE POUR LE TEMPS)



ront des séquelles, y compris psychologiques. Les familles touchées à jamais. On n'oubliera jamais non plus les intervenants qui ont vu des choses qu'ils n'auraient jamais dû voir. Je suis tombé ce week-end sur une image d'un peintre vaudois. Il a fait un travail sur la séparation. Il peint notamment des rochers qui sont brisés par le froid ou les éléments. Et cela m'a tellement fait penser à ce que l'on vit: le rocher, séparé en deux, et ces petits que l'on ne récupérera jamais. Mais ce rocher ne se sépare jamais complètement.

C'est un peu ce que vont vivre les familles et ce que l'on doit tous vivre: je sais que, jusqu'au dernier jour de ma vie, je n'oublierai pas ces gamins.

La commune de Crans-Montana a communiqué cette semaine qu'il n'y avait pas eu de contrôle du bar Le Constellation pendant six ans. Quelle a été votre réaction? J'étais en colère, évidemment. (Long silence.)

Contre qui? Contre ces graves manquements. Et je pense que c'est normal d'avoir cette colère. Mais on doit laisser



«Il va falloir continuer à vivre, avec ça dans le cœur et en apprenant de ce que l'on a vécu»

la justice travailler. C'est l'enquête qui va rendre justice, ce n'est pas nous, individuellement.

Sur la justice, justement, il y a une grosse pression. La justice valaisanne a souvent été critiquée. Est-ce que les moyens seront suffisants? Est-ce que cela va fonctionner? Il y a une séparation claire des pouvoirs dans notre pays. C'est à la justice de répondre à votre question. Mais oui, même si j'ai, comme tout le monde, de grandes attentes, j'ai confiance. Nous avons en Suisse des institutions fortes, qui fonctionnent.

A Crans-Montana, avec le ministre italien des Affaires étrangères, Antonio Tajani. (2 JANVIER 2026/ JEAN-CHRISTOPHE BOTT/ KEYSTONE)



A Martigny, lors de la cérémonie de deuil national. A ses côtés, le président de la Confédération, Guy Parmelin, et le conseiller d'Etat Christophe Darbellay. (9 JANVIER 2026/ MICHAEL BUHOLZER/ KEYSTONE)



Et je suis persuadé que les gens qui font ce travail actuellement dans la justice ont bien conscience de leurs responsabilités, des attentes.

La justice valaisanne a souvent été critiquée, y compris dans les colonnes du «Temps», qui a mis en lumière plusieurs dysfonctionnements, dont les lenteurs du Ministère public. Il y a une pression nationale et internationale extraordinaire. Oui, il y a une très forte pression sur eux. Et je suis persuadé qu'ils en sont conscients, et qu'ils vont faire leur travail de façon rigoureuse et professionnelle.

Certains demandent la nomination d'un procureur extérieur au Valais, pour plus d'indépendance. Qu'en pensez-vous? C'est à la justice, et non au gouvernement, de décider. Mais je note que, dans ces moments, beaucoup de personnes viennent expliquer ce qu'il faut faire.

Parmi celles-ci, il y a eu les autorités italiennes. L'ambassadeur en Suisse a tenu, dans les médias, des propos très durs. Comment avez-vous perçu la pression très forte venue d'Italie? Nous avons eu de très nombreux échanges avec l'ambassadeur et le ministre italien des Affaires étrangères et ils ne nous ont jamais adressé la moindre critique. Ils nous ont remerciés pour le travail effectué et nous avons partagé ensemble la même peine et la même détermination. Ils ne nous ont pas donné de leçons, mais nous ont demandé comment ils pouvaient nous aider et ils nous ont ouvert très rapidement leurs hôpitaux pour prendre en charge de grands brûlés. En fait, ces critiques sont en lien avec des questions de politique interne à l'Italie. Pour moi, c'est indécent de faire de la politique sur ce drame, il y a un temps pour le recueillement et un temps pour la politique... Mais chacun agit en son âme et conscience.

Après cette journée de deuil, la politique va reprendre ses droits et il y aura de vives attaques contre les autorités communales, mais aussi cantonales, voire fédérales. Vous êtes prêt à les affronter? Les responsables devront assumer, y compris les autorités concernées. Mais aujourd'hui nous devons être dans une phase d'unité, de solidarité et de reconnaissance de ce qui a été

fait. Ceux qui n'ont pas été sur place ne peuvent pas se rendre compte de ce qui s'est passé à Crans-Montana. S'il faut, par la suite, changer des lois au niveau fédéral, cantonal ou communal, nous devons le faire. Nous devons sortir meilleurs.

«J'aimerais que l'on ait un peu d'humilité, et que l'on dise simplement merci»

Vous parliez de colère auparavant, le canton a-t-il assuré son devoir de surveillance? Ce n'est pas un dossier de mon département. Mon collègue, Stéphane Ganzer, a été clair: la législation est précise, tout comme les responsabilités de chacun.

Que faudra-t-il absolument changer pour qu'un tel drame ne se reproduise pas? Le plus important, c'est le respect des lois, que ce soit sur la sécurité ou les normes anti-incendie. Nous vivons une époque où la tendance est à la dérégulation, au moins de règles et moins d'Etat. On constate aujourd'hui de façon brutale l'importance de ces normes. Elles ne sont pas là pour rien. Leur but est d'éviter des catastrophes.

Y a-t-il une manière valaisanne de gérer les crises? Dimanche dernier, lors d'une cérémonie, le chef des pompiers de Crans-Montana a dit que les Valaisans étaient debout, solidaires, et lui et ses hommes ont entonné «Mon beau Valais»... Ici, lorsqu'il y a un drame, tout le monde se lève en même temps pour y faire face. Le nombre de gestes de solidarité, d'engagement, c'est juste extraordinaire. Nous avons reçu des milliers de messages de soutien. Et si, à l'Hôpital de Sion, la situation a été si bien gérée, c'est parce que tout se règle encore à l'échelle humaine. Chacun est disponible pour l'autre, du conseiller d'Etat, au pompier, au policier. Nous faisons front tous ensemble face à la catastrophe.

Vous êtes président du gouvernement valaisan depuis mai 2025 et vous avez

dû gérer deux catastrophes qui ont fait la une de l'actualité: Blatten et Crans-Montana. Comment vivez-vous cela? Je fais du mieux possible pour être à la hauteur de la tâche et des responsabilités qui sont les miennes. J'essaie de garder la tête haute, de trouver les bons mots. J'y arrive, car ma propre situation, ma propre fatigue, ce n'est rien par rapport à ce que vivent les familles à qui on annonce que leur enfant est mort ou qu'il est gravement blessé. Depuis le 1er janvier, il n'y a pas une minute où je ne pense pas à ce drame.

Pour faire face à ce drame, la religion joue-t-elle un rôle important? (Il prend dans sa main la chaînette qu'il a autour du cou.) J'ai toujours la Vierge avec moi et un petit quelque chose dans ma poche. Je suis conscient que pour certaines personnes, il y a bien d'autres ressources, mais moi, ça m'aide.

Y a-t-il eu des moments où vous vous êtes dit que vous ne faisiez pas de la politique pour gérer de telles crises, vous qui étiez aussi au front lors du covid? Non, je ne me suis jamais dit cela. J'essaie juste de faire de mon mieux et d'être là pour ceux qui sont en souffrance.

Vous ne cachez pas votre émotion, ce qui est plutôt rare pour un politicien. Je vous promets que j'essaie de la cacher. J'ai bien sûr conscience que j'ai une responsabilité en tant que président du gouvernement, mais j'agis avant tout comme être humain. Avant d'être conseiller d'Etat, j'étais professeur; ces jeunes victimes avaient l'âge de mes élèves.

Le Valais est un canton où l'on aime faire la fête, rire, boire, manger, accueillir... Comment faire revivre ce Valais-là? Cette question me parle tellement. Pendant les 72 premières heures, je n'ai plus rien fait d'autre, je dormais quelques minutes lors des déplacements en voiture. Mes proches m'ont dit que je devais faire attention, qu'il fallait tenir sur la durée. J'ai eu besoin d'une bulle d'air de quelques heures. J'ai fait une petite marche. A un moment, on a entendu des enfants qui rigolaient. Cela m'a fait bizarre. Je me suis rendu compte que le monde ne s'était pas arrêté. Les jeunes ont le droit de pleurer, d'être tristes, mais ils ont aussi le droit de sourire, de rire. Il va falloir continuer à vivre, avec ça dans le cœur et en apprenant de ce que l'on a vécu.

Cette tragédie affecte l'image de Crans-Montana, du Valais et de la Suisse. Comment réussir à redonner une image positive? En étant tous à la hauteur, comme nous l'avons été. Nous sommes un pays, un canton où nous arrivons à faire face à des catastrophes. Nous devons être fiers de cela et tenir face à ceux qui, aujourd'hui, manquent vraiment de décence.

Faut-il aussi créer un fonds d'aide aux victimes? J'ai convoqué lundi une séance extraordinaire du gouvernement. Parmi les priorités, il y avait un soutien financier pour les familles des victimes et des blessés. Nous allons trouver des solutions pour prendre en charge les frais de séjours, d'ensevelissement ou de rapatriement. C'est la consigne que j'ai donnée. Il y a également le soutien psychologique qui est extrêmement important. Au sein du personnel soignant, par exemple, nous avons des gens qui sont à la limite, d'autres qui craquent, y compris des personnes très expérimentées.

Vous êtes chef du gouvernement, très présent – on l'entend – auprès des équipes, des soignants. Mais les questions vont se faire de plus en plus pressantes. Elles sont déjà là, non?

Oui. Alors, êtes-vous prêt à faire face à toutes ces critiques, qu'elles soient sur le copinage ou la négligence? J'ai fondé tout mon engagement politique sur la lutte contre le copinage et les conflits d'intérêts. Nous devons faire en sorte que toutes les responsabilités soient établies et que justice soit faite. ■

8 Grand Angle

Dix jours qui ont ébranlé la Suisse,

CHRONOLOGIE Comment un terrible incendie lors de la nuit du Nouvel An à Crans-Montana s'est transformé en tragédie internationale et en deuil national. Récit de dix jours de larmes, mais aussi de mobilisation et de solidarité

1^{er} JANVIER

L'incendie du Constellation, saisi par l'une des vidéos publiées sur les réseaux sociaux. (COMPTÉ X @TYRONEKING36852/AFP)

AGATHE SEPPEY ET AÏNA SKJELLAUG

Elles se sont maquillées soigneusement avant de sortir. Ils ont peut-être changé trois fois de t-shirt pour se sentir beaux. Quand on n'a pas encore 20 ans, Nouvel An est une soirée qui compte. On retrouve les copains, on danse, on ne dit pas tout aux parents. On enlace ceux qu'on aime, on embrasse ceux desquels on voudrait bien être aimés.

Ce 31 décembre à Crans-Montana, la nuit est glaciale. Le cœur du Constellation bat fort. Ils sont des grappes de jeunes, du coin et de bien plus loin, à s'être précipités dans le bar mythique de la station de ski valaisanne pour rire, boire des coups, chanter, draguer. Bref, pour oublier le reste. Alors quand sonne minuit, 2026 s'avance dans l'insouciance. Il est l'heure d'une nouvelle année, celle de tous les possibles.

■ 1^{er} janvier

Le cap passé, la fête continue. La jeunesse s'offre des bouteilles de champagne que le staff orne de feux de Bengale. Tout à coup, les étincelles touchent la mousse isolante fixée au plafond. Il est 1h30 et tout bascule. En un éclair, c'est l'embrasement général. Il faut fuir Le Constellation devenu brasier. Les escaliers vers la sortie sont étroits. Cris, bousculades, panique, douleur. Entraide, prise de risque, sauvetage. Les feux bleus déboulent. Les hélicos tournent. Tout va très vite. Des dizaines de vies vont s'éteindre. Plus d'une centaine vont lutter pour tenir bon malgré le pire.

Cette nuit-là, Fredy-Michel Roten fête le Réveillon en famille à Saas-Almagell dans le Haut-Valais, où il a sa résidence de vacances. Comme à son habitude depuis qu'il est à la tête de l'Organisation cantonale valaisanne des secours (OCVS), il n'a pas bu d'alcool. «On ne sait jamais quand l'alarme peut sonner en période de Fêtes», raconte-t-il. Peu après 1h30, la centrale 144 l'informe que quelque chose se passe à Crans-Montana. «En quelques secondes, j'ai su qu'il s'agissait d'un événement extraordinaire.» Alors il prend la route, gyrophares allumés, et met à profit le trajet pour recueillir les premiers éléments par téléphone.

Fredy-Michel Roten arrive devant Le Constellation. La chorégraphie des secours tourne à plein régime: le dispositif ESM, «événement sanitaire majeur», est enclenché. Nids de blessés, poste médical avancé, axes des ambu-

lances: à chaque lieu sa fonction. Il y a des blessés partout, mais «ce n'est pas le moment de paniquer», et surtout pas celui d'amener le chaos dans les hôpitaux. Le Haut-Valaisan se concentre sur le commandement, les rapports avec les chefs de chaque entité, les liens avec l'Etat. L'immense tristesse de l'événement le heurte, mais son cerveau sait comment se protéger le temps de la mission. «Je suis malheureusement rompu aux catastrophes. J'ai vécu l'accident de car de Sierre [28 morts en 2012, ndlr], le drame de Tête Blanche [six morts en 2024], j'étais le premier médecin sur site au Pigne d'Arolla [sept morts en 2018]... Ça aide hélas à garder la tête froide, ce qui fait ma force, je crois.» La solidarité et la collaboration des équipes le touchent: «Une fois de plus, je suis impressionné par l'engagement et le professionnalisme de tous les intervenants de l'OCVS et de ses partenaires dans ce contexte hors norme.»

«Je suis rompu aux catastrophes. Ça aide hélas à garder la tête froide»

FREDY-MICHEL ROTEN, DIRECTEUR DE L'ORGANISATION CANTONALE VALAISANNE DES SECOURS (OCVS)

A Lausanne, ce premier jour de l'an, Céline Hérold s'apprête à commencer son service. Elle est infirmière aux Urgences du CHUV. En arrivant, elle est frappée par l'activité inhabituelle du lieu mais ce n'est qu'à 7h, au moment du débriefing, qu'elle prend la mesure de l'événement. «Notre chef de service nous a informés qu'un incendie avait causé une centaine de blessés. Les premiers étaient arrivés à 4h30. La vague massive a commencé à déferler à partir de 7h15», retrace-t-elle. Le plan catastrophe du CHUV (INCA) est déployé: l'hôpital prend en charge 22 patients, âgés de 14 à 26 ans, les plus grièvement blessés, héliportés depuis le Valais. «J'étais dans la team déchoc [pour déchocage, ndlr]. Des patients étaient intubés, déjà plongés dans le coma. Malgré cela, nous n'arrivions pas à garantir le fonctionnement normal de leurs organes. Notre travail se faisait avec les anesthésistes qui assuraient la respiration des corps, nous pre-

nions le relais médicamenteux et cherchions à poser des cathéters. La difficulté avec des grands brûlés sur plus de 60% du corps est qu'il n'y a plus de réseau veineux. Ce sont des patients particulièrement exposés au froid et aux risques infectieux. Nous nous assurons que ces personnes ne plongeaient pas vers un décès: nous anticipions lorsqu'un organe commençait à flancher. La chirurgie plastique était présente pour nous conseiller.»

Voilà pour les patients inconscients. Pour les autres, le travail est d'abord humain. «Lorsque les patients arrivaient éveillés, ils étaient en état de choc. Ils n'avaient croisé aucune tête connue depuis des heures et avaient vu une cinquantaine de visages défiler depuis le début de leur prise en charge. Ils cherchaient nos regards, quelqu'un à qui se raccrocher. Je devenais leur point de référence.» Dans le tumulte, Céline Hérold prend alors le temps. Elle leur parle, les touche, calme leur peur, leur explique ce qu'elle fait. «Ça a beaucoup aidé. Surtout lorsqu'on décide ensuite, pour certains, de les plonger dans un coma artificiel pour soulager leurs souffrances. J'ai pu lire une forme de soulagement dans leur regard.» Le flux continue à se déverser dans les Urgences. Une fois pris en charge, certains patients sont dirigés vers les services de soins intensifs pédiatriques ou adultes, d'autres vers celui des grands brûlés. «Nos collègues qui avaient géré la nuit ne voulaient pas partir. Ils sont restés jusqu'à 10h30, cela a été dur pour eux de lâcher.» Céline, elle, reste au front jusqu'à 19h30.

La mission de la presse

En même temps que s'agite le tourbillon des urgences médicales, ce funeste 1^{er} janvier, la presse entre en scène. Ce matin-là, Noémie Fournier a ouvert les yeux très tôt. Rédactrice en chef adjointe du *Nouvel-Liste*, la Valaisanne est sur le pont. Sur son portable, les WhatsApp s'accumulent. Un gros incendie a eu lieu à Crans-Montana. Elle allume son ordinateur, se fait confirmer les informations. Virginie Maret, l'autre journaliste de piquet, publie un premier article. Dans la foulée, une source fiable parle de 40 morts. «Ce terrible chiffre révèle l'ampleur de la tragédie, retrace Noémie Fournier. Avec un bilan humain plus lourd que l'accident de car de Sierre, on mesure déjà, à l'aube, l'onde de choc qui suivra.» Douche, voiture, elle embarque sa collègue, deux

2 JANVIER



Vingt-deux victimes gravement brûlées sont admises au Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV) de Lausanne, qui devra plus tard en transférer 12 dans des hôpitaux étrangers. (ADRIEN PERRITAZ/EPA)

3 JANVIER



Des pompiers ayant participé aux opérations de sauvetage la nuit de l'incendie se recueillent devant Le Constellation, à Crans-Montana. (BAZ RATNER/AP)

4 JANVIER



Marche commémorative à Crans-Montana. (ANTONIO CALANNI/AP)

la force d’une chaîne humaine

correspondants valaisans d'autres médias, et ils rejoignent la première conférence de presse des officiels, à Lens. Il est 10h, les autorités confirment des dizaines de morts et plus de 100 blessés.

Noémie Fournier pilote la couverture médiatique malgré l'horreur. Malgré une presse internationale qui, très vite, inonde sa rédaction de demandes «agressives et instantanes, loin des pratiques que l'on connaît ici». Il faut aussi vérifier les faits malgré les inquiétudes pour les proches, la proximité effarante de la tragédie, la charge émotionnelle. La première question que la rédactrice en chef adjointe pose à ses journalistes, nombreux à sortir spontanément de leurs congés: «Es-tu touché personnellement ou indirectement par le drame? Si tu devais apprendre une mauvaise nouvelle durant la journée, un message et tu éteins l'ordinateur.» Elle s'accroche à une boussole qui ne la quittera plus: «Ces morts et ces blessés, ce sont nous. Ce sont nos enfants.» Son grand défi? Honorer la mission d'information qui la porte, en évitant tout sensationnalisme. Tandis que sur la Toile, les pires vidéos pullulent.

A la fin de la journée, alors que la nuit regagne le ciel de Crans-Montana, nombreuses sont les familles de victimes qui cherchent désespérément leurs disparus.

■ 2 janvier

Le jour d'après, la vie reprend son cours dans la douleur de l'insupportable. Les identifications des victimes sont primordiales. Concernant les personnes décédées, «le bilan fait état de 40 victimes. Pour dix d'entre elles, l'identification n'est encore que partielle», communique ce samedi-là la police valaisanne. La tâche est très complexe. Policiers spécialisés en criminalistique et en enquête, médecins légistes, dentistes sont mobilisés. Les membres suisses du dispositif international DVI (Disaster Victim Identification) font aussi partie de la large coalition à pied d'œuvre, dans un contexte où les corps témoignent d'une jeunesse anéantie.

«Les équipes ont dû faire face à une forte pression, à la fois émotionnelle et temporelle, ainsi qu'à l'attente légitime des proches, désireux d'obtenir des réponses le plus rapidement possible», décrit Christian Brenzikofer, responsable stratégique de l'équipe suisse du DVI et commandant de la police cantonale bernoise. Précision, fiabilité, le processus d'identification est millimétré. «Des données post mortem sont

d'abord recueillies, notamment l'ADN, les empreintes digitales, les éléments dentaires et d'autres caractéristiques médicales. Parallèlement, des informations *ante mortem* sont collectées, par exemple auprès des proches», déroule encore le spécialiste. Vient alors le temps crucial de la comparaison, «jusqu'à l'établissement d'une correspondance formelle et incontestable». Alors, seulement, les familles peuvent sortir du tunnel de l'incertitude.

Parce que Crans-Montana est une destination prisée loin à la ronde, les autorités des pays voisins ont très vite été impliquées. C'est le cas du consul général de France à Genève, Clément Leclerc, qui a joué un rôle clé pour les familles des ressortissants français blessés ou disparus dans l'incendie. La ligne de permanence a commencé à sonner dès les premières heures le 1er janvier, et dans la journée, des renforts sont venus appuyer le consulat afin de recueillir les alertes des familles inquiètes. «Les premières choses à faire ont été d'informer nos autorités à Paris, de mettre en place une cellule de crise et d'envoyer des collègues sur le terrain, à Crans-Montana», liste Clément Leclerc.

Avec ses équipes, il assure une présence du 1er au 4 janvier dans la station pour être là, auprès des familles, et faire le lien avec les autorités valaisannes. «Nous tentions de faire un suivi victime par victime pour recueillir et fournir des informations tant aux familles françaises qu'aux autorités suisses. Ces premiers jours ont été extrêmement éprouvants car les familles ne savaient pas si leurs proches faisaient partie des personnes décédées, ou blessées et dans ce cas, où est-ce qu'ils étaient hospitalisés. Nous nous sommes rendus dans différents hôpitaux de Suisse pour faire remonter les informations aux familles. Une fois les blessés localisés, nous avons mis en contact

«**Lorsque les patients arrivaient éveillés, ils cherchaient nos regards, quelqu'un à qui se raccrocher**»

CÉLINE HÉROLD, INFIRMIÈRE AUX URGENCES DU CHUV

les services sanitaires des deux pays et ce sont eux qui se sont occupés de certains transferts. Pour les défunts, nous nous sommes coordonnés étroitement avec la police valaisanne pour aider aux efforts d'identification, et pour qu'une fois la famille informée, nous fassions le suivi avec nos autorités.» Le bilan fait état de neuf décès et 25 blessés parmi les ressortissants français.

■ 3 janvier

Le choc est immense en Valais, en Suisse, et dans les différents pays qui comptent leurs blessés et leurs morts. La Confédération ouvre un livre de condoléances pour que la tristesse trouve un chemin hors des cœurs lourds. Dans les rues de Crans-Montana, les bougies et les fleurs disent la compassion quand les mots manquent.

Mais la colère gronde aussi: qui est responsable d'une telle tragédie? Le conseiller d'Etat chargé de la Sécurité Stéphane Ganzler assure que «quelqu'un a commis une erreur». Dans l'après-midi, la justice valaisanne annonce l'ouverture d'une instruction pénale à l'encontre des propriétaires du Constellation. Le couple d'origine française est prévenu d'homicide, de lésions corporelles et d'incendie, à chaque fois par négligence.

■ 4 janvier

10h. Les notes solennelles d'un orgue résonnent dans la chapelle Saint-Christophe de Crans-Montana. Dedans, dehors, une foule est venue se recueillir. Debout derrière l'autel, Mgr Jean-Marie Lovey ouvre la messe d'hommage aux victimes de l'incendie. L'évêque du diocèse de Sion raconte avoir longtemps cherché ses mots, porté par le souci d'une pudeur qui sonne juste: «Il y a tellement de souffrance qu'il faut à tout prix éviter d'en rajouter avec une parole qui blesse. Pourtant, je suis convaincu qu'il faut, dans ces moments, dire quelque chose.»

Alors l'homme d'Eglise se réfugie dans les textes qui sont ses phares, «la Parole de Dieu». «C'était l'Épiphanie. Les textes du jour parlaient d'une lumière qui survient au-dessus d'un peuple marchant dans les ténèbres. C'était approprié.» Mais comment déceler la lueur dans un événement si insupportable? «Ce que les gens attendent, même inconsciemment, est un espace où ils peuvent faire communauté. Seul, on ne peut pas faire grand-chose.»

Après la messe, un cortège silencieux s'avance en direction du Constellation. Un fleuve humain

qui, à l'arrivée des sapeurs-pompiers intervenus la nuit du 1er janvier, se fend dans des applaudissements. «C'était très, très fort, se souvient l'évêque. Ce rassemblement montre qu'il y a des ressources de vie incroyables sur lesquelles nous devons miser. Parce que, pour tous, même les plus affectés, il doit y avoir un avenir.»

■ 5 janvier

Lundi, c'est la rentrée des classes après deux semaines de vacances d'hiver. En amont, tout a été réfléchi pour déployer au mieux les moyens humains à disposition dans le soutien psychologique des jeunes. Eve Roux est psychologue scolaire au Gymnase de Chamblandes à Pully (VD), un établissement où les élèves et le personnel sont touchés de plein fouet par la disparition de jeunes. Elle relève l'élan de solidarité massif chez les psychologues de la région, qui se sont déplacés de tout le canton pour renforcer l'équipe afin d'aider les adoles-

«**Nous avons accueilli chaque classe afin de signaler aux élèves que nous nous préoccupons de leurs souffrances**»

ÈVE ROUX, PSYCHOLOGUE SCOLAIRE AU GYMNASÉ DE CHAMBLANDES, À PULLY (VD)

cents de ce gymnase. Dans l'enceinte de l'école, elle souligne la réactivité admirable des membres de la cellule de crise, qui se sont mobilisés «avec une fluidité déconcertante», dans une totale bienveillance. Elle raconte avec quels moyens de soutien psychologique la rentrée scolaire de lundi s'est déroulée. «Nous avons accueilli, volée par volée, chaque classe, avec son maître, afin de signaler aux élèves que nous nous préoccupons de leurs souffrances. Nous leur avons expliqué les réactions normales de stress aigu auquel ils peuvent être confrontés», explique Eve Roux.

«Il peut y avoir des cauchemars, de la rumination mentale, un repli sur soi, mais aussi des réactions d'ordre somatique telles que des tremblements, des sueurs, des céphalées. Nous ne sommes

encore qu'à quelques jours de cet événement, il est probable qu'après l'état de sidération dans lequel beaucoup sont actuellement, il puisse y avoir des symptômes qui émergent. Nous ferons perdurer notre dispositif dans le temps et resterons vigilants. Nous soutenons également les adultes de l'établissement.» Une salle d'expression et de recueillement a été créée. Dans les entretiens demandés par certains élèves, seuls ou en petits groupes, auprès de la psychologue, l'essentiel a été d'écouter, de rassurer et de normaliser les réactions. Certains jeunes ont pu être orientés vers des psychologues d'urgence pour commencer un suivi.

Durant ce temps, un vaste élan de solidarité a pris forme sur les réseaux. Les propositions d'hébergement pour les familles de victimes se multiplient et se comptent bientôt par centaines. Des établissements hôteliers se mobilisent.

■ 6 janvier

La commune de Crans-Montana, après s'être déclarée elle-même partie plaignante – une démarche qui interpelle – tient une conférence de presse devant de nombreux journalistes suisses et internationaux. Les réponses de ses autorités sont jugées insuffisantes. Le président de la commune avoue que les contrôles périodiques de sécurité n'ont pas été effectués au Constellation de 2020 à 2025. La presse est sévère et parle de l'exercice comme d'un échec total.

La procureure générale Beatrice Pilloud est également au cœur d'un malaise croissant. Critiquée, elle réorganise la conduite de l'enquête, délègue l'instruction à une collègue et répartit les tâches entre quatre procureures. Faut-il un procureur extérieur au Valais pour mener le dossier, ou même le Ministère public de la Confédération? La tension monte sur Berne, mise sous pression par Rome et Paris en raison de l'image de perfection et de sûreté qui fut celle du pays. L'incendie du bar de Crans-Montana ébranle en quelques jours toute la Suisse, avec l'idée que l'on se fait d'elle.

■ 7-8 janvier

Sans doute pareil drame amènet-il à inventer des rituels. Parce que les collègues, les familles, les amis, les clubs de sport, les sociétés de tous ordres où riaient ces enfants ne peuvent se contenter du formalisme, si sec qu'il fait aussitôt venir les larmes. C'est ainsi que durant plusieurs jours, les annonces mortuaires des

quotidiens racontent à leur façon les tragédies indicibles des parents, des frères, des sœurs, des amis, des voisins, des terrains de football, mais font surtout office d'hommage à elles et à eux: belles, beaux, magnifiques, éclatants. On est si lumineux quand on a 17 ans.

Ainsi est venu très vite le recueillement des rites funéraires, la tristesse ensemble, en Valais, sur Vaud, à Genève et ailleurs, solidairement au-dedans de chacun de nous, conduisant vers ce deuil national si inhabituel en Suisse. Quelques mots pour tenter de donner du sens, dire un héritage, toutes ces jeunes vies qui furent tellement trop courtes mais jamais vaines.

Et puis, comme un petit miracle, un hymne. Une aumônière de l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud, Véronique Julier, écrit une chanson. Elle qui fut jadis monitrice de ski à Crans, fréquentait alors Le Constellation, rapporte le site Cath.ch. Elle écrit des paroles comme des pansements, puis compose avec un logiciel, ajoute les voix. *Vous dansez encore...*, en quelques heures, bouleverse une maman de victime, et devient le point d'orgue de nombreuses funérailles: «Je vous imagine main dans la main, passant la porte du ciel sans vous lâcher. Vous dansez encore au-dessus du chagrin, dans une lumière douce où rien ne peut brûler.» Bien autre chose qu'une chanson, voici la prière qui restera de la tragédie.

■ 9 janvier

14h. A quoi pense-t-on durant une minute de silence? A ces jeunes, aux secondes terribles, aux rescapés qui se battent dans leur chambre d'hôpital, aux familles endeuillées. Préfère-t-on rester seul ou communier sa peine avec le pays? Ferme-t-on les yeux ou se regarde-t-on les uns, les autres, immobiles dans les rues, rassemblés sur les bancs des écoles et des cathédrales? Ce vendredi de janvier est noir comme ce deuil national suisse si rare. A Martigny, les chefs d'Etat européens se tiennent droit mais semblent au bord d'une falaise. Tenir son rang, dire la dignité, tout en prenant conscience qu'après l'officialisation de la tristesse collective, il sera temps de traiter la tragédie extraordinaire en affaire judiciaire ordinaire. Passer du carillon des églises au marteau des juges ne sera pas facile. Lorsque le monde reprend sa marche, le soleil apparaît un instant. Une amie en interpelle une autre. Elles se sourient. ■

5 JANVIER

Rapatriement du cercueil de l'une des six victimes italiennes de la tragédie, à l'aéroport de Milan-Linate. (LUCA ZENNARO/EPA/KEYSTONE)



Cérémonie commémorative à Martigny. (MICHAEL BUHOLZER/EPA)



Cinquante manifestants tués: l'ONU veut une enquête

IRAN Le haut-commissaire des Nations unies pour les droits de l'homme, Volker Türk, appelle à faire la lumière sur les causes des décès survenus lors des protestations qui secouent le pays

AFP

Le haut-commissaire des Nations unies pour les droits de l'homme, Volker Türk, a réclamé hier une enquête «rapide» et «indépendante» après les morts lors des manifestations qui secouent l'Iran depuis plusieurs jours. «Je suis profondément perturbé par les informations relatives aux violences lors des manifestations nationales en Iran ces treize derniers jours, y compris concernant des morts et des destructions de biens», a-t-il déclaré dans un communiqué, réclamant le respect du droit de manifester pacifiquement «inscrit dans le droit international». «Une enquête rapide, indépendante et transparente doit être menée. Les personnes responsables de violations doivent rendre des comptes en accord avec les règles et normes internationales», a-t-il ajouté.

Des ONG ont accusé les autorités d'avoir ouvert le feu sur des manifestants, faisant des dizaines de morts depuis le début, le 28 décembre, de la contestation. «Au moins 51 manifestants, dont neuf enfants de moins de 18 ans, ont été tués et des centaines d'autres blessés durant les treize premiers jours de la contestation à travers l'Iran», a déclaré hier l'ONG Iran Human Rights, basée en Norvège

Volker Türk s'est d'autre part inquiété de la coupure d'internet dans le pays. «De telles actions sapent la liberté d'expression et l'accès à l'information, et affectent le travail de ceux qui documentent les violations des droits humains, ainsi que l'accès aux services essentiels et d'urgence», a-t-il insisté.

«La République islamique ne reculera pas»

Le guide suprême iranien, l'ayatollah Ali Khamenei, a averti hier que son pays ne «reculerait pas» face à une vague de contestation qui prend de l'ampleur et pose un sérieux défi à la République islamique en place depuis 1979.

Devant ses partisans scandant en écho «mort à l'Amérique», Ali Khamenei a adopté un ton offensif, dans un discours diffusé par la télévision d'Etat. «La République islamique ne reculera pas face aux saboteurs», a-t-il lancé, dénonçant la destruction la veille à Téhéran d'un bâtiment par «une bande de vandales»

Le discours d'Ali Khamenei intervient au lendemain d'importantes manifestations à Téhéran. Des rassemblements ont aussi eu lieu ailleurs dans le pays, notamment à Tabriz (nord), dans la ville sainte de Mashhad (est) ainsi que dans l'ouest du pays à majorité kurde, notamment autour de la grande ville de Kermanshah. Sur plusieurs images que l'AFP n'a pas été en mesure d'authentifier à ce stade, on voit des manifestants mettre le feu à l'entrée de l'antenne régionale de la télévision d'Etat dans la ville d'Ispahan (centre).

Ces manifestations, initialement liées au coût de la vie, sont les plus importantes depuis celles survenues après la mort en 2022 de Mahsa Amini, arrêtée pour un voile prétendument mal ajusté. Elles éclatent au moment où le pays est affaibli après la guerre avec Israël, tandis que l'ONU a rétabli en septembre des sanctions liées au programme nucléaire. ■

Donald Trump isole toujours plus la Genève internationale

MULTILATÉRALISME L'annonce faite dans la nuit de mercredi à jeudi du retrait des Etats-Unis de 66 organisations, dont la Cnuced et le GIEC à Genève, pourrait signaler un éloignement supplémentaire de l'administration américaine de la coopération. Son effet pourrait toutefois être plus symbolique que financièrement nuisible

KASMIRA JEFFORD ET PAULA DUPRAZ-DOBIAS (GENEVA SOLUTIONS)

Alors que la neige tombait jeudi sur Genève, un autre frisson est venu de l'autre côté de l'Atlantique, annonçant que les Etats-Unis allaient procéder à un nouveau gel de la coopération internationale et des relations multilatérales.

Mercredi soir, l'administration Trump a signé un décret radical retirant les Etats-Unis de dizaines d'organisations internationales et d'agences des Nations unies, dont une dizaine sont basées à Genève et dans ses environs.

Cette décision n'est peut-être pas surprenante au vu de l'annonce faite par Washington voici un an de son retrait de l'Organisation mondiale de la santé, suivie depuis par le retrait d'autres organisations importantes des Nations unies dont l'Unesco. Mais le niveau de détail et le nombre impressionnant d'institutions visées – 66 au total – ont donné aux observateurs des raisons de s'interroger. «L'essentiel ici est que Trump s'attaque à toute forme d'érosion de la souveraineté américaine», explique Daniel Warner, analyste politique américain-suisse.

Un coup dur

Cette décision, qui fait suite à l'examen de toutes les organisations internationales par le Département d'Etat dirigé par Marco Rubio, met fin au soutien apporté à 31 agences, bureaux et conseils des Nations unies, ainsi qu'à 31 autres organisations non onusiennes qui se consacrent à des questions relatives au commerce et au développement, au climat, à l'éducation et aux droits de l'homme.

Parmi les organisations basées à Genève qui sont affectées par la décision de l'administration Trump figurent la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement (Cnuced) et le Centre du commerce international, deux institutions essentielles pour fournir une assistance technique aux pays en développement. Est également visé le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC).

«Les Etats-Unis ont donné la priorité



«Si les Etats-Unis ne versent pas leur contribution en 2026, il faudra peut-être procéder à de nouvelles coupes»

IAN RICHARDS, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DU PERSONNEL DES NATIONS UNIES

au rejet des organismes qui se concentrent sur le développement, les questions environnementales et les questions de genre», explique à Geneva Solutions Richard Gowan, directeur de programme à l'International Crisis Group. «Fondamentalement, ajoute-t-il, l'administration américaine actuelle considère qu'il s'agit de questions politiquement correctes, il n'est donc pas surprenant que ces organismes soient les principales cibles.»

Dans une déclaration publiée mercredi, Marco Rubio a énuméré une série de raisons pour justifier le retrait de ces institutions, affirmant que l'administration Trump les jugeait «mal gérées, inutiles, coûteuses, mal administrées, captives des intérêts d'acteurs poursuivant leurs propres objectifs contraires aux nôtres, ou constituant une menace pour la souveraineté de notre nation».

Toujours pas d'ambassadeur auprès des Nations unies

Le chef de la diplomatie américaine a également suggéré que l'envoi de personnel dans ces organisations – «le sang, la sueur et le trésor du peuple américain» – ne valait pas la peine en termes de temps et d'efforts. Ces commentaires ne sont pas de bon augure pour Genève, qui attend toujours la nomination d'un ambassadeur américain auprès des Nations unies et d'autres institutions, un an après l'entrée en fonction de Donald Trump.

Jusqu'à présent, rien n'indique qu'un candidat ait été désigné pour ce poste, ce qui, selon Daniel Warner, pourrait être interprété comme une décision délibérée «visant à montrer le peu d'intérêt» pour cette fonction.

Eugene Chen, chercheur principal au Centre de recherche politique de l'Université des Nations unies, note que si le nombre d'institutions et de conventions est impressionnant, la seule organisation du système des Nations unies dont les Etats-Unis se retireront effectivement à la suite de ce décret est la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques, l'organe qui supervise les conférences annuelles (COP), après que Trump a déjà annoncé son retrait du traité de Paris en janvier dernier. L'administration Trump n'a pas indiqué qu'elle envisageait de se retirer de l'ONU elle-même; elle a simplement annoncé que les Etats-Unis ne participeraient plus et ne financeraient plus les parties spécifiques de l'ONU énumérées dans le mémorandum», a-t-elle déclaré dans un message en ligne.

La Cnuced, quant à elle, n'avait plus reçu de financement des Etats-Unis depuis 2018, au cours du premier mandat de Donald Trump après que l'agence eut permis à la Palestine d'adhérer à l'institution.

Parmi les autres organisations basées à Genève visées par le retrait américain figurent ONU-Eau, l'Institut des Nations unies pour la formation et la recherche (Unitar), une agence technique, la Commission du droit international, chargée de codifier le droit international, et Education Cannot Wait, un fonds mondial qui soutient l'éducation dans les situations d'urgence. L'Union internationale pour la conservation de la nature, un réseau de gouvernements et d'ONG basé à Gland, est également touchée. Le Bureau des Nations unies à Genève n'a pas immédiatement commenté ces développements avant les déclarations attendues du siège de New York plus tard dans la journée de jeudi.

Nervosité du personnel

Ian Richards, président de l'Association du personnel des Nations unies, le relève: après les suppressions d'emplois annoncées ces derniers mois, «le personnel reste très inquiet» à la suite de l'annonce des Etats-Unis. «On craint, dit-il, qu'il y ait encore plus de suppressions. Sommes-nous pris dans une sorte de cercle vicieux?»

Ian Richards s'interroge sur l'impact de ces retraits. Certaines entités sont financées par le budget ordinaire de l'ONU, qui est approuvé globalement

à New York. D'autres, telles que le Fonds des Nations unies pour la population et ONU Femmes, basées à New York, ainsi que tous les programmes liés au climat qui dépendent de contributions volontaires, ont déjà été touchés par les coupes budgétaires américaines depuis l'année dernière. «Concrètement, pour le personnel, je ne pense pas qu'il y aura beaucoup de changements», prophétise Ian Richards.

Mais la question la plus importante est de savoir si les Etats-Unis réévalueront leurs contributions en 2026 à la suite des coupes massives auxquelles l'organisation multilatérale a procédé dans le cadre de l'initiative de réforme ONU80. «S'ils ne versent pas leur contribution en 2026, il faudra peut-être procéder à de nouvelles coupes», prévient-il, soulignant que les Etats-Unis versent toujours leur contribution en octobre, conformément au calendrier budgétaire de Washington.

Des absents dans la liste

Malgré la longueur et le détail de la liste des agences que Washington juge indignes du soutien américain, d'autres organisations internationales ont conservé ses faveurs. A Genève, les Etats-Unis ont signalé leur soutien, du moins pour l'instant, à l'Union internationale des télécommunications, chargée d'élaborer les normes technologiques mondiales et dirigée par l'Américaine Doreen Bogdan-Martin. Et en octobre, les Etats-Unis ont versé 25 millions de dollars de cotisations en retard à l'Organisation mondiale du commerce, malgré leur vision diamétralement opposée de la politique commerciale.

L'agence des Nations Unies chargée de la lutte contre la drogue et le crime à Vienne (UNODC), dont la majorité du financement provient de contributions volontaires, a reçu l'année dernière un financement supplémentaire des Etats-Unis après qu'elle eut coopéré avec les forces de l'ordre américaines pour lutter contre la crise du fentanyl.

Daniel Warner met en garde contre les conséquences que ces annonces pourraient avoir pour la Genève internationale si elles ne sont pas contestées. «Il n'y a pas de Monsieur ou Madame Genève internationale. Il n'y a pas de figure de proue représentant la moralité et l'idée qui sous-tend la coopération internationale.» Et le politologue d'ajouter: «Même en Suisse, nous ne voyons pas le Ministère des affaires étrangères ou certains autres dirigeants se mobiliser pour défendre la Genève internationale et l'ONU.» ■

La moitié de Kiev privée de chauffage suite à des frappes

UKRAINE Des frappes russes massives ont interrompu l'approvisionnement en chaleur de 6000 immeubles résidentiels, poussant le maire à appeler hier les habitants à évacuer «temporairement» la capitale

AFP

Des frappes russes massives dans la nuit de jeudi à vendredi ont fait au moins quatre morts et privé de chauffage la moitié des immeubles résidentiels de Kiev, poussant le maire à appeler hier les habitants à évacuer «temporairement» la capitale ukrainienne.

Cette nouvelle nuit de bombardements a vu l'utilisation, pour la deuxième fois depuis le début de la guerre, du missile balistique russe de dernière génération Orechnik, dans l'ouest de l'Ukraine. L'UE, Paris, Berlin et Londres ont vu une «escalade» de la part de Moscou dans l'utilisation de ce missile à portée intermédiaire capable d'emporter des ogives nucléaires.

Moscou continue de pilonner l'Ukraine au lendemain de son rejet du plan européen de déploiement d'une force multinationale en Ukraine. Le président ukrainien, Volodymyr Zelensky, a réclamé une «réaction claire» de la communauté internationale après cette attaque en pleine vague de froid, qui a touché une quarantaine de sites à Kiev, dont 20 immeubles résidentiels et l'ambassade du Qatar.

Des températures oscillant entre -7° et -12°

«La moitié des immeubles d'habitation à Kiev – près de 6000 – sont actuellement privés de chauffage», s'est alarmé le maire de la ville, Vitaly Klitschko, qui a appelé ceux qui le peuvent à quitter «temporairement» Kiev.

Les services ukrainiens étaient à l'œuvre hier par des températures oscillant entre -7° et -12° pour rétablir au plus vite le chauffage dans la

capitale, coupé pour 417000 foyers selon l'opérateur électrique privé DTEK. Les réparations devraient s'achever dans la journée pour une partie des zones touchées, mais pourraient prendre plus longtemps là où les dégâts sont «plus complexes», a indiqué le vice-premier ministre, Oleksii Kouleba.

En réponse, l'Ukraine vise également les infrastructures énergétiques russes

Moscou a indiqué avoir frappé des «cibles stratégiques», notamment avec son missile Orechnik, qui peut porter

une charge nucléaire et atteindre une vitesse d'environ 13000 km/h. Selon le Ministère russe de la défense, ces attaques ont été menées «en réponse» à une tentative de frapper une résidence de Vladimir Poutine fin décembre, des accusations que l'Ukraine et les Occidentaux qualifient de «mensonge».

Kiev a, par ailleurs, accusé hier Moscou d'avoir frappé avec des drones deux cargos naviguant en mer Noire, causant la mort d'un marin syrien.

Près de quatre ans après le lancement de l'offensive à grande échelle du Kremlin, Moscou continue de bombarder l'Ukraine quasi quotidiennement, ciblant notamment les infrastructures énergétiques et portuaires.

En réponse, l'Ukraine vise également les infrastructures énergétiques russes. Quelque 556000 personnes ont ainsi été privées hier matin de courant et de chauffage dans la région frontalière russe de Belgorod, selon le gouverneur local, Viatcheslav Gladkov. ■

«Le régime cubain n'est pas près de tomber»

AMÉRIQUE Spécialiste de Cuba et professeur à l'American University de Washington, William LeoGrande reconnaît que la situation économique de l'île des Caraïbes est catastrophique. Mais le gouvernement de La Havane manifeste une résilience étonnante

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BUSSARD

L'opération menée par les Etats-Unis le 3 janvier pour capturer et livrer à la justice américaine le président et dictateur vénézuélien Nicolas Maduro, puis les annonces tonitruantes de l'administration Trump sur sa volonté de mettre la main sur le Groenland ont éveillé de vieilles peurs au sein du régime cubain. Professeur à l'American University de Washington, William LeoGrande, expert de Cuba et de l'Amérique latine, analyse le risque de renversement du gouvernement de La Havane.

Si l'on écoute le président américain Donald Trump et son secrétaire d'Etat Marco Rubio, on a vraiment l'impression que le régime cubain va s'effondrer très rapidement. Je ne le pense pas. La situation économique sur l'île est certes très mauvaise. J'y étais encore le mois dernier. Ce qui est le plus frustrant pour les gens, ce n'est pas seulement que la situation est mauvaise, mais qu'elle ne s'améliore pas du tout, et qu'il n'y a aucune stratégie claire pour la remettre à flot. Et si le pétrole vénézuélien n'est plus livré, la situation va empirer encore davantage. Le PIB a chuté d'environ 14% par rapport à l'avant-covid, et selon une estimation de trois économistes crédibles, il pourrait encore baisser de 5 à 6% supplémentaires si l'apport de pétrole vénézuélien est interrompu. C'est catastrophique pour la population.

Une insurrection populaire est-elle dès lors envisageable? On peut imaginer des explosions spontanées de mécontentement, comme en juillet 2021. Mais il n'y a pas d'opposition organisée. Le gouvernement a méthodiquement neutralisé toute tentative d'organisation: soit les gens sont poussés à l'exil, soit ils sont emprisonnés. Les lourdes peines infligées aux manifestants de 2021 ont dissuadé beaucoup de monde. Il n'y a donc aucun chemin réel vers un changement de régime. Une situation économique peut rester catastrophique très longtemps. Regardez, avec l'effondrement de l'Union soviétique et de son soutien, le PIB cubain avait chuté de 35%, et il a fallu presque dix ans pour revenir à un niveau proche de celui de 1989.

L'objectif de l'administration américaine semble pourtant bien être la chute du régime cubain... Je pense que l'objectif de Marco Rubio est effectivement l'effondrement du régime cubain, mais comme pour le Venezuela après Maduro, il n'y a aucune stratégie. Au sein de l'administration américaine, ils ne savent pas comment passer du grand mécontentement cubain face à l'économie à un renversement du gouvernement. Il n'y a même pas de théorie du changement. J'en ai parlé avec des responsables américains: quand je leur demande quel est le chemin à emprunter, ils répondent que les gens finiront par se soulever et que le régime tombera.

Pour vous, ce n'est pas réaliste? C'est une forme de pensée magique.

Comment expliquez-vous alors la résilience du régime cubain? Pourquoi résiste-t-il à sa propre chute? C'est une combinaison de facteurs. Historiquement, la révolution était authentique et bénéficiait d'un large soutien populaire. Certes, c'était il y a 60 ans, mais il existe encore une frange de la population, aujourd'hui vieillissante, qui croit toujours à ce projet. Celui-ci n'est peut-être plus qualifié de socialiste, mais il s'articule autour de l'idée selon laquelle l'Etat garantit l'accès à la santé et à l'éducation et s'oppose aux inégalités sociales extrêmes. Certains n'ont pas renoncé à cette vision et craignent qu'un effondrement du régime ne signifie le retour au capitalisme prédateur des années 1950. Enfin, il y a eu le leadership charismatique de Fidel Castro, qui a joué un rôle unificateur majeur, notamment en développant le nationalisme contre les Etats-Unis.

Même son frère Raul Castro a contribué à cette résilience? Oui, lui aussi. On pensait qu'il manquait de charisme, mais il s'est



Au cœur de La Havane, un homme transporte des matériaux recyclables sur une vieille poussette. Le contexte économique et social de Cuba pourrait encore s'aggraver si l'apport de pétrole vénézuélien était interrompu. (6 JANVIER 2026/ADALBERTO ROQUE/AFP)

révélé être un bien meilleur gestionnaire. Et il bénéficiait toujours de la légitimité révolutionnaire. Aujourd'hui, il est officiellement retiré, mais reste influent. Pendant longtemps, le gouvernement a réellement fourni des services: santé gratuite, éducation gratuite, parmi les meilleures d'Amérique latine. Mais tout cela s'est érodé. Le soutien historique a disparu, le charisme de Fidel n'est plus là, Raul n'apparaît qu'occasionnellement, et l'Etat ne fournit plus les biens essentiels. Le discours nationaliste s'essouffle. De plus en plus de gens disent: «Arrêtez de tout mettre sur le dos de l'embargo. Qu'avez-vous fait, vous, pour améliorer la situation malgré l'embargo?»

Et le président Miguel Diaz-Canel? A-t-il mené des réformes depuis son arrivée au pouvoir en 2019? Très peu. Mais depuis qu'il est arrivé au pouvoir, Cuba a été confrontée à une série de catastrophes. Le covid, puis le crash de l'avion à l'aéroport José Martí, l'explosion de l'hôtel Saratoga, plusieurs ouragans, l'effondrement du réseau électrique, une épidémie nationale de grippe aviaire, l'incendie du dépôt pétrolier de Matanzas. Miguel Diaz-Canel n'a pas l'autorité d'un Castro. Il ne peut pas imposer une décision et la faire exécuter immédiatement. Résultat: il y a une vraie paralysie au sommet de l'Etat. Et le gouvernement est ruiné. Il tente de mettre en place un programme de stabilisation macroéconomique, mais contrairement à n'importe quel autre pays, il n'a ni le soutien du FMI, ni de la Banque mondiale, ni d'une banque régionale de développement.



«On peut imaginer des explosions de mécontentement, mais il n'y a pas d'opposition organisée»

WILLIAM LEGOGRANDE, PROFESSEUR À L'AMERICAN UNIVERSITY DE WASHINGTON

Cuba pourrait-elle finir comme Haïti? Je ne le crois pas. Même dans le pire des scénarios. En cas de chaos généralisé, on verrait probablement l'instauration de la loi martiale, contrôlée par l'armée. L'armée et la sécurité d'Etat restent très efficaces.

Le fait que les Etats-Unis semblent vouloir réinventer la doctrine Monroe risque-t-il d'affecter les éventuels investissements chinois à Cuba? La Chine n'acceptera pas de se retirer d'Amérique latine. La stratégie de sécurité nationale américaine

affirme clairement la prééminence des Etats-Unis dans l'hémisphère occidental, mais reconnaît aussi qu'il existe des gouvernements avec lesquels il est impossible de coopérer. Cela ne signifie pas qu'on va les renverser. C'est plutôt un aveu des limites de cette doctrine.

Quel intérêt revêt d'ailleurs Cuba pour les Etats-Unis? C'est toute l'ironie de la situation. Trump a identifié quatre grandes priorités en Amérique latine: la migration, le trafic de stupéfiants, l'influence étrangère (en particulier la Chine et la Russie) et les minerais stratégiques. Or, sur ces dossiers, Cuba et les Etats-Unis ont en réalité de très bonnes bases de coopération. Sur la migration, Cuba et les Etats-Unis entretiennent depuis 1994 une relation assez efficace pour promouvoir une migration légale et ordonnée. Selon la DEA [administration états-unienne de contrôle des drogues] et le gouvernement américain, Cuba est le meilleur partenaire des Etats-Unis dans les Caraïbes en matière de lutte anti-drogue. Concernant les minerais stratégiques, Cuba dispose d'importantes réserves de nickel et de cuivre qui sont parmi les plus importantes au monde.

Cuba entretient des relations étroites avec la Russie et la Chine, mais celles-ci sont avant tout commerciales, pas militaires. Si les Etats-Unis voulaient empêcher que ces relations ne prennent une dimension militaire, ils devraient justement s'engager avec Cuba.

Il existe donc un argument très solide, du point de vue de la sécurité nationale américaine, en faveur d'un engagement

avec La Havane. Pour Donald Trump, Cuba reste un pays hostile situé dans «son» hémisphère. Mais il y a des limites à ce que les Etats-Unis peuvent réellement faire. Ils peuvent aggraver la situation économique, mais ils risquent alors non pas une transition démocratique, mais une situation à l'haïtienne, avec une crise migratoire massive. Or c'est précisément la dernière chose que ce président américain souhaite.

Avec le recul, la normalisation entre La Havane et Washington entreprise sous la présidence de Barack Obama était donc la bonne voie? Absolument. Elle a produit 22 accords bilatéraux en seulement deux ans. Combien de processus diplomatiques connaissez-vous qui aboutissent à 22 accords en 24 mois? C'est incroyable.

Regrettez-vous que l'administration Biden n'ait pas poursuivi la politique d'Obama? Oui, c'est une occasion historique totalement manquée. Si Joe Biden avait poursuivi cette politique pendant quatre ans supplémentaires, elle aurait été quasiment irréversible. Il y aurait eu beaucoup plus d'entreprises américaines implantées à Cuba. A la fin de l'ère Obama, seules quelques dizaines d'entre elles avaient signé des contrats – surtout dans le transport aérien, le tourisme et les télécoms. Mais imaginez si les grandes banques américaines, des producteurs de biens de consommation, voire des industries manufacturières avaient été présents: même Trump aurait eu beaucoup plus de mal à tout démanteler.

Qu'en est-il du rôle du Mexique? En livrant du pétrole à Cuba, risque-t-il de s'attirer les foudres de Donald Trump? Le Mexique avait réduit certaines de ses livraisons de pétrole à Cuba après la visite de Marco Rubio au Mexique et sa rencontre avec le président Andrés Manuel Lopez Obrador. Certains y ont vu une concession faite à Rubio: ne pas couper totalement pour des raisons humanitaires, mais réduire les volumes. Mais avec la dégradation actuelle des relations dans les Amériques et la position très ferme de la présidente mexicaine Claudia Sheinbaum, il ne m'étonnerait pas du tout que le Mexique soit disposé à augmenter à nouveau ses livraisons de pétrole à Cuba. Les données que j'ai indiquées que le Venezuela envoyait en moyenne entre 25 000 et 30 000 barils par mois, parfois zéro, parfois 60 000. Et pour le Mexique, les chiffres récents tourneraient plutôt autour de 7000 barils. Si le Mexique se rapproche des 20 000 barils, ce serait un énorme soulagement pour Cuba. La Russie pourrait aussi augmenter légèrement ses livraisons. Si la Russie, la Chine et le Mexique augmentent un peu les leurs, et avec d'autres pays amis de Cuba – l'Angola, l'Algérie, le Vietnam, tous producteurs de pétrole, on peut imaginer que La Havane parvienne à quasiment combler le manque.

A propos du Venezuela, la situation semble inexorable. Nicolas Maduro n'est plus là, mais les Etats-Unis semblent ne pas avoir de plan pour la suite... Il y a plusieurs scénarios possibles. Le premier serait que l'administration Trump laisse le gouvernement actuel en place. Une évaluation des services de renseignement, révélée par Bloomberg, a conclu que placer Maria Corina Machado à la présidence provoquerait un chaos total. La décision la plus intelligente a été de tenir compte de cette analyse, car elle était juste. L'administration Trump pourrait donc maintenir le régime, obtenir quelques concessions, comme l'accord pétrolier récemment annoncé, et déclarer victoire. Deuxième possibilité: forcer une modération du chavisme, en imposant l'entrée de figures modérées dans le gouvernement, pour créer une forme de gouvernement d'unité nationale. Troisième possibilité, moins probable: organiser de nouvelles élections. Mais si l'opposition gagnait, la transition serait extrêmement difficile, car rien ne garantit que les forces armées chavistes accepteraient le résultat. ■

SUR LE FIL

■ **Washington a saisi un nouveau pétrolier.** Les autorités américaines ont annoncé avoir saisi hier un pétrolier dans une nouvelle opération visant l'exportation du pétrole vénézuélien. Ce navire, le Olina, a été arraisonné «tôt ce matin» dans «les eaux internationales de la mer des Caraïbes» alors qu'il cherchait «à échapper aux forces américaines». Il s'agit du cinquième navire saisi ces dernières semaines. AFP

■ **Trump affirme avoir «annulé» une seconde attaque.** Le président américain Donald Trump a affirmé hier sur son réseau Truth Social qu'il avait «annulé» une nouvelle attaque sur le Venezuela après la libération d'un «grand nombre de prisonniers politiques en signe de recherche de la paix». «C'est un geste très important et judicieux» réalisé par Caracas, a estimé Donald Trump. AFP

■ **Trump veut frapper au sol les cartels.** Le président américain Donald Trump a annoncé hier qu'après des tirs contre des bateaux dans les Caraïbes et le Pacifique, les Etats-Unis allaient «commencer des frappes au sol» contre les cartels de drogue. Il n'a pas précisé exactement où, mais a pointé le Mexique. «C'est très triste de voir et regarder ce qui est arrivé dans ce pays», a-t-il dit sur la chaîne télévisée Fox News. ATS

■ **L'OTAN est «loin d'être en crise».** L'OTAN est prête à défendre ses pays membres, a assuré hier le commandant suprême des forces alliées en Europe, malgré les menaces de Donald Trump de s'emparer de force du Groenland. «Jusqu'à présent, cela n'a eu aucun impact sur mon travail au niveau militaire», a déclaré le général américain Alexis Grynkewich. «Je considère que nous sommes loin d'être en situation de crise.» AFP

12 Subjectif

Trump et la nouvelle géographie des Etats voyous

NOUVELLES FRONTIÈRES

Rogue state. Un Etat voyou, selon la phraséologie des Etats-Unis, désignait les pays susceptibles d'être visés par une intervention militaire. Ils étaient accusés d'enfreindre les règles du droit international, et surtout les embargos décrétés par Washington. La Maison-Blanche les soupçonnait d'alimenter le terrorisme ou de poursuivre des programmes d'armes de «destruction massive». La liste, durant ce dernier quart de siècle, comprenait principalement l'Irak, l'Iran, la Libye et la Corée du Nord. Parfois, pour mieux frapper les esprits et justifier le passage à l'action, on parlait d'un «axe du mal» formé de dictatures. Ce vocabulaire n'est plus celui de Donald Trump. Soit parce que ces régimes ont été renversés (Irak, Libye), soit parce que la notion de droit n'importe plus aux yeux du président des Etats-Unis.

Rogue state. C'est le mot qui vient naturellement à l'esprit pour désigner la dérive de Mar-a-Lago. L'«opération Maduro» – en contrevenant aux lois internationales et américaines – n'en est que la dernière illustration. Le président vénézuélien est accusé de narcotrafic (un mois plus tôt, un ex-président du Honduras convaincu de narcotrafic était pourtant amnistié par Washington) et de... détention d'armes. Les fraudes électorales, la corruption et les violations des droits de l'homme de Nicolas Maduro sont documentées. Sur ce plan, pourtant, Donald Trump n'a rien à redire. Car



FRÉDÉRIC KOLLER
JOURNALISTE

aujourd'hui, celui qui agit en voyou, s'exprime comme un voyou et affiche une attitude de voyou, c'est le président des Etats-Unis. Certains diront que cela fait partie d'une stratégie du «cheval fou» pour mieux arracher des avantages sans combattre. Le problème est qu'il ne va pas s'arrêter, les cibles vont se multiplier, avec le risque d'un monde de plus en plus instable et dangereux.

Donald Trump ne s'arrêtera pas, car il n'y a plus de garde-fous aux Etats-Unis. Le président a en partie dynamité les contre-pouvoirs, éliminé ses diplomates et mis l'armée à sa botte. La politique étrangère de Washington n'est plus menée par le Département d'Etat, mais par une clique d'affidés nommés «envoyés spéciaux» avec pour seul bagage la loyauté envers un homme et non plus une Constitution. La dérive du nouvel Etat voyou va s'accroître au fur et à mesure de l'affaiblissement du président, des scandales qui le rattrapent et de ses échecs économiques à l'approche des élections de mi-mandat.

Dans ce qui ressemble à une croisade contre l'ordre libéral post-Deuxième Guerre mondiale, Donald Trump n'est certes pas seul. Son principal allié est Israël, ou plutôt Benyamin Netanyahu. Ces deux hommes veulent l'effacement de l'ONU, du droit international et d'une certaine idée de la démocratie. Il y a ensuite Vladimir Poutine avec qui Donald Trump rêve de sceller une entente, tout acquis à la thèse révisionniste des sphères d'influences impériales. Cette entente est contrariée par les Européens, mais pour combien de temps? Etats-Unis, Israël, Russie, voilà la nouvelle géographie des Etats voyous influencée par un président bientôt octogénaire.

Cuba ou la Colombie, le Mexique ou le Canada, l'Iran ou l'Europe, à travers le Groenland, pourraient être les prochains terrains d'opération. Pour le territoire sous souveraineté danoise, Donald Trump évoque même une date. D'ici deux mois, l'île (bientôt «Trump Island»?) sera sous contrôle américain au nom d'impératifs de sécurité nationale. Quelles formes prendront ces opérations? Mystère. Les troupes spéciales américaines n'enlèveront peut-être pas la première ministre danoise. Mais l'Europe doit prévenir une intervention au Groenland. C'est l'Union qui est menacée. En espérant qu'un sursaut politique ou citoyen s'affirme aux Etats-Unis. Avant que l'irréversible ne se produise. ■

Un pays schizophrène

MA SEMAINE SUISSE



YVES PETIGNAT
JOURNALISTE

La Suisse est championne du monde pour se mettre à l'abri des dangers les moins plausibles, comme une attaque nucléaire. Mais elle est incapable de protéger ses enfants contre les risques les plus probables et les plus meurtriers. La tragédie de Crans-Montana vient de nous le rappeler: nous vivons dans un pays schizophrène. La perte de contact avec le réel, le refuge dans un monde intérieur imaginaire. Dans ce pays, le moindre danger, la moindre atteinte à la vie, est supposé recevoir sa réglementation préventive. Tout, sur le papier, est prévu. De l'obligation d'allumer, même de jour et sur les chemins forestiers, l'éclairage des vélos à assistance électrique, jusqu'à l'épaisseur des portes de béton des abris antiatomiques, en passant par la mise à mort des poissons rouges ou du homard et autres crustacés. Pour chacun de nous, la Suisse est le pays le plus sûr du monde. Peut-être même un peu supérieur aux autres moralement.

La colère des autorités italiennes, comme celle de Matteo Salvini, devrait nous ramener à la réalité. Lui qui s'en prend à «ceux qui n'ont pas assuré la sécurité dans ce sous-sol, ceux qui n'ont pas surveillé, ceux qui ont autorisé...» Interrogé par *Le Temps*, un expert en matière d'incendies, qui préfère resté anonyme, avouait que «le manque de culture en matière de sécurité contre le feu est flagrant en Suisse. J'estime qu'au moins 50% des bâtiments ne sont pas conformes aux normes.» Dans ce pays qui a investi plus d'une douzaine de milliards dans les abris antiatomiques depuis 1962, qui a prévu d'engager un milliard pour rénover les abris publics dès cette année, on laisse le risque du quotidien, celui des incendies, à la seule responsabilité des collectivités cantonales ou locales. Il n'y a pas de réglementation fédérale claire et uniforme en matière de prévention, basée sur les seules normes de l'Association des établissements cantonaux d'assurance incendie, dont la révision, pour plus d'autorégulation par les seuls propriétaires, était en cours. On voulait plus de souplesse.

Parce que ces catastrophes n'arrivent que chez les autres, nous n'avions rien retenu de l'incendie dramatique dans une boîte de nuit survenu en Macédoine du Nord, en janvier de l'an dernier et qui a fait 63 morts. Ni de celui d'un bar, à Rouen, en août 2016, avec 16 morts. Ce n'est qu'après le drame de Crans-Montana que les patrons d'établissement de nuit et les autorités cantonales se sont précipités pour analyser les risques en Suisse. Pourquoi?

Cette absence de culture des dangers réels, nous l'avions pourtant déjà vécue il y a 40 ans, le 1er novembre 1986, avec l'incendie d'un entrepôt de Sandoz à Schweizerhalle, et la grave pollution du Rhin au mercure. Même si les conséquences humaines y avaient été bien moins dramatiques. Mais déjà, la même impréparation, la même acceptation des risques liés à l'entreposage de produits dangereux, le même sous-équipement des pompiers bâlois, le même laxisme des autorités de surveillance. Et le même refus d'une autorité de surveillance fédérale. Ce n'est que sous la pression internationale que la Suisse avait dû réviser sa réglementation.

En quarante ans, nous n'avons donc rien appris. Et au nom de la responsabilité individuelle, du fédéralisme, du *kantönligeist*, nous avons accepté le risque de perdre des enfants, celui de plonger dans le deuil et la souffrance des centaines de familles. Mais pour le prochain conflit nucléaire, nous sommes prêts. ■

Le dessin de la semaine

Par Falco
Cuba

Il est des actualités auxquelles nul dessin ne peut rendre vraiment justice. Pour accompagner une sombre heure de la Suisse, convoquons le Cubain Falco. Le style simplissime du dessinateur du journal *Juventud Rebelde* – un graphisme clair empruntant à l'art de l'affiche sérigraphique – convient à ce moment.

Choisi par Chappatte

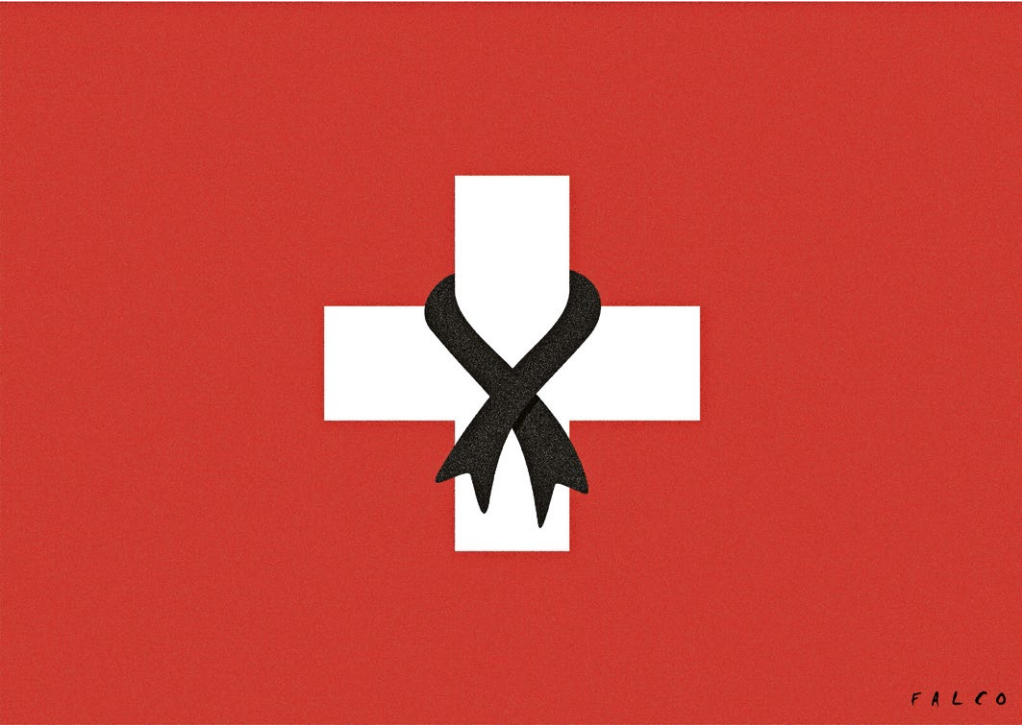
En collaboration avec Cartooning for Peace et la fondation Freedom Cartoonists.



Freedom
Cartoonists



CARTOONING FOR PEACE
RISQUES POUR LA PAIX



Pourquoi la Maison-Blanche aime tant les images artificielles

INSTANTANÉ



CATHERINE FRAMMERY
JOURNALISTE

Un «bully» doit soigner sa réputation pour continuer à faire peur

mation de Gaza en station balnéaire de luxe. Mais le doute persiste au sujet d'autres images. L'information est donc bien moins la photo de Nicolas Maduro elle-même (le «signe de vie» que demandait la vice-présidente vénézuélienne), que le fait que Donald Trump

ait choisi de la mettre en lumière, le montrant obligé de se soumettre avec son survêtement, son casque et son masque (comme un ado dans sa chambre). Une simple image de com.

Si l'IA générative est devenue partie intégrante de la communication de la première puissance du monde, c'est d'abord parce que la Maison-Blanche vit à l'heure du monde, en phase avec lui – et que l'IA est absolument partout sur les réseaux sociaux. Elle excelle aussi à forger des messages visuels hyper efficaces pour la base MAGA, peu d'images toutes faites pouvant rivaliser avec le niveau des insultes et moqueries de l'équipe présidentielle américaine (c'est aussi très bon marché). Bien sûr «FAFO», nouveau mantra promulgué par J. D. Vance ou Marco Rubio, «*Fuck around and find out*» (Faites les imbéciles et voyez ce qui va vous arriver) est très fort. Mais les points d'exclamation et les majuscules de Donald Trump ne font pas tout, la réalité demeure qu'un contenu visuel a toujours beaucoup

plus d'impact et d'influence que des mots: une image est jusqu'à six fois plus partagée sur les réseaux, selon des études des années 2010. Que serait la force sans sa mise en scène? Un *bully* doit soigner sa réputation pour continuer à faire peur. A la Maison-Blanche, la propagande passe par l'IA et les *fake*. Une version contemporaine du «Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose».

La parole de Donald Trump se voulant performative – il annonce ce qu'il fera pour augmenter les chances que cela se réalise – il n'y a absolument aucune raison pour que la communication publique de la première puissance du monde doive s'en tenir à des faits, des réalités incontestables, ou à leur interprétation officielle. D'où la nécessité de vérifier les images de Nicolas Maduro sur le tarmac, ou en tenue d'ado.

Au fait, c'est un hélicoptère qui a ramené le président vénézuélien, pas un avion. Un moyen facile de repérer plusieurs fausses photos... ■

GRAND VOYAGE AU JAPON

Avec Jeannette Thireaut

Du 14 au 27 mai 2026

14 jours & 12 nuits

Au départ de Genève

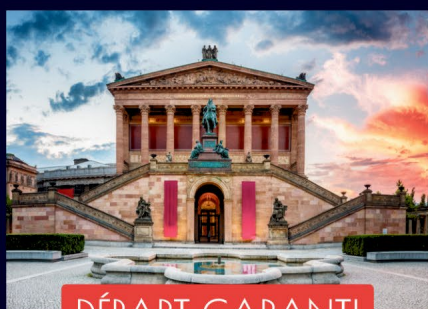
À partir de CHF 6 550

VOUS APPRÉCIEZ :

Un dîner kaiseki en ryokan (auberge traditionnelle) · un dîner dans le quartier de Shibuya · la demi-pension · un itinéraire offrant un panorama complet du Japon · la région volcanique d'Hakone avec ses sources thermales · une croisière sur le lac Ashi au cours de laquelle vous profiterez d'un splendide panorama sur le mont Fuji · les magnifiques jardins zen de Kyôto · deux trajets en Shinkansen (train à grande vitesse) · le spectacle Maiko dans le quartier de Gion à Kyôto · une cérémonie du thé à Uji · l'accompagnement culturel de votre conférencière et de votre guide local francophone.

Renseignements et inscription : info@histoire-et-voyages.ch
Rue Haldimand 11 | 1003 Lausanne | Suisse | tél. : 021 351 27 25

PARMI NOS PROCHAINS VOYAGES CULTURELS



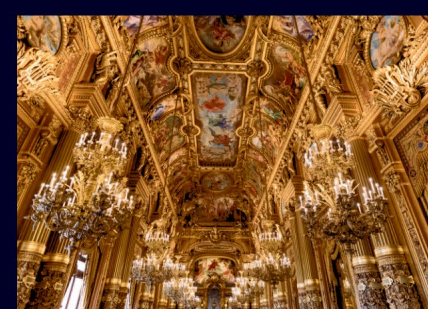
Berlin à l'occasion du festival de l'Opéra
Du 02 au 06 avril 2026



La Croatie entre terre et mer
Du 11 au 20 mai 2026



Malte & Gozo autour de l'Opéra Turandot
Du 26 mai au 02 juin 2026



Symphonie parisienne
Du 08 au 11 juin 2026

Découvrez tout notre catalogue sur
www.histoire-et-voyages.ch



14 Fonds

FONDS DE PLACEMENT

BONHÔTE

Ensemble, trouvons la solution d'investissement qui vous correspond. Consultez la performance de nos fonds sur [bonhote.ch/produits](#).

Fonds immobiliers			
Bonhôte-Immobilier SICAV - BIM	CHF 2/2	181.00	-1.6

BCV

Fonds d'allocation d'actifs			
BCV Pension 100 A	CHF 1/1f	103.22	1.9
BCV Stratégie Obligation ESG A	CHF 2/1f	85.36	0.2
BCV Stratégie Revenu ESG A	CHF 2/1f	120.08	0.8
BCV Stratégie Revenu ESG Ambition A	CHF 2/1f	107.53	0.8
BCV Stratégie. Equipondéré ESG A	CHF 2/1f	176.46	1.2
BCV Stratégie. Equipondéré ESG Amb A	CHF 2/1f	103.25	1.1
BCV, Stratégie Dynamique ESG A	CHF 2/1f	121.38	1.4
BCV, Stratégie. Actions Monde ESG A	CHF 2/1f	153.46	1.9
BCV. Pension 25 A	CHF 1/1f	134.11	0.8
BCV. Pension 40 A	CHF 1/1f	155.87	1.0
BCV. Pension 70 A	CHF 1/1f	191.51	1.5

BBGI GROUP

Autres fonds			
BBGI - Equit. Sw. Behavior. Value	CHF 1/1e	169.30	0.9
BBGI - Swiss Phys. Gold CI CHF	CHF 1/1e	189.10	2.7
BBGI - Swiss Phys. Gold CI CHF Hdg.	CHF 1/1e	140.10	1.7
BBGI - Swiss Phys. Gold CI EUR	EUR 1/1e	259.60	2.5
BBGI - Swiss Phys. Gold CI EUR Hdg.	EUR 1/1e	163.30	1.8
BBGI - Swiss Phys. Gold CI USD	USD 1/1e	225.30	1.8
BBGI Commodities (USD) A	USD 1/1e	127.90	2.0

Berninvest

Fonds immobiliers			
Good Buildings SREF	CHF 5/5	168.00	0.7
Immo Helvetic	CHF 5/5	263.00	1.7

BLACKROCK®

Fonds en obligations			
BGF FI Glb Ops D2 USD	USD 1/1e	18.81	0.3
BGF Glb Corp Bond D2 USD	USD 1/1e	17.48	0.1

Fonds en actions			
BGF Syst Glb Eq Hl D2 USD	USD 1/1e	28.56	0.8
Glb Uncon Eq D1 Acc USD	USD 3/3e	206.95	3.0

bordier

Fonds en obligations			
B0 Fd IV-Bordier Allo Bal USD	USD 4/4e	133.50	0.8
B0 Fd IV-Bordier Eur. Fix Inc EUR	EUR 4/4e	112.40	0.2
B0 Fd IV-Bordier Glb Fix Inc USD	USD 4/4e	124.50	0.0

Fonds en actions			
B0 Fd IV-Bordier Core Hld Eur EUR	EUR 4/4e	151.20	1.5
B0 Fd IV-Bordier Core Hld Eur I EUR	EUR 1/1e	142.90	1.5
B0 Fd IV-Bordier Gbl EmMkt USD	USD 4/4e	250.02	3.1
B0 Fd IV-Bordier Sat Eq Eur EUR	EUR 4/4e	146.79	2.1
B0 Fd IV-Bordier US Sel Eq I USD	USD 4/4e	2967.38	0.9
B0 Fd IV-Bordier US Sel Eq USD	USD 4/4e	284.03	0.9

BRUNOWALTER

Fonds en actions			
Allround Quadinvest Fund ESG B	EUR 2/1e	239.42	1.4
Allround Quadinvest Fund ESG Da	EUR 2/1e	99.69	1.5
Allround Quadinvest Growth B	USD 2/1e	400.51	1.8
Allround Quadinvest Growth Da	USD 2/2e	346.99	1.8

bwm

Représentant pour la Suisse:
LLB Swiss Investment AG

Fonds en actions			
Classic Global Equity Fund	CHF 3/3af	665.94	-
Classic Value Equity Fund	CHF 3/3f	201.38	-

caceis

Fonds en actions			
Swissquote Quant European Eq. A CHF	CHF 1/1e	150.28	3.9
Swissquote Quant European Eq. A EUR	EUR 1/1e	124.12	4.0
Swissquote Quant Swiss Eq. (CHF) A	CHF 1/1e	145.47	1.0

carne

Fonds en actions			
Kornwave Gold Equity Fd CHF - B	CHF 2/1e	670.78	4.7
Kornwave Gold Equity Fd EUR - B	EUR 2/1e	697.42	4.6
Kornwave Gold Equity Fd USD - B	USD 2/1e	879.42	3.9

CITE GESTION

Fonds d'allocation d'actifs			
WF Asset Allocation Fund A EUR	EUR 1/1f	1264.52	1.4
WF Asset Allocation Fund A H CHF	CHF 1/1f	1125.75	1.3
WF Asset Allocation Fund A H USD	USD 1/1f	1457.00	1.4

CRONOS

Fonds immobiliers			
Cronos Immo Fund	CHF 5/5	138.00	0.0

DE PURY PICTET TURRETTINI

Fonds en actions			
Cadmos-European Equities B	EUR 2/1e	206.02	1.6
Cadmos-Swiss Equities B	CHF 4/4e	237.79	1.6
ENETIA Energy Infrast. Fund IB EUR	EUR 2/1e	20419.73	-0.1
ENETIA Energy Transition Fund IB EURh	EUR 2/1e	177.05	1.7
White Fleet IV-Ene Enr In S EUR(unhe)	EUR 1/1e	13545.24	-0.2
White Fleet IV-Ri. St. B (USD)	USD 1/1e	61.51	1.6
White Fleet IV-Sec.Trds S (USD)	USD 1/1e	228.04	0.7

Fonds d'allocation d'actifs			
Cadmos Balanced CHF B-Dist	CHF 4/4e	130.94	0.9

Autres fonds			
Physical Gold B3	USD 1/1e	238.75	1.4

Edmond de Rothschild Real Estate SICAV

Fonds immobiliers			
ERRES Swiss A-CHF	CHF 4/4	174.00	-1.1

ethos

Fonds en actions			
Vontobel(CH)-EthosEqSwissM&S A	CHF 4/1e	549.51	2.4

GENERALI

Fonds en obligations			
GENERALI Bond Fund CHF	CHF 2/1e	108.67	0.1
GENERALI INVEST - Long Term BF	CHF 1/1e	107.17	0.2
GENERALI Short-Term Bond Fund CHF	CHF 1/1e	570.70	0.1

Fonds en actions			
GENERALI Eq Fd Switzerland A	CHF 2/1e	452.77	1.2

Fonds d'allocation d'actifs			
GENERALI Anlagfonds	CHF 2/1e	141.54	0.2
GENERALI ESG Equity Fund C	CHF 3/1e	96.47	1.3
GENERALI ESG Multi Asset Fund C	CHF 1/1e	99.39	0.8
GENERALI Europe Balanced Fund CHF	CHF 2/1e	115.17	0.5
GENERALI Europe Balanced Fund EUR	EUR 1/1e	156.82	0.5
GENERALI INVEST - Risk Control 1	CHF 3/1e	93.69	0.1
GENERALI INVEST - Risk Control 2	CHF 3/1e	93.99	0.1
GENERALI INVEST - Risk Control 3	CHF 3/1e	94.46	0.2
GENERALI INVEST - Risk Control 4	CHF 3/1e	90.32	0.2
GENERALI INVEST - Risk Control 5	CHF 3/1e	94.58	0.2
GENERALI INVEST - Risk Control 6	CHF 3/1e	96.67	0.2
GENERALI Multi INDEX 10	CHF 2/1e	102.38	0.2
GENERALI Multi INDEX 20	CHF 2/1e	115.43	0.3
GENERALI Multi INDEX 30	CHF 2/1e	129.13	0.4
GENERALI Multi INDEX 40	CHF 2/1e	145.18	0.5

FIR

Fonds immobiliers			
FIR	CHF 2/2	256.00	1.2

GUTZWILLER FUNDS

Fonds en obligations			
EG CHF Bond Fund (CHF)	CHF 2/1e	104.20	0.2

Fonds en actions			
EG European Equities (EUR)	EUR 2/1e	361.30	1.5
EG Global Equities (EUR)	EUR 2/1e	214.20	1.5
EG Swiss Equities (CHF)	CHF 2/1e	67.40	2.3
Gutzwiller ONE	USD 2/1e	748.00	3.2

Investissements alternatifs			
Gutzwiller TWO (USD)	USD 2/1hf	190.80	-

helvetia

Asset Management AG

Fonds immobiliers			
Helvetia (CH) Swiss Property Fund	CHF 1/1	141.40	1.1

IAM

Fonds en actions			
IAM European Equity CHF - A	CHF 2/1e	1344.41	-1.6
IAM Global Equity CHF - A	CHF 2/1e	2246.24	2.4
IAM Immo Securities CHF - A	CHF 2/1e	1476.25	0.4
IAM Swiss Equity CHF - A	CHF 2/1e	3726.53	0.7

IMMOFONDS

Fonds immobiliers			
IMMOFONDS	CHF 2/2	680.00	0.6

LA FONCIÈRE

Fonds immobiliers			
La Foncière	CHF 4/4	162.20	-1.1

Lienhardt & Partner

Fonds en actions			
Lienhardt & Partner Nebenw.-Fd CH I	CHF 4/3e	273.76	1.2
Lienhardt & Partner Nebenw.-Fd CH R	CHF 4/3e	247.89	1.2

Fonds d'allocation d'actifs			
Lienhardt & Partner Core Stra.Fd I-CHF	CHF 2/1e	138.72	1.1
Lienhardt & Partner Core Stra.Fd R-CHF	CHF 2/1e	97.24	1.1

PATRIMONIUM

Your Partner in Private Markets

Fonds immobiliers			
PSREF - A	CHF 2/1	201.50	-1.2

procimmo

Fonds en actions			
Pro Re Es SICAV – Industrial	CHF 2/2	167.20	-1.5
Pro Re Es SICAV – Residential	CHF 5/5	173.60	-1.9
Streetbox Real Estate SICAV	CHF 5/5	603.00	0.5

PR

Fonds en actions			
Nerrick Swiss Equity Fd CHF - A	CHF 4/4e	162.49	1.2

REALSTONE

Fonds immobiliers			
Realstone RSF	CHF 5/5	164.00	-2.0
Solvalor 61	CHF 1/1	375.00	1.2

UBP

Fonds en obligations			
UBAM - EUR Floating Rate Notes AC	EUR 1/1e	277.78	0.0
UBAM - Global High Yield Solution AC	USD 4/1e	265.55	0.1
UBAM - Med.Term US Corp.Bnd AC	USD 1/1e	231.58	-0.1
UBAM - USD Floating Rate Notes AC	USD 1/1e	275.42	0.1

Fonds en actions			
UBAM - 30 Global Leaders Equity AHC	USD 1/1e	302.56	0.8
UBAM - Angel Jap Small Cap Eq APC	JPY 1/1e	21660.00	2.2
UBAM - Dr. Ehrhardt German Equity AC	EUR 1/1e	2911.31	3.1
UBAM - Swiss Equity AC	CHF 1/1e	483.80	1.0

Vontobel

Fonds en obligations			
Emerging Mark. Corp. Bd B	USD 4/4e	117.95	0.2
Emerging Markets Debt B	USD 2/1e	162.66	-0.1
Euro Corporate Bond B	EUR 2/1e	184.23	0.3
Global Corporate Bond A	USD 4/4e	103.18	0.2
Sust Bd CHF A	CHF 1/1e	97.13	0.1
Sust Em Mkts Loc Coy Bd B	USD 2/1e	114.33	0.3
Twentyfour Str Inc Fund H (hedged)	CHF 4/4e	96.05	0.2
Twentyfour Sus S-T Bd Inc H (hedged)	CHF 4/4e	96.71	0.2

Fonds en actions			
Global Env Change B	EUR 2/1e	621.14	2.8
Global Equity B	USD 2/1e	483.70	1.5
mtx Asian Leaders (ex Japan) B	USD 2/1e	530.44	3.0
mtx Emerging Markets Leaders B	USD 2/1e	203.79	3.3
Sustainable Swiss Dividend A	CHF 4/1e	699.52	1.1
Sustainable Swiss Equity A	CHF 4/1e	301.68	1.4
Sustainable Swiss Equity Income Plus A	CHF 4/1e	103.48	0.4
Sustainable Swiss M&S C A	CHF 4/1e	1402.88	2.6
Swiss Eq Mlti Factor A	CHF 2/1e	207.86	1.8
US Equity B	USD 2/1e	2680.52	1.2

Explication Indices
Conditions d'émission et de rachat de parts:
Le premier chiffre se réfère aux conditions appliquées lors de l'émission de parts:
1. Pas de commission d'émission et/ou de taxes en faveur du fonds (l'émission a lieu à la valeur d'inventaire)
2. Commission d'émission en faveur de la direction du fonds et/ou du distributeur (peut être différente pour le même fonds en fonction de la filière de distribution)
3. Frais de transaction en faveur du fonds (participation à la couverture des frais lors du placement de nouvelles res-sources entrées)
4. Combinaison de 2) et 3)
5. Conditions particulières lors de l'émission de parts
Le second chiffre en italique se réfère aux conditions appliquées lors du rachat de parts:
1. Pas de commission de rachat et/ou de taxes en faveur du fonds (le rachat a lieu à la valeur d'inventaire)
2. Commission de rachat en faveur de la direction du fonds et/ou du distributeur (peut être différente pour le même fonds en fonction de la filière de distribution)
3. Frais de transaction en faveur du fonds (participation à la couverture des frais lors de la vente de placements)
4. Combinaison de 2) et 3)
5. Conditions particulières lors du rachat de parts
Particularités:
a) évaluation hebdomadaire
b) évaluation mensuelle
c) évaluation trimestrielle
d) pas d'émission ni de rachat régulier de parts
e) valeur du jour précédent
f) évaluation antérieure
g) émission des parts suspendue temporairement
h) émission et rachat de parts suspendus temporairement
i) prix indicatif
l) en liquidation
x) après distribution de revenu et/ou gain de cours
Les informations fournies sont sans garantie NAV / Issue Price commissions non comprises

MÉTÉO

ÉPHÉMÉRIDE

Samedi 10 janvier 2026

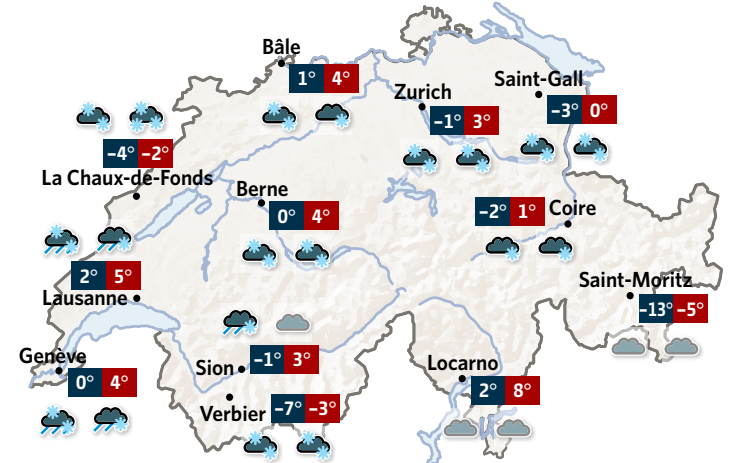
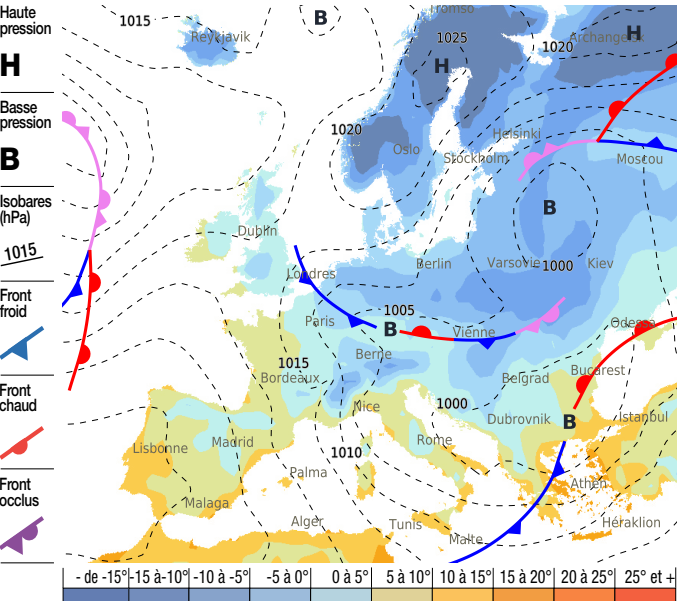
lever: 08h17
coucher: 17h10
2 minutes de soleil en plus

lever: 00h31
coucher: 11h32

lune décroissante

taux de remplissage: 48%

Situation générale aujourd'hui à 13h



LA TEMPÊTE «GORETTI» CONTINUE DE DIRIGER sur notre pays ce samedi un air humide et froid dans un courant de nord-ouest. On attend un ciel nuageux avec des chutes de neige progressivement jusqu'en plaine. Dimanche, une crête de

haute pression nous atteindra par l'ouest et apportera un soleil géné-reux. Lundi, un front chaud nous atteindra par l'ouest et provoquera un net redoux. Il faudra toutefois faire attention au risque de pluies verglaçantes temporaires le matin, juste avant le redoux.

PRÉVISIONS À CINQ JOURS					
	DIMANCHE	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI
	90 %	80 %	70 %	70 %	70 %
	-4° 1°	-4° 5°	1° 5°	0° 6°	1° 6°
Bassin lémanique, Plateau romand et Jura					
Limite des chutes de neige	-	1700 m	-	-	-
Alpes vaudoises et valaisannes (500 m)	-3° 3°	-3° 4°	-1° 7°	-1° 7°	0° 7°
Limite des chutes de neige	-	-	-	-	-
	-4° 1°	-4° 3°	1° 5°	0° 4°	1° 5°
Suisse centrale et orientale					
Limite des chutes de neige	-	1700 m	-	-	-
	1° 9°	1° 7°	2° 7°	3° 7°	4° 7°
Sud des Alpes					
Limite des chutes de neige	-	-	-	1300 m	1200 m

Economie & Finance

+0,8%

LA PRODUCTION INDUSTRIELLE ALLEMANDE a augmenté en novembre pour le troisième mois consécutif, tirée en partie par les équipements de défense. Elle a bondi de 0,8% sur un mois, après une augmentation en octobre révisée à la hausse de 2%, selon les données publiées vendredi par Destatis.

THIERRY BOVAY
Directeur général
de La Télé

La chaîne valdo-fribourgeoise a annoncé qu'il quitterait son poste pour entrer au conseil d'administration de Vaud-Fribourg TV, où il s'occupera du développement stratégique de La Télé.



+50 000

LES ÉTATS-UNIS ont créé 50 000 emplois en décembre 2025, selon les données officielles publiées vendredi, soit moins que les attentes des marchés. Le pays a créé 49 000 emplois par mois en moyenne en 2025, contre 168 000 en 2024. Le taux de chômage a reculé de 4,5 à 4,4% entre novembre et décembre.

SMI 13 421,82 +0,53%	↑	Dollar/franc	0,8016	↑
Euro Stoxx 50 5997,47 +1,58%	↑	Euro/franc	0,9321	↑
FTSE 100 10 124,60 +0,80%	↑	Euro/dollar	1,1630	↓
		Livre st./franc	1,0740	↑
		Baril Brent/dollar	63,80	↑
		Once d'or/dollar	4503	↑

Lego prend le risque des briques connectées

JOUETS Le fabricant danois vient de présenter des éléments multifonctions, capables d'interagir avec leur environnement. Son modèle actuel étant un succès, cette innovation relève-t-elle du coup de génie ou d'une stratégie suicidaire?

ANOUCH SEYDTAGHIA

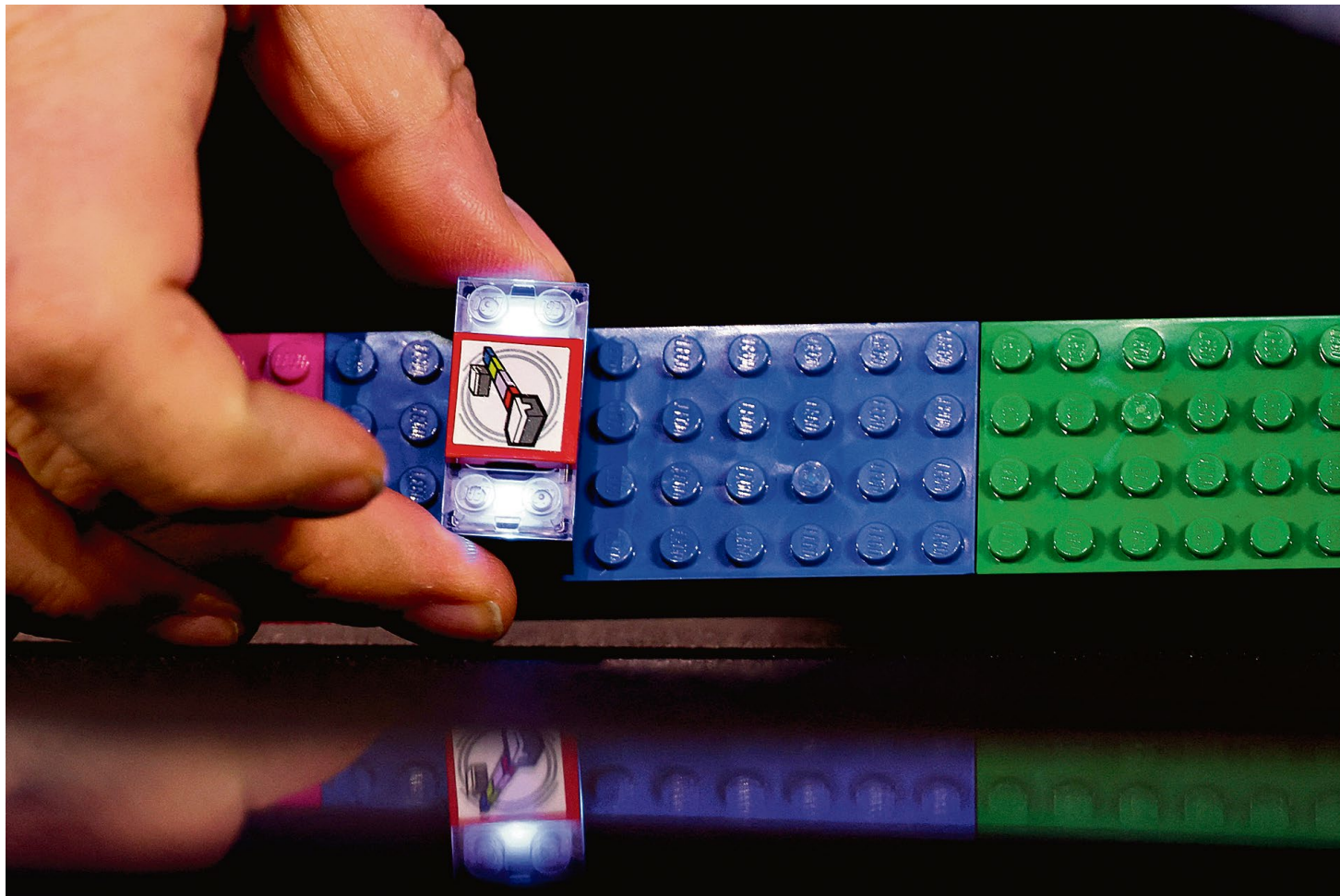
Des poupées gonflables capables de parler avec leur propriétaire aux robots ménagers dopés à l'intelligence artificielle, le Consumer Electronics Show a été cette semaine l'occasion pour les fabricants de technologie de pointe d'exposer leurs innovations les plus extravagantes. Mais c'est une entreprise danoise fondée en 1932 qui a attiré tous les regards: Lego. Le géant de la brique en plastique a dévoilé un ensemble de nouvelles technologies insérées dans ses futurs jouets. Lego bascule dans le monde numérique, alors que ses affaires se portent extrêmement bien.

Ces technologies sont réunies sous la bannière «Smart Play». Le fabricant danois empreinte certaines expressions à Apple, affirmant que sa «smart brick» «regorge de technologies révolutionnaires et inédites au niveau mondial». Avec elle, il sera possible d'interagir de manière inédite avec ces jouets. Les briques émettent des sons, affichent des lumières différentes et réagissent selon d'autres objets à proximité. Le tout grâce à de nombreux éléments miniatures: une matrice de LED, des accéléromètres, des capteurs de lumière et de son, et un haut-parleur miniature.

Autour de Star Wars

Ces éléments identifient en permanence leur environnement. Ainsi, deux vaisseaux spatiaux qui se croisent vont émettre des sons de combat, une brique embarquée dans un hélicoptère ou dans un avion va diffuser un bruit différent et des figurines de Star Wars s'approchant l'une de l'autre feront entendre des bruits de sabre laser. Un vaisseau qui se crashera émettra un son approprié, et un signal d'alerte lorsqu'il volera sur le dos. Des connexions magnétiques et Bluetooth seront utilisées par les briques pour s'identifier.

Un système de recharge sans fil des «smart bricks» sera proposé. Il



Les «smart bricks» de Lego, ici en démonstration au Consumer Electronics Show de Las Vegas, sont capables d'interagir avec leur environnement. (5 JANVIER 2026/PATRICK T. FALLON/AFP)

n'y aura ni bouton *on/off*, ni connexion à internet pour ces objets, assure Lego, qui veut se prémunir ainsi contre toute tentative de piratage de ses jouets. Mais il y aura tout de même des mises à jour du micrologiciel de ce système (les détails n'ont pas été communiqués), ce qui pourrait être une porte d'entrée pour des hackers.

Jusqu'à présent, Lego ne s'était quasiment jamais avancé dans le terrain numérique. Comment juger ce changement de stratégie? «C'est plutôt un pari maîtrisé qu'un saut dans le vide. Lego a déjà de l'expé-

«Cette innovation est plus un pari maîtrisé qu'un saut dans le vide»

GABOR MARKUS, CONSULTANT EN MARKETING NUMÉRIQUE

rience avec des gammes intégrant de l'électronique. Le vrai risque n'est pas de «mettre de l'électronique» dans ces jouets, c'est tout ce qui va avec: fiabilité, obsolescence, dépen-

dance à une application, le support et service après-vente et la frustration si la promesse d'usage n'est pas au niveau. Si les briques restent d'abord des briques (compatibles, jouables sans écran), le risque est modéré», estime Gabor Markus, consultant en marketing numérique chez simplifyAI et enseignant dans ce domaine à la Haute Ecole de gestion de Genève.

En effet, il n'y a aucun écran lié à ces nouvelles briques. Ni besoin d'avoir un téléphone ou ordinateur pour les utiliser. «L'idée était que ce soit aussi simple à utiliser que

l'original? Et la simplicité est difficile, et l'incroyablement simple est vraiment incroyablement difficile» a d'ailleurs affirmé au site spécialisé Wired Tom Donaldson, directeur du Creative Play Lab du groupe Lego.

«Une nouvelle norme»

Le fabricant danois assure que toutes ses nouvelles briques et personnages seront compatibles avec les kits précédents. Et il vise loin: «Nous sommes convaincus d'établir une nouvelle norme en matière d'expériences interactives et ima-

ginatives», affirme Tom Donaldson. Est-ce un changement de modèle économique pour la multinationale? «Tout dépend de la stratégie derrière. Si c'est un «kit premium» vendu plus cher, c'est surtout un enrichissement. Si Lego pousse une logique de plateforme [application incontournable, contenus additionnels, mises à jour, éventuellement abonnement, récolte de données d'usage], là, on bascule vers un changement de modèle. Le signal qu'il faudra regarder: le produit fonctionne-t-il pleinement hors app, et y a-t-il des revenus récurrents associés?» lance Gabor Markus.

Croissance continue

Pour l'heure, la réponse est, sur la base des éléments communiqués par Lego, un double non. Des premiers kits Star Wars dotés de «smart bricks» seront vendus dès le 1er mars, entre 70 et 160 francs a priori. D'autres suivront.

Ce lancement intervient alors que Lego, encore en mains familiales et non coté en bourse, est en pleine forme. Sur les six premiers mois de 2025, la multinationale avait enregistré un bénéfice net de 9 milliards de couronnes (1,13 milliard de francs), un bond de 10% sur un an. Son chiffre d'affaires avait progressé de 12%, à 34,6 milliards de couronnes, réalisant sa sixième hausse consécutive. Rien que sur les six premiers mois de 2025, Lego a lancé 314 nouveaux sets.

Ce qui a notamment sauvé Lego ces dernières années, c'est la commercialisation de kits sous franchise, de Star Wars à Batman, en passant par Harry Potter. «Lego a très bien travaillé ces dernières années: maîtrise des licences, capacité à toucher enfants et adultes, et une marque qui reste désirable. Le revers possible, c'est la dépendance aux franchises et le risque de saturation. Leur défi est de garder de la créativité maison tout en exploitant ces univers», conclut Gabor Markus. ■

La distribution des bénéfices de la BNS sera décidée d'ici au début de 2027

POLITIQUE MONÉTAIRE Les cantons et la Confédération recevront 4 milliards de la Banque nationale après un exercice 2025 fructueux. Le Département fédéral des finances et l'institution doivent maintenant entamer des négociations

LASSILA KARUTA, ZURICH

La nouvelle a de quoi réjouir les collectivités publiques en cette période marquée par des plans d'économies. La Banque nationale suisse a annoncé de bons résultats pour 2025. Grâce à son stock d'or, l'institut d'émission a enregistré un bénéfice de 26 milliards de francs, selon des chiffres provisoires.

Ce gain permettra de verser notamment 4 milliards de francs à la Confédération et aux cantons, dont deux tiers reviendront à ces derniers. La BNS procédera également au paiement d'un dividende de 15 francs par action, ce qui correspond au maximum prévu par la loi, précise le communiqué

publié vendredi. Au niveau de la Suisse romande, le Jura encaissera ainsi 22,1 millions, Genève 156,26 millions, Neuchâtel 52,9 millions, le Valais 109,12 millions et Vaud 251,8 millions, détaille un document du Département fédéral des finances (DFF). Et au total, les cantons recevront 2,66 milliards. A l'exception des années 2020 et 2021, où le montant maximum de 6 milliards avait été versé à l'ensemble des entités publiques, Confédération comprise, il s'agit d'une des sommes les plus élevées depuis le début des années 1990.

Imprévisibilité des versements

En raison de l'impossibilité de prévoir les distributions du garant de la stabilité des prix, nombre de cantons n'ont pas budgétisé un éventuel gain en provenance de la Banque nationale. Cette dernière avait en effet essuyé une perte de 15,3 milliards de francs au premier semestre.

Et si l'exercice 2024 s'était clôturé sur une distribution de 3 milliards à l'endroit des

entités publiques, la BNS n'avait pas procédé à des versements pour les années 2022 et 2023 du fait des déficits enregistrés.

«Le versement de la Banque nationale suisse est réjouissante, mais nous devons toutefois garder à l'esprit qu'il s'agit d'une distribution unique qui ne doit pas être utilisée pour des dépenses récurrentes», a fait remarquer le directeur des finances du canton de Lucerne, Reto Wyss, cité dans un communiqué.

Cette forte volatilité avait également amené certains cantons, dont le Jura et Vaud, à déclarer que la prochaine convention, réglant les détails de la distribution des bénéfices de la BNS pour la période 2026-2030, devrait garantir une certaine stabilité au niveau des versements. Mais il n'est pas garanti que ce souhait sera pris en compte.

Le Département fédéral des finances (DFF) sous la direction de Karin Keller-Sutter et les équipes du président de la Banque nationale suisse, Martin Schle-

gel, doivent maintenant mener la grande partie des négociations.

«Le nouvel accord de distribution (valable à partir de l'exercice 2026 de la BNS) sera négocié cette année et devra être conclu au plus tard début 2027. La date exacte n'est pas encore fixée. Les travaux techniques ont commencé», a indiqué un porte-parole du DFF au *Temps*.

La question des fonds propres

Les incertitudes liées au versement de la BNS sont dues en partie à la volatilité des marchés financiers et à la fluctuation de la valeur du franc par rapport aux autres devises, mais un autre élément joue un rôle. Il s'agit du niveau des fonds propres de la BNS.

La Banque nationale augmente chaque année ses capitaux de 10% sans préciser son objectif ultime. Une fois qu'elle a étoffé ses réserves en fonds propres, elle verse une partie de ses bénéfices aux cantons et à la Confédération.

Et l'Observatoire de la Banque nationale suisse, un organe indépendant, déplore ce manque de transparence car la réponse à cette question est «d'intérêt public». Elle a un impact direct sur la vie des citoyens, avaient indiqué les économistes Yvan Lengwiler et Charles Wyplosz, membres de l'Observatoire de la BNS, lors d'une conférence organisée en février dernier. L'Observatoire de la BNS avait également demandé que la banque nationale fixe elle-même le ratio de fonds propres ou une fourchette jugée nécessaire à terme. Une demande restée lettre morte pour le moment. ■

PUBLICITÉ

Gulf of Saint-Tropez
Very rare – 2 waterfront villas
☎ +41 79 367 45 63

16 Bourses

BOURSE	09.01.2026	↑ SMI 13421.82 +0.53%	↑ SPI 18502.97 +0.52%	↑ SLI 2175.41 +0.48%	↑ SMIM 3067.65 +0.45%	↓ VSMI 12.58 -1.06%
---------------	-------------------	------------------------------	------------------------------	-----------------------------	------------------------------	----------------------------

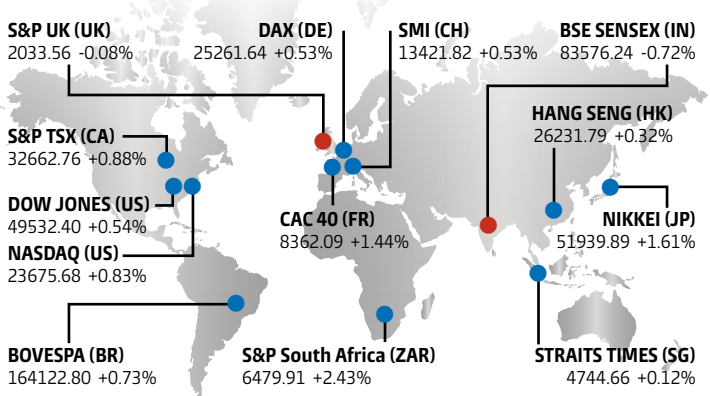
SMI									
Titre	Div.	Rend. du div.	Cours clôture	Variation % jour d'avant	Plus bas / Plus haut 52 semaines				
09.01					Bas	Haut			
ABB Rg	0.90	1.52	60.16	1.55	37.25	61.54			
Alcon N	0.28	0.43	63.70	-1.33	57.68	87.00			
Amrize N			44.85	3.13	35.20	46.00			
Geberit N	12.80	2.01	639.20	0.44	486.50	653.80			
Givaudan N	70.00	2.21	3188.00	0.79	3013.00	4236.00			
Holcim N	3.10	2.00	79.88	1.01	38.43	80.30			
Kuehne & Nagel	8.25	4.76	176.35	1.67	147.40	218.80			
Logitech	1.26	1.65	77.34	1.34	54.58	98.94			
Lonza Grp N	4.00	0.72	553.60	0.29	467.80	616.00			
Nestle N	3.05	4.10	75.41	1.41	69.90	91.72			
Novartis N	3.50	3.08	114.04	0.25	81.10	114.64			
Partners Group	42.00	4.19	1022.50	1.89	898.80	1426.50			
Richemont	3.00	1.72	176.45	1.32	120.60	187.55			
Roche BJ	9.70	2.86	340.80	0.41	231.90	342.30			
Sika Rg N	3.60	2.22	165.00	1.54	147.65	245.50			
Swiss Life	35.00	3.85	892.80	-1.72	660.00	942.40			
Swiss Re N	6.01	4.65	127.55	-1.20	121.75	156.80			
Swisscom N	22.00	3.73	586.50	-0.68	491.00	604.00			
UBS Group N	0.74	1.94	38.15	0.71	20.66	38.25			
Zurich Insurance	28.00	4.75	577.80	-1.97	519.60	625.20			

↑ GAGNANTS	Cours du SPI du 09.01.2026		PERDANTS ↓		
Gurit Holding	13.00	+ 9,24%	Asmallworld Ltd	0.65	- 7,14%
Santhera Pharmaceu	14.70	+ 8,25%	Stadler Rail	19.69	- 6,51%
Tecan Group N	151.00	+ 7,70%	Kudelski	1.17	- 6,02%
Newron Pharmaceuti	30.40	+ 6,85%	Implenia	79.10	- 4,24%
Meyer Burger Techn	0.02	+ 6,20%	Bioversys Ag	22.60	- 3,42%

SWISS-PERFORMANCE-INDEX (SPI sans SMI)

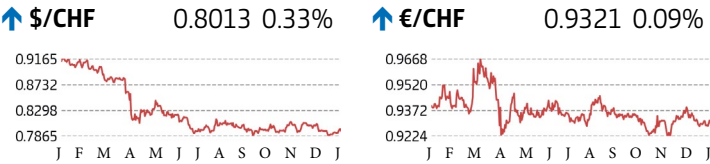
Cours	09.01	Var. j. dav.	52 semaines	Coltene Hldg N	55.80	0.36	42.6	71.7
clôture				Comet Hldg Rg	239.00	1.19	167	295.4
				Cosmo Pharm Rg	108.40	-1.46	41.6	110.2
Accelleron Ind Rg	65.30	1.16	30	CPH Group N-A	68.00	1.49	50.2	84
Adexx Therap N	0.06	0.05	0.09	Curatis Holding Rg	13.60	3.03	9.14	15.8
Adecco Group N	23.70	1.98	19.67	Daetwyler Hldg I	165.80	-0.36	104	169.6
Adval Tech Hldg N	37.60	4.44	35.4	DKSH Hldg N	59.00	1.03	52.4	73.7
Aevis Vltc N	13.60	1.19	11.5	DocMorris N	6.13	-0.61	4.79	24.9
Airesis N	0.02	0.01	0.2	Dormakaba Hldg N	64.00	-0.93	57.1	79.8
Allreal Hldg N	209.00	0.72	166.2	DottikonES Hld Rg	363.00	0.69	151	367
Also Holding N	212.00	-1.62	196.4	Edisun Power Euro N	58.00	1.40	37.8	68
ams-Osram Br	8.24	1.73	4.94	EFG Intl N	19.90	0.40	9.39	19.98
Amrize N	44.85	3.13	35.2	Emmi N	750.00	1.63	676	851
APG SGA N	210.00	1.45	188.5	EMS-Chem Hldg N	572.00	2.23	530	685.5
Arbonia N	4.89	1.88	4.52	Epic Suisse Rg	85.60		73	87
Arysta N	52.60	2.53	48.3	Evolvea Hldg Rg	0.83	0.75	1.69	
Ascom Hldg N	3.67	-1.35	2.82	Feintool Int N	11.00	2.80	9	14.5
Asmallworld N	0.65	-7.14	0.55	Flughafen Zuerich N	260.60	-1.29	185.1	265.2
Autoneum Hldg N	171.00		95.1	Forbo Hldg N	864.00	1.65	669	954
Avolta N	48.60	2.32	27.5	Fundamenta Real N	17.65	0.28	16.5	18.4
Bachem Hldg Rg	62.55	0.40	43.34	Galderna Group Rg	165.20	1.23	72.7	170.1
Baloise Hldg N	198.00		160.2	Galenica Rg	98.45	-1.06	76.35	100.4
Barry Callebaut N	1290.00	0.78	707.5	Gam Hldg N	0.14	2.88	0.08	0.23
Basilea Pharmaceu N	58.00	2.47	37.5	Georg Fischer Rg	53.45	-0.47	50	74.2
BB Biotech N	47.70	1.81	24.35	Glarner KB N	21.50	-1.83	20.5	23
BC Jura N	71.00	2.90	54.5	Graubuendner KB PS1880.00	0.80	1700	1880	
BC Vaudoise N	101.00	-0.30	82.5	Groupe Minoteries N	232.00		208	278
Bekb N	312.50		232.5	Gurit Hldg Rg	13.00	9.24	10.02	19.44
Belimo Hldg Rg	837.00	2.26	443	Helvetia Hldg Rg	202.60	-0.88	152.4	216.6
Bell Food Gr N	219.50	-1.13	215	Hiag Immo N	119.00	-0.34	84	120.2
Bellevue Group N	11.25		7	Highlight Ev&En I	6.80		5.6	11.5
BioVersys AG	22.60	-3.42	21.2	Hocn N	1.58	3.95	0.32	3.2
BKW N	174.70	-0.40	143.7	Huber + Suhner N	151.80	2.85	58	158.4
BLKB	994.00	0.20	860	Hyp Bk Lenzburg N	4080.00		3920	4200
Bossard Hldg N	159.40	2.05	150.4	Idorsia Rg	3.78	0.53	0.65	4.85
Bque Cant Geneve N	25.30	-0.78	23.2	Implenlia N	79.10	-4.24	29.05	83.3
Bucher Industries N	348.50	0.58	275	Ina Invest Rg	23.60	0.43	20.2	24.8
Burckhardt Compre N	558.00	0.18	480	Inficon Hldg N	106.20	3.51	66.6	121
Burkhalter Hldg N	142.40	-0.97	81	Interroll Hldg N	2280.00	0.22	1440	2590
BVZ Hldg N	1300.00		885	Intershop Hldg Rg	167.20	-0.36	123.8	168.4
Bystronic N-A	281.50	1.99	223.5	Investis Hldg N	147.50	-0.34	107.5	148
Calida Hldg N	11.70		11.24	IVF Hartmann Hldg N	144.00	0.70	130	161
Carlo Gavazzi Rg	161.50	0.62	153	Julius Baer Grp N	65.08	0.15	45.5	66.08
Cembra Money Bk N	97.25	-1.27	85.15	Jungfraubahn Hldg N	285.00	-2.23	159	293
CI COM Pr P	0.21		0.1	Kardex Hldg N	290.00	1.40	175.2	340
Cicor Technologise N	127.50	3.24	57.8	KB Basel PS	91.00	-0.44	66.4	93
Cle Fin Traditi P	285.00	-0.70	182	KlingelInberg Rg	11.35	2.25	9.86	13.9
Clariant N	7.32	1.67	6.57					

INDICES BOURSIERS



AEX (NL)	988.17	2.40%	OMX (SE)	1072.31	1.17%
All Ordinaries (AU)	9045.90	0.00%	OMXC 20 (DK)	1740.50	1.43%
ATX (AT)	5403.24	-0.16%	S&P 500 (US)	6963.97	0.61%
Euro Stoxx 50 (CH)	5997.47	1.58%	Set Index (TH)	1254.09	0.04%
IBEX 35 (ES)	17649.00	-0.03%	SSE 180 (CH)	10415.32	0.51%
Kospi (KR)	5122.05	0.55%	Stoxx Europe 600 (CH)	609.67	0.97%
Nasdaq (US)	23675.68	0.83%	Stoxx Singap. 20 (CH)	2833.27	0.43%
OBX (NO)	1606.76	0.85%	Taiwan Weighted (TW)	30288.96	-0.24%

CHANGES



La Banque		Devises		Billets.		avec 100 fr.
09.01		achète	vend	achète	vend	on achète
1 Euro		0.9321	0.9321	0.9045	0.9645	107.2896
1 Dollar US		0.8011	0.8015	0.7650	0.8400	124.7505
1 Dollar canadien		0.5761	0.5771	0.5500	0.6175	173.4566
1 Dollar australien		0.5350	0.5360	0.4950	0.5750	186.7406
100 Dollar hongkong		10.2810	10.2830			972.5551
100 Yens		0.5069	0.5070	0.4625	0.5525	197.2200
1 Livre sterling		1.0738	1.0739	1.0000	1.1400	93.1060
100 Couronnes suédoises		8.7000	8.7030		9.4500	1149.2800
100 Couronnes norvég.		7.9310	7.9340		8.6000	1260.3500
100 Couronnes danoises		12.4694	12.4738		13.2000	801.7170

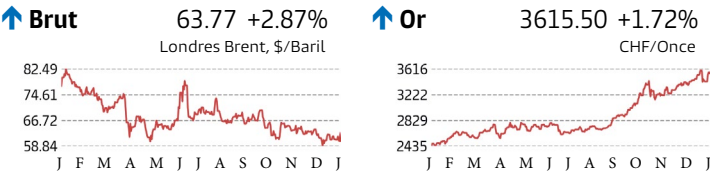
1 Bitcoin USD

Monnaies		09.01		Préc.	
09.01					
Franc suisse	-	0.8016	0.9323	1.0744	0.0051
Dollar US	1.2475	-	1.1631	1.3403	0.0063
Euro	1.0726	0.8598	-	1.1524	0.0054
Livre sterling	0.9308	0.7461	0.8678	-	0.0047
Yen	197.1545	158.0390	183.8090	211.8201	-
Dollar canadien	1.7343	1.3903	1.6169	1.8634	0.0088
Yuan	8.7043	6.9774	8.1151	9.3518	0.0441

TAUX D'INTÉRÊT DU MARCHÉ MONÉTAIRE

		09.01		09.01
Saron		-0.081		
€STR		1.933	Euribor	1 mois
€STR	3 mois	1.934	Euribor	3 mois
€STR	6 mois	1.936	Euribor	6 mois
€STR	12 mois	2.183	Euribor	12 mois

PÉTROLE/COMBUSTIBLES



		09.01	préc.	CHF	achète	vend
Baril NY WTI (Nymex)/\$Bar.		59.58	58.40		09.01	09.01
Baril RBOB (Nymex)/\$Gal.		1.794	1.778			
Mazout Comb. Eco de 1500 à 3000 litres		102.15	100.10			

Prix net du mazout par 100 litres en CHF.

MATIÈRES PREMIÈRES

		09.01	préc.
Cuivre (LME)/\$t		12885.00	13145.00
Etain (LME)/\$t		44400.00	44675.00
Plomb (LME)/\$t		2006.00	2024.00
Aluminium hg (LME)/\$t		3081.00	3092.00
Blé (CBOT)/\$t		519.13	518.00
Mais (CBOT)/\$-Cts/bu		447.25	445.75

Explications : Tous les prix des actions de la bourse de Zurich. Div. = dividendes ; N = action nominative ; PC = certificat de participation ; Br = titre au porteur ; Le plus bas/plus haut sur 52 semaines se réfère uniquement aux transactions boursières. Cours sans garantie.

PUBLICITÉ

NEWSLETTER

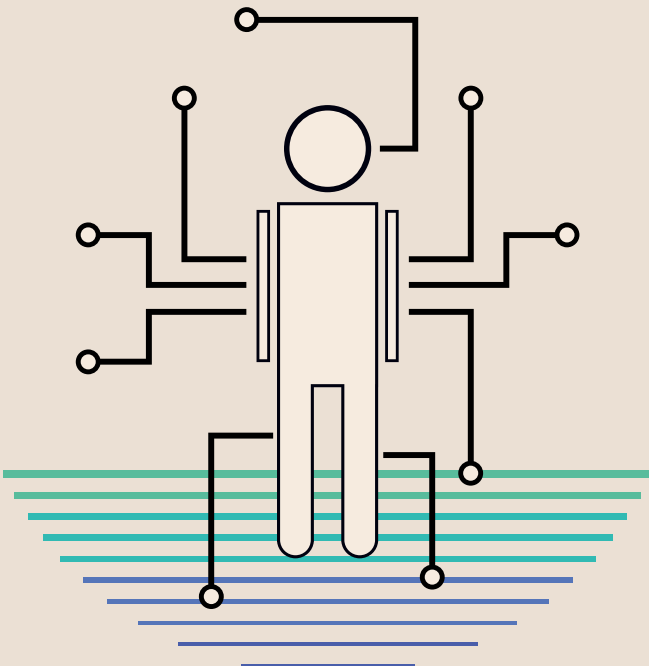
LA LETTRE CYBER

Votre rendez-vous hebdomadaire pour évoluer dans un monde toujours plus connecté.

Le Temps lance son univers cyber pour comprendre les enjeux du numérique et maîtriser ensemble les innovations. Tous les mercredis, découvrez une newsletter dédiée qui vous livre l'essentiel de l'actualité technologique en Suisse et à l'international.



Inscrivez-vous dès maintenant en scannant le code QR ou sur [LeTemps.ch](https://www.letemps.ch)



LeTemps.ch

La hausse du chômage reste contenue

ACTIVITÉ En Suisse, le taux de personnes sans emploi est passé de 2,9 à 3,1% de novembre à décembre. Vendredi devant la presse, le Seco s’est montré cependant plutôt optimiste sur les perspectives 2026. Tout en attestant que les réalités divergent d’une région à l’autre

JULIE EIGENMANN

Faut-il s’inquiéter pour le marché du travail suisse? En décembre 2025, le taux de chômage a augmenté de 0,2 point de pourcentage par rapport au mois précédent, pour atteindre 3,1%, selon les chiffres du Secrétariat d’Etat à l’économie publiés vendredi. Lesquels, pour rappel, ne rendent compte que du nombre de chômeurs inscrits auprès d’un office régional de placement, et non pas du nombre de chômeurs au total.

La hausse observée ces derniers mois semble se poursuivre et les annonces de licenciements ont été nombreuses. Et pourtant: Jérôme Cosandey, directeur de la Direction du travail au Secrétariat d’Etat à l’Economie (Seco), se veut plutôt rassurant, indiquant que pour l’année 2025, le taux de chômage moyen était de 2,8%.

«En mouvement constant»

«Il a certes augmenté depuis 2023, alors que l’économie à la sortie du covid était en boom. Mais on se retrouve assez exactement sur la moyenne de ces vingt-cinq dernières

années», commente-t-il, et ce malgré les tensions géopolitiques vécues en raison des tarifs douaniers américains, «qui ont heureusement rencontré une fin heureuse au mois de novembre dernier». L’effet saisonnier joue aussi un rôle: en hiver, il y a toujours davantage de chômeurs.

Revenant sur la dynamique à l’œuvre, Jérôme Cosandey souligne aussi que le marché est en mouvement constant. En 2025, 336 000 personnes (28 000 par mois) se sont inscrites auprès des ORP et 313 000 (26 100 par mois) se sont au contraire désinscrites. Les entrées dépassant légèrement les sorties, le taux moyen est de 214 100 personnes en recherche d’emploi.

Les plus de 50 ans et l’Arc jurassien à la peine

Au niveau du chômage partiel – dispositif qui a pour objectif d’éviter le licenciement des employés à la suite d’une interruption de travail brève mais inévitable – en moyenne 34 000 personnes par mois sont annoncées à titre préventif, mais seulement environ la moitié y ont effectivement recours, note Jérôme Cosandey. Selon les données de fin décembre 2025, la réduction de l’horaire de travail a touché 10 785 personnes en septembre 2025, soit 25,5% de plus qu’en août 2025 après une période de saisie de trois mois.

Se retrouver au chômage, ce n’est pas nouveau, a des implications différentes selon l’âge. Ainsi, en 2025, le total des chômeurs restait 6,2 mois

sans emploi en moyenne et 4,3 mois si l’on considère la médiane. Alors que pour les 50-64 ans, il s’agit de 8 mois (moyenne) et 5,7 mois (médiane).

Interrogé sur la situation de l’Arc jurassien en particulier, Jérôme Cosandey atteste que la région est fortement dépendante de l’industrie des métaux, de l’électronique, des machines, et surtout de l’industrie horlogère. «Ces branches sont particulièrement touchées par les chamboulements géopolitiques, avec notamment une demande en berne du côté de la Chine, un marché pourtant très important pour l’horlogerie.» Il évoque aussi l’essor de véhicules électriques, qui nécessitent moins de pièces, ainsi que le poids des droits de douane américains sur ces secteurs, même si la situation a aujourd’hui changé.

BILAN

Un déficit pour l’assurance

L’exercice 2024 de l’assurance chômage avec un taux de chômage de 2,4%, inférieur à la moyenne sur le long terme, a permis un excédent de 1,4 milliard de francs. Le fonds de compensation, pour garantir le paiement des prestations en tout temps, était alors monté à 8,2 milliards de francs.

Mais en 2025, avec un taux moyen de 2,8%, les dépenses ont légèrement

dépassé les recettes, entraînant un déficit d’environ 300 millions: le fonds a légèrement diminué. Et en 2026, avec un taux estimé à 3,1%, le déficit sera plus important et le fonds continuera de se réduire.

«Cela ne m’inquiète pas excessivement, a toutefois réagi Jérôme Cosandey. Un déficit n’est jamais agréable, mais nous disposons encore de réserves suffisantes.» ■ J. E.

Mercosur: feu vert de l’UE, sans la France

COMMERCE Malgré la fronde des agriculteurs, le traité pourrait être signé avec l’Amérique latine dès lundi

ATS

Après plus de vingt-cinq ans de négociations, l’Union européenne a donné son feu vert à l’accord de libre-échange avec le Mercosur vendredi, malgré la colère des agriculteurs et l’opposition de la France.

Grâce à ce soutien d’une majorité d’Etats européens, la présidente de la Commission Ursula von der Leyen pourrait se rendre dès lundi au Paraguay afin de signer ce traité commercial avec l’Amérique latine.

L’Italie a été décisive pour valider l’accord, ardemment soutenue par l’Espagne et l’Allemagne. Berlin a salué un «signal important» d’une Europe qui mise sur de «nouveaux partenariats» quand «d’autres se referment et adoptent une politique commerciale de plus en plus agressive».

Comme la Hongrie, la Pologne, l’Irlande et l’Autriche, la France a voté contre cet accord «d’un autre âge» et compte poursuivre la bataille au Parlement européen, qui se penchera sur la ratification du traité dans les semaines qui viennent. ■

SUR LE WEB

En Suisse, Canal+ proposera l’offre de HBO Max... contre paiement pour éviter la publicité

Avec le lancement en Suisse le 13 janvier de la chaîne de «Game of Thrones», le sort de son offre dans le bouquet de Canal+ restait peu clair. Elle pourra garder ce catalogue, mais il faudra déboursier pour avoir l’offre «standard».

Retrouvez l’article de Nicolas Dufour en scannant le code QR ci-dessous.



PUBLICITÉ

POUVONS-NOUS VOUS LES PRÉSENTER ?

Notre nouvelle associée et notre nouveau conseil.

MATTHIAS LÖTSCHER
Counsel

ILIANA DJAGOVA
Associée

Walder Wyss – l’un des cabinets leaders en droit des affaires en Suisse, réunissant plus de 300 spécialistes sur six sites et dans toutes les régions linguistiques.

walderwyss

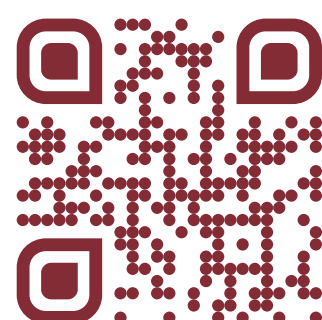
Mettez vos offres d'emploi à la une

Diffusez vos offres auprès des profils les plus qualifiés, créez votre page entreprise et bénéficiez d'une visibilité privilégiée grâce à notre abonnement Premium sur **letempsemploi.ch**, la plateforme emploi de référence en Suisse romande.

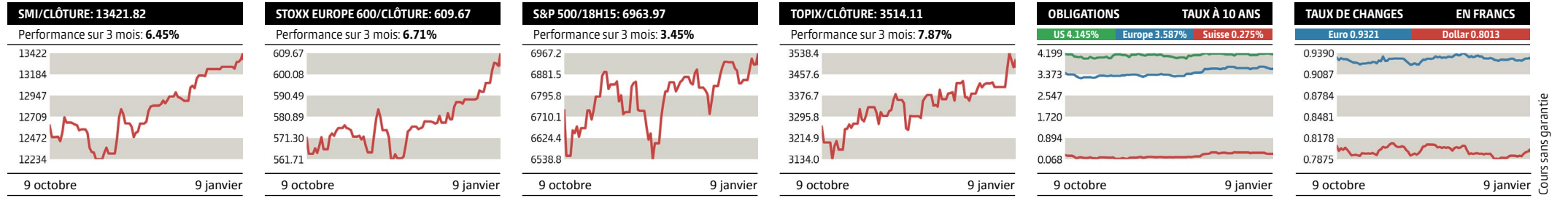
EMPLOI | RESSOURCES HUMAINES | MANAGEMENT

LE TEMPS

EMPLOI



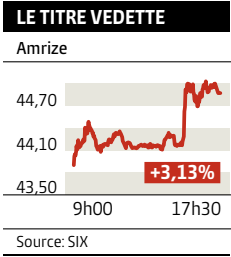
letempsemploi.ch



PROPOSÉ PAR BCGE

Logitech rebondit

BOURSE Le marché suisse a entamé la dernière séance de la semaine en léger repli de 0,07% à 13341,62 points. Dans l'après-midi, Wall Street se raffermissait quelque peu sur les premiers échanges. Le SMI a clôturé en hausse de 0,53% à 13421,82 points et le SPI de 0,52% à 18502,97 points. Parmi les gagnants du jour, **Logitech** (+1,34% à 77,34 francs) a rebondi après le fort recul de la veille. **Amrize** s'est apprécié de 3,13% à 44,85 francs, **Partners Group** de 1,89% à 1022,50 francs et **ABB** de 1,55% à 60,16 francs. Les valeurs du luxe **Richemont** (+1,32% à 176,45 francs) et **Swatch Group** (+1,50% à 176,40 francs) étaient également bien orientées. Pour sa part, **Holcim** (+1,01% à 79,88 francs) a bénéficié d'un relèvement d'objectif de cours par Berenberg. Aux poids lourds, **Nestlé** a engrangé 1,41% à 75,41 francs. Les pharmaceutiques **Roche** (+0,41% à 340,80 francs) et **Novartis** (+0,25% à 114,04 francs) demeuraient en retrait. Les assurances ont figuré parmi les rares perdants du SMI. ■ BCGE, SALLE DES MARCHÉS



CHARTÉ ÉDITORIALE WWW.LETEMPS.CH/PARTENARIATS

EN BREF

L'Autriche concernée par le rappel de lait Nestlé

En rappelant des laits infantiles à l'échelle mondiale, Nestlé procède au «plus grand rappel» de produits de son histoire, ont affirmé les autorités autrichiennes. Celles-ci évoquent plus de dix usines du géant veveysan concernées. Nestlé, contacté par l'agence AWP, n'a pas confirmé. En Suisse aussi, Nestlé a procédé en ce début d'année à un rappel de certains lots de différents produits de nutrition infantile BEBA et Alfamino par «mesure de précaution en raison de la possible présence de céréulide, produite par le micro-organisme *Bacillus cereus*». ATS

Appellation confirmée pour les eaux Hépar et Contrex

Nestlé Waters peut désormais exploiter comme «eau minérale naturelle» les eaux de ses quatre marques françaises, malgré l'utilisation de filtres avant leur mise en bouteille. Dans deux arrêtés datés du 23 décembre 2025, le préfet des Vosges, Blaise Gourtay, a autorisé le géant suisse de l'agroalimentaire à installer des filtres à 0,45 micron (millième de millimètre) sur les captages des eaux Contrex et Hépar. Les deux autres marques du groupe, Vittel et Perrier, étaient déjà autorisées à exploiter l'eau dans ces conditions, la première depuis 2023, la seconde depuis mi-décembre 2025. ATS

Grok désactive en partie son outil qui déshabille

Grok, l'assistant d'intelligence artificielle de la plateforme X d'Elon Musk, a désactivé vendredi pour les utilisateurs non payants sa fonctionnalité de création d'images, sous le feu des critiques après avoir permis de générer de fausses images de femmes et de mineurs à caractère sexuel. Ces images, réalisées en retouchant des photos ou vidéos de personnes réelles pour les dénuder, ont suscité des protestations à travers le monde. AFP

MAIS ENCORE

Une fusion entre Rio Tinto et Glencore discutée

Le géant minier suisse Glencore et son concurrent anglo-australien Rio Tinto ont annoncé vendredi être en discussion pour une fusion qui pourrait donner naissance à la plus grande entreprise du secteur, un an après l'échec de précédents pourparlers. En combinant leurs forces, les deux entreprises renforceraient leur capacité à acquérir des ressources en cuivre. Glencore dit s'attendre à ce qu'un éventuel rapprochement se fasse via un rachat par Rio Tinto. L'opération, qui ferait émerger une compagnie valorisée à 260 milliards de dollars (208 milliards de francs), pourrait se concrétiser sous la forme d'une fusion entièrement en actions. (AFP)

Au Groenland, un trésor qui se révèle au gré du réchauffement climatique

MATIÈRES PREMIÈRES L'île arctique convoitée par Donald Trump présente des caractéristiques géologiques semblables à celles du Canada et de la mer du Nord, deux endroits aux sous-sols riches en minerais et en pétrole

RICHARD ÉTIENNE

Des noms apparaissent çà et là, tels des secousses sous la glace. Comme Killavaat Alannguat, un gisement de terres rares au sud du Groenland qui figurerait parmi les plus riches au monde. Une compagnie australienne, aux capitaux largement américains, Critical Metals Corp (CMC), a annoncé mercredi avoir reçu une autorisation de construire une usine sur place. L'exploitation minière doit débuter en 2027.

Ou comme Amitsoq, également au sud de l'île, qui désigne une ancienne mine de graphite, un métal considéré comme critique à peu près partout dans le monde car il est essentiel aux batteries. Un groupe minier soutenu par l'Europe, GreenRoc, a obtenu en décembre un droit d'exploiter le site pendant trente ans. Le troisième permis de ce type accordé l'an dernier par le pays constitutif du royaume de Danemark.

Explorations côtières

Au Groenland, un territoire largement figé parce qu'il est difficile d'accès et que la majeure partie de sa surface gît sous une calotte glaciaire, les choses commencent à bouger. Sous l'effet du président américain Donald Trump, qui dit y voir un enjeu de «sécurité nationale» pour les Etats-Unis. A cause du changement climatique aussi, qui chaque année rend un peu moins inaccessibles les richesses prometteuses de son sous-sol. Washington, pour réduire sa dépendance envers la Chine, convoite des matières premières un peu partout: après l'Ukraine, le Congo et le Venezuela, la pression s'accroît sur le Groenland.

L'île arctique intrigue les miniers de longue date mais elle reste méconnue. Seule une partie de ses zones côtières, où la glace tend à fondre pendant l'été, a été explorée. Le reste est *terra incognita*. Et seules deux mines sont actives sur ce territoire grand comme l'Arabie saoudite: le gisement d'or de Nalunaq et celui de feldspath [un élément nécessaire à la fabrication de céramique] à Qaqortorsuaq. Mais si Donald Trump semble parfois s'être trompé – comme en Ukraine où il a évoqué à tort une présence de terres rares d'une valeur de 500 milliards de dollars – tout indique que le Groenland énergétique et minier est une cible de choix.

«Un trésor s'ouvre»

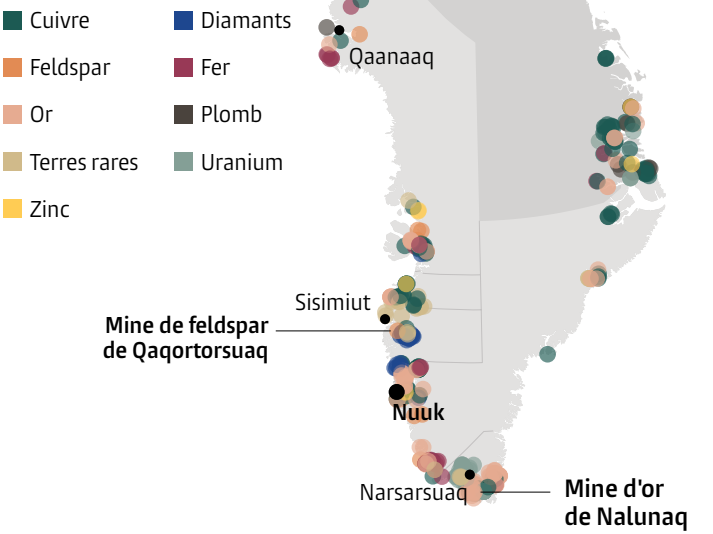
«La géologie de la majeure partie du territoire groenlandais est similaire à celle du Canada, un pays minier», relève Lluís Fontboté, professeur en métallogénie de l'Université de Genève. Avec, au nord et à l'est, des roches sédimentaires riches en gisements de zinc et en plomb, et, au sud, des roches magmatiques et métamorphiques plus anciennes, également dans la continuité de ce qui existe au Canada, riches en or, en cuivre, en terres rares, en tantale, en nickel, en zinc, en fer, en titane, en uranium, en platine et en .

A l'est, la région est en partie comparable à celle de la mer du Nord norvégienne (qui était rattachée à l'île arctique il y a 490 millions d'années) avec une présence importante de pétrole et de gisements typiques de bassin sédimentaires, dont un important de strontium, un métal essentiel pour plusieurs applications techniques. «Les gisements d'hydrocarbures ne sont pas encore bien explorés, mais on peut penser qu'il y en a beaucoup, vu ce qu'il y a en mer du Nord», estime Lluís Fontboté.

«Un trésor est en train de s'ouvrir sous l'effet du changement climatique avec chaque été une surface dénuée de glace – donc explorable géologiquement – plus importante,

DES RESSOURCES SURTOUT IDENTIFIÉES SUR LES CÔTES

Principales occurrences de certains minéraux au Groenland



Carte: Richard Etienne et Antoine Willemin/Le Temps | Source: The Greenland Mineral Resources Portal

indique le chercheur. Tout porte à croire que la richesse en gisements métallifères sera comparable à celle du Canada.» Le Groenland perdrait de 200 à 300 milliards de tonnes de glace par an.

Certains repérages sont anciens mais n'ont rien donné. Ces dernières décennies, avec la volatilité des cours des métaux, des projets se sont précisés avant d'être abandonnés puis de renaître. On hésite d'autant plus dans les conditions du Grand Nord.

«Briser le monopole chinois»

La mine d'Amitsoq était exploitée au tout début du XXe siècle. A l'est du Groenland, du plomb et du zinc ont été extraits pendant la Deuxième Guerre. Du cuivre et du graphite aussi. En 1993, de vastes quantités de zinc et de plomb ont été découvertes au Citronen Fjord, au nord, et tout indique que ces métaux sont largement présents ailleurs au nord de l'île.

En 2011, à la suite d'une vague de prospection, Jorn Skov Nielsen, le directeur du Bureau des ressources minières du Groenland, décrivait son pays comme «un futur émirat au nord du monde». Les géologues venaient de dénicher des gisements supplémentaires de cuivre, de zinc, de titane, de diamants, d'or, de terres rares et d'uranium. Une décennie plus tard, de nombreux projets ont été gelés, jugés trop complexes, pas assez rentables ou trop risqués. Désormais, le Groenland minier connaît un nouvel élan.

«Notre seul objectif est de briser le monopole chinois sur les terres rares», a indiqué jeudi le patron de CMC à la revue *Mining Magazine*. Tandis que le directeur d'Amaroq, l'exploitant de la mine de Nalunaq, a estimé le même jour sur Bloomberg que Trump a placé le «Groenland sur la carte mondiale». Il y voit une bonne nouvelle car les investisseurs manquent dans le secteur minier. ■

Les droits de douane américains restent en sursis

COMMERCE La Cour suprême américaine ne s'est finalement pas prononcée vendredi sur la légalité des taxes mises en place par la Maison-Blanche. Un désaveu pourrait ouvrir la voie à des remboursements

ÉTIENNE MEYER-VACHERAND

Une décision de la Cour suprême des Etats-Unis sur la légalité des taxes mises en place par la Maison-Blanche lors du «Liberation Day», le 2 avril 2025, était attendue ce vendredi. Mais le tribunal de dernier ressort américain ne s'est finalement pas prononcé. L'organe judiciaire n'a pas communiqué de calendrier, mais il pourrait trancher dans les semaines à venir.

Ce sont les fondements juridiques de cette politique, qui repose sur une loi de 1977 confiant au président des pouvoirs spéciaux en cas de menace extraordinaire pour la sécurité

nationale, qui sont en question. L'International Emergency Economic Powers Act (IEEPA) permet au chef d'Etat américain de prendre des mesures sans l'aval du Congrès.

Lors d'une audience début novembre, certains juges du tribunal de la Cour suprême avaient exprimé des doutes sur la légitimité de Donald Trump à imposer unilatéralement des droits de douane en vertu de cette loi. Fin août, la Cour d'appel fédérale des Etats-Unis avait déjà estimé que le président avait invoqué à tort l'IEEPA.

113 milliards perçus

Ce verdict pourrait avoir des conséquences économiques importantes si les tarifs douaniers devaient être invalidés. Si cette hypothèse devait se confirmer, la Cour suprême devrait également répondre à une autre question: celle du remboursement des droits de douane déjà

perçus. Selon le décompte des autorités américaines, au 14 décembre, les Etats-Unis ont perçu environ 133 milliards de dollars (106 milliards de francs) de droit de douane au titre de ce droit d'urgence.

Une voie intermédiaire

D'après Bloomberg, la Cour suprême pourrait laisser la question des remboursements aux juridictions inférieures. Les importateurs souhaitant une réparation devraient donc intenté une action en justice devant la Cour du commerce international des Etats-Unis, qui est l'instance compétente en la matière. Bloomberg souligne que plus de 1000 entreprises ont déjà engagé des procédures judiciaires contre les droits de douane imposés par Donald Trump. Parmi elles, le groupe américain actif dans la grande distribution Costco ou encore l'entreprise franco-ita-

lienne EssilorLuxottica, spécialiste de la fabrication de verres ophtalmiques.

La décision de la Cour suprême pourrait cependant emprunter une voie intermédiaire. Des analystes de Morgan Stanley cités par la chaîne CNBC estiment que le tribunal pourrait décider de limiter la portée des droits de douane actuels sans pour autant les annuler complètement. Elle pourrait également ne demander qu'un remboursement limité des montants déjà perçus.

Autre point essentiel, les délibérations ne concernent que les droits de douane dits «réciproques» mais pas les taxes douanières spécifiques à certains produits comme celles concernant l'acier en vertu de l'article 232 du Trade Expansion Act de 1962. Ceux-ci sont fondés sur des enquêtes du Ministère du commerce ayant conclu que ces importations constituaient une menace pour la sécurité nationale. ■

AVEC LE SOUTIEN DE **immobilier.ch**

Les stratégies de végétalisation essaiment

RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE Progressivement, les villes adoptent des objectifs de réduction des îlots de chaleur, d'augmentation de la canopée. Des contrats sont passés avec des pépiniéristes. Petit tour d'horizon avec Genève, Lausanne et Montreux

SERGE GUERTCHAKOFF (IMMOBILIER.CH)

Alors qu'on estime que, depuis le début du XXI^e siècle, la température moyenne a augmenté d'environ 2 degrés dans les principales villes de Suisse, il est désormais admis que cette tendance ne va pas s'infléchir prochainement. Dès lors, il convient de trouver des solutions pour limiter l'impact des îlots de chaleur sur la santé des êtres vivants. Il a été prouvé que le degré de canopée urbaine, laquelle correspond à la surface au sol couverte par le feuillage des arbres, aura une influence directe sur l'augmentation de la température.

La ville de Genève dès 2020, suivie un an plus tard par celle de Lausanne et, dans un proche avenir, par Montreux, a adopté une réelle stratégie de végétalisation des centres urbains. La Municipalité de Lausanne ambitionne une couverture totale de 30% de son territoire par la canopée des arbres. Baptisée «Objectif canopée», sa stratégie d'arborisation a été votée en 2021 et prévoit la plantation de 1300 arbres par an, soit 25 000 en tout. «Il faut planter plus et mieux», nous indique Natacha Litzistorf, la municipale chargée notamment de l'Environnement. «Parallèlement, la ville cible les secteurs les plus exposés aux pics de chaleur où végétaliser est plus complexe, mais essentiel pour améliorer de façon significative la qualité de vie et la santé de la population.» Et la magistrate d'ajouter: «Depuis 2021 et le lancement de l'Objectif canopée, 9200 arbres ont été plantés, dépassant de 25% l'objectif initial et portant la canopée lausannoise à 24,3% du territoire urbain alors qu'elle était de 20% en 2012.»

Montreux en pleine réflexion

La ville de Genève possède une pépinière municipale depuis 1972. Elle est située à Certoux (GE) et s'étend sur 4 hectares. Elle a été fortement sollicitée ces dernières années puisque, en juin 2020, le conseil-

ler administratif chargé de l'Environnement, Alfonso Gomez, a décidé de planter trois arbres pour chaque spécimen abattu afin de répondre à l'urgence climatique et au besoin de canopée. Plus de 2500 arbres ont été plantés entre 2021 et 2024. «La majorité venait de la pépinière municipale mais cette dernière ne peut pas répondre à tous les besoins et des arbres sont également achetés auprès de pépinières locales», nous précisent les services compétents.

«Les jeunes végétaux deviennent de plus en plus difficiles à trouver face aux stratégies d'arborisation lancées en Europe»

NICOLAS HASLER, DIRECTEUR DES PÉPINIÈRES GENEVOISES BOCCARD

A l'instar de Montreux, de nombreuses communes ne possèdent pas ou plus de pépinière forestière. «Actuellement, les plants sont obtenus principalement à la pépinière de Genolier, appartenant à la Coopérative La Forestière dont la commune est membre. Une stratégie de végétalisation est en cours d'élaboration. Des données chiffrées (pourcentage de canopée supplémentaire, horizon de temps) seront disponibles dans le courant de l'année 2026. Les objectifs de réduction des îlots de chaleur et d'augmentation des îlots de fraîcheur, de même que les objectifs de désimperméabilisation sont également en cours dans le cadre de l'élaboration de cette même stratégie.»

Le rôle des pépinières

Comment les pépinières privées font-elles face aux attentes des municipalités? «Les jeunes végétaux deviennent de plus en plus difficiles à trouver face aux stratégies d'arborisation lancées dans l'ensemble de l'Europe», nous apprend Nicolas Hasler, directeur des Pépinières genevoises Boccard. «Afin de pouvoir mettre à disposition les plantes les plus adaptées possibles aux futures conditions d'accueil (sols et formes culturelles), l'Office genevois de l'agriculture et de la nature s'est associé avec des collectivités



La Voie verte à Genève. (8 OCTOBRE 2021/EDDY MOTTAZ/LE TEMPS)

afin de développer des projets ambitieux de pépinières urbaines. C'est dans ce cadre que nous avons été choisis pour le développement de plusieurs pépinières temporaires de proximité, telles que la

Pépinière du Crozet à Vernier (GE) et celle du Rolliet à Plan-les-Ouates (GE) où 900 arbres ont été plantés en prévision des aménagements à venir.» Alors que l'espace du Rolliet est entièrement géré par

les Pépinières Genevoises, celle du Crozet est suivie par les services compétents de la ville de Vernier.

La principale concurrente des Pépinières genevoises, l'entreprise Jacquet, a conclu des contrats de culture (arbres/végétaux mis en production chez des pépiniéristes, avec un objectif précis) avec l'Etat de Genève pour la Voie verte, avec la ville de Carouge ou dernièrement pour le projet Cœur de cité à Meyrin où 250 arbres seront plantés. «Cette formule présente plusieurs avantages: des prix bloqués et donc des coûts économiques maîtrisés et anticipés. Ainsi qu'une flexibilité de la disponibilité des végétaux grâce à une culture de proximité. Nous disposons de 30 hectares dans le canton de Genève», rappelle Aude Jacquet. «Nous publions chaque mois un listing des arbres disponibles en pépinière», ajoute la directrice générale.

Avec sa pépinière laboratoire de la Bourdonnette, la ville de Lausanne peut pour sa part développer la multiplication par graines, «afin de produire de jeunes arbres issus d'écotypes adaptés au climat de demain». Ces jeunes plants y grandissent pendant un cycle de trois à quatre ans. Nous avons ainsi 7000 plantes biberonnées, précise la municipalité. Bref, chaque municipalité mène sa propre stratégie en fonction de ses moyens financiers et de ses priorités pour lutter contre les îlots de chaleur. Un travail qui ne fait que commencer.

Des essences plus ou moins touchées

Avec le réchauffement climatique, les professionnels sont contraints de réfléchir aux essences à replanter. «Si un platane se situe dans un alignement, il sera remplacé par un platane. En outre, la rade a une image directrice à respecter. Ailleurs, il pourrait être remplacé par une autre essence, tout dépend du rendu paysager souhaité et des conditions de plantation», explique Anne Bonvin Bonfanti, conseillère de direction chargée de la communication au Département des finances, de l'environnement et du logement de la ville de Genève.

«Les érables sycomore, les frênes ou encore les hêtres font partie des espèces qui souffrent le plus du changement climatique. A l'inverse, les chênes verts, les pins méditerranéens, les érables à feuilles d'obier ou encore les érables de Montpelier font partie des variétés plantées ces dernières années.» ■

AVEC LE SOUTIEN DE

Contenu soutenu financièrement par un partenaire. Réalisé par la rédaction du «Temps» ou sous sa responsabilité, avec une totale indépendance journalistique.

Voir notre charte des partenariats.

PUBLICITÉ

Retour vers le sauvage - tome 1

En Europe, en Afrique et en Australie, avec ces pionniers qui ressuscitent la nature

par Fabrice Delaye

172 pages | 4 épisodes | 3 bonus | 2 portfolios

En vente sur **shop.heidi.news**

Aménager un coin sport chez soi: le bâti comme garde-corps

LOGEMENT Installer un lieu d'entraînement à domicile suppose de composer avec bien plus que des machines et des mètres carrés. Structure, bruit, vibrations et gestes répétés dessinent un cadre précis, fait de protections autant que de contraintes. Une architecture de la mesure et de l'effort

GRÉGORY TESNIER (IMMOBILIER.CH)

Chaque mois de janvier apporte son lot de bonnes résolutions, dont celle de faire plus d'exercice. Au fitness, par exemple. Mais entre abonnements oubliés, salles bondées et manque de temps, l'enthousiasme retombe vite. D'où cette tentation, de plus en plus répandue: faire entrer le sport directement dans son lieu de vie. Problème: le logement n'a pas été conçu comme un terrain d'entraînement. Cela ne doit pas être rédhibitoire pour autant.

«A domicile, l'objectif n'est pas de recréer un espace de fitness professionnel, mais de concevoir une zone fonctionnelle pour le mouvement», rappelle Nadim Issa, physiothérapeute à Cossonay et responsable régional chez Physio Clinics. Dans l'imaginaire collectif, le *home gym* se confond pourtant souvent avec l'accumulation d'appareils – une erreur fréquente. «On pense d'abord aux machines, alors que l'essentiel est l'espace disponible pour bouger, s'étirer, travailler la posture et la stabilité», souligne le physiothérapeute.

Quelques mètres carrés bien dégagés suffisent largement: un

tapis, des élastiques, éventuellement un espalier mural. Le véritable frein n'est d'ailleurs pas la surface. «Un espace de 3 à 4 m2, où l'on peut ouvrir les bras, fléchir les jambes et s'allonger au sol, permet déjà de s'entraîner efficacement», observe le spécialiste de Physio Clinics. A condition de savoir quoi y faire, le logement entier devient un allié: le cadre d'une porte pour la mobilité des épaules, une chaise ou un canapé pour les étirements, une table ou un mur pour des exercices de maintien.

«Dès qu'on envisage une installation fixe, suspendue ou très lourde, un avis technique devient pertinent»

JONATHAN KREBS, INGÉNIEUR CIVIL CHEZ INGPHI

Pour Sylvain Palermo, fondateur de SportAddict, entreprise vaudoise spécialisée dans la conception et l'aménagement d'espaces d'entraînement, l'équipement doit toujours s'adapter à l'espace existant, et non l'inverse. «Les murs imposent leur réalité.»

Dans la majorité des logements, les projets menés par SportAddict se déploient sur des surfaces comprises entre 10 et 30 m2, pour des budgets allant de quelques centaines de francs – pour des solutions très simples – à plusieurs milliers, voire dizaines de milliers, selon le niveau de personnalisation recherché. «Dans nos projets, nous privilégions toujours le matériel polyvalent, compact et surtout capable de s'intégrer au reste de l'habitat.» Car une station de sport n'est jamais neutre pour l'équilibre domes-

tique, surtout lorsqu'il partage l'espace avec d'autres usages ou la vie familiale. «Un coin sport mal rangé devient vite dangereux, voire dissuasif», souligne Sylvain Palermo. Les solutions de rangement – tiroirs intégrés, équipements pliables, supports



Un exemple d'espace dédié au sport dans un appartement. (ONURDONGEL/ISTOCKPHOTO/GETTY IMAGES)

muraux – sont dès lors essentielles pour la sécurité, l'appropriation du lieu et la durabilité de la pratique, sous peine de voir l'ensemble glisser silencieusement vers le débarras.

Au-delà de l'usage, l'effort s'inscrit aussi dans la matière même du bâtiment. «Les planchers d'habitation sont généralement dimensionnés pour 200 kg par mètre carré», explique Jonathan Krebs, ingénieur civil, sous-directeur et chef de projet chez INGPHI à Lausanne. Un ordre de grandeur vite atteint dès que l'on additionne machine, charges et utilisateur, surtout lorsque le poids est concentré sur une petite surface.

A l'épreuve du voisinage

Les constructions récentes en béton armé posent rarement de problème, contrairement aux bâtiments plus anciens avec planchers en bois. «Dès qu'on envisage une installation fixe, suspendue ou très lourde, un avis technique

devient pertinent», conseille Jonathan Krebs.

A ces contraintes structurelles s'ajoute une autre dimension, plus diffuse: le bruit. «La nuisance la plus problématique reste les sons d'impact», souligne Philippe Martin, acousticien chez AER – Acousticiens Experts à Lausanne. Chutes de poids, vibrations répétées ou sauts sollicitent souvent des planchers qui n'ont pas été conçus pour cela. Un indicateur empirique permet déjà d'alerter: «Si vous entendez facilement vos voisins, l'inverse est vrai aussi.» Dans ce cas, tapis de course, rameurs ou charges libres deviennent rapidement problématiques. Les solutions existent – tapis et pieds amortissants, dalles épaisses spécifiques – mais leurs effets restent limités. «On peut atténuer, jamais supprimer totalement.» Sylvain Palermo privilégie des sols sportifs autoplombants, posés sans colle. «Ils protègent le revêtement existant, améliorent le confort acoustique

et peuvent être retirés sans traces; un point essentiel pour les locataires.»

Certaines installations restent en revanche à proscrire. «Tout ce qui implique de l'eau – piscines, jacuzzis, bassins – est incompatible avec des immeubles de logements conventionnels, non prévus pour de telles charges», avertit Jonathan Krebs. Même prudence pour les équipements suspendus: sacs de boxe, anneaux ou poulies fixés au plafond concentrent les efforts sur un point unique, avec des risques structurels et corporels. Enfin, un dernier piège guette les particuliers: le «pas cher». «Commander en ligne du matériel lourd sans service ni conseil coûte souvent beaucoup plus que prévu à long terme», observe Sylvain Palermo.

Nadim Issa rappelle enfin que la régularité de la pratique prime l'aménagement. «Mieux vaut un espace modeste, mais utilisé, qu'un équipement ambitieux trop vite abandonné.» ■

PUBLICITÉ

immobilier.ch



L'adresse de votre adresse

Pour les futurs propriétaires qui ne veulent rien manquer.

22 Carnet du jour

DEUIL

«Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi?»
La question que notre maman aimait nous poser

Ses enfants
Richard et Marie Best
Rémy et Verena Best

Ses petits-enfants
Melchior, Stella et Augustin Best
Clara et Thibault Pilette-Best
Nathan, Gabriel, Benjamin et Tobie Best

Ses nièces et neveux
Frédéric et Djénane Chappey, Louise, Gabriel et Maxime à Paris
Jean-Pierre et Megan Best, Amoni et Susannah à Sydney
Robert et Flora Best, James et Jessica à Sydney

Ainsi que son chien Witty, ont le profond chagrin de faire part du décès de

MADAME SONIA BEST
NÉE LÜSSI

Enlevée à la tendre affection des siens, le mercredi 7 janvier, dans sa 96e année, à La Gara, paisiblement et entourée de sa famille.

Nous remercions Carla, Nora, Hayat, le personnel de Domisoins et le Dr Félix Harter pour leur attention dévouée ces dernières années.

La cérémonie aura lieu dans la plus stricte intimité de la famille.

Domicile de la famille: La Gara, 34, route de La Gara, 1254 Jussy.

«Le plus beau voyage d'ici-bas, c'est celui qu'on fait l'un vers l'autre.»
Paul Morand

Son épouse Claude
Son fils Léonard et Mona son épouse
Sa petite-fille Nora
Sa belle-sœur Josette Weber
Son beau-frère Jean-Luc Mello et Siu
Sa cousine Maryvonne Giraud-Héraud

ont l'immense tristesse de vous faire part du décès de

JEAN-PIERRE GAUME
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
COFONDATEUR DU MUSÉE INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE

survenu le 5 janvier 2026, dans sa 88e année.

Un hommage lui sera rendu le vendredi 16 janvier à 14 heures à la salle de cérémonie du Centre funéraire de Nyon, 4, route de Clémenty, 1260 Nyon.

CONVOIS FUNÈBRES

SAMEDI 10 JANVIER

GENÈVE

Genève – 14 h: **M. Jesus Diaz Mayorga**; chapelle de la Cluse (Murith), 89 Bd de la Cluse
Veyrier – 14 h: **M^{me} Véronique Micheli**; église
LAUSANNE
15 h 30: **M. Daniel Brélaz**; cathédrale
VAUD
Cugy – 14 h: **M^{me} Maria Beyeler**; centre oecuménique
Lutry – 11 h: **M. Ben Brackebusch**; temple
Lutry – 11 h: **Mlle Zélie Fournier**; temple
Lutry – 11 h: **M. Benjamin William Johnson**; temple
Lutry – 11 h: **M. Joaquim Van Thuyne**; temple

FRIBOURG

Delley – 10 h: **M. Emile Bise**; église
Ependes – 10 h: **M^{me} Maryse Clément**; église Saint-Etienne
Fribourg – 10 h 15: **M^{me} Rose-Marie Decorvet**; église Saint-Paul, au Schoenberg
Marly – 10 h: **M. Georges Delacombaz**; église Saints-Pierre-et-Paul
Vuippens – 10 h: **M^{me} Marie Mauron-Boog**; église
JURA
Delémont – 14 h: **M^{me} Christa Gressly**; église Saint-Marcel
NEUCHÂTEL
Cortailod – 15 h: **M^{me} Ariane Brunko-Méautis**; temple
Cressier – 11 h: **M. Jonny Jeanneret**; centre protestant
Le Locle – 14 h: **M^{me} Marie-Thérèse Senn**; église catholique

VALAIS

Charrat – 10 h: **M^{me} Myriam Décaillet**; église
Crans – 10 h 30: **M^{me} Bernadette Pannatier**; chapelle Saint-Christophe
Evolène – 14 h: **M. Eric Gluderer**; cimetière
Lens – 14 h: **M. Christian Bagnoud**; église
Martigny-Bourg – 14 h: **M^{me} Marlène Rocha**; funérarium d'Octodure
Monthey – 10 h: **M. Jean Lelièvre**; église

DIMANCHE 11 JANVIER

LAUSANNE
14 h: **M. Guillaume Oana**; église Saint-François
14 h: **M. Trystan Pidoux**; église Saint-François

Son époux Patrick Chollet;
Ses filles Constance et Alexandra;
Sa sœur Anne Fock-Chin-Ming, son époux Philippe, leurs enfants Alix et Edouard;
Son beau-frère Jorge Gimeno, ses enfants Marc, Chris et Eric;
Ses cousines:
Brigitte Laverrière, son époux Francis, leur fils Armand;
Françoise Grisel, ses filles Clémence et Marie;
Ses cousins:
Boris Chollet, son épouse Patrizia, leurs filles Harmony et Katarina;
Edouard Chollet et son fils Isaac;
ainsi que tous les autres membres des familles parentes, alliées et amies

ont la tristesse de faire part du décès de

CHRISTINE CHOLLET-CHALEIX

enlevée brutalement à leur tendre affection le samedi 3 janvier 2026.
La cérémonie d'adieu aura lieu le jeudi 15 janvier, à 14h, en l'église catholique St-Robert de Founex.

TÉLÉPHONES UTILES

NUMÉROS D'URGENCE

Urgences santé/Ambulances: Tél. 144
Police Secours: Tél. 117
Sauvetage du lac: Tél. 117
Pompiers: Tél. 118
Secours routier: Tél. 140
La Main tendue: Tél. 143
Centre d'information toxicologique: Tél. 145
Aide pour enfants Pro Juventute: Tél. 147
REGA: Tél. 1414
Air Glaciers: Tél. 1415

HÔPITAUX ET CLINIQUES

GENÈVE
HUG: Tél. 022 372 33 11
HUG Urgences adultes: Tél. 022 372 81 20
HUG Urgences de gynécologie et d'obstétrique: Tél. 022 372 42 36
HUG Urgences ophtalmologiques: Tél. 022 372 84 00
HUG Urgences pédiatriques: Tél. 022 372 45 55
HUG Urgences psychiatriques: Tél. 022 372 38 62
HUG Prévention suicide: Tél. 022 372 42 42
Hôpital de La Tour: Tél. 022 719 61 11
Centre médico-chirurgical Grand-Pré: Tél. 022 734 51 50
Centre Médical Eaux-Vives: Tél. 022 737 47 47
Clinique de Carouge: Tél. 022 309 45 45
Clinique La Colline, urgences: Tél. 022 702 21 44
Clinique Générale-Beaulieu: Tél. 022 839 54 15
Clinique des Granges: Tél. 022 305 01 11
Urgences adultes: Tél. 022 305 07 77
Urgences enfants: Tél. 022 305 05 55
Garde pédiatrique de Lancy: Tél. 022 879 57 00 (Jour)
Tél. 0844 022 022 (Soir sur RDV)
Clinique de la main: Tél. 022 595 08 08
Clinique dentaire de Genève: Tél. 022 735 73 35
Clinique et permanence d'Onex: Tél. 022 709 00 00
SOS médecins à domicile: Tél. 022 748 49 50
SOS Infirmières: Tél. 022 420 24 64

VAUD
CHUV: Tél. 021 314 11 11
Hôpital de l'enfance, Lausanne: Tél. 021 314 84 84
Hôpital ophtalmique, Lausanne: Tél. 021 626 81 11
Centrale téléphonique des médecins de garde du canton de Vaud: Tél. 0848 133 133
Centre de la main: Tél. 021 314 25 50
Clinique Cecil, Lausanne: Tél. 021 310 50 00
Clinique de Montchoisi, Lausanne: Tél. 021 619 39 39
Clinique Bois-Cerf, Lausanne: Tél. 021 619 69 69
Clinique de La Source, Lausanne: Tél. 021 641 33 33

CLINIQUE DE GENOLIER:

Tél. 022 366 90 99
Centre hospitalier Yverdon: Tél. 024 424 44 44
Hôpital Saint-Loup: Tél. 021 866 51 11
Hôpital Orbe: Tél. 024 442 61 11
Hôpital La Vallée, le Sentier: Tél. 021 845 18 18
Hôpital Riviera-Chablais, site de Rennaz: Tél. 058 773 21 12
Centre hospitalier de La Côte, Morges: Tél. 021 804 22 11
Hôpital de Rolle: Tél. 021 822 11 11
Hôpital de Gilly: Tél. 021 822 47 00
Clinique La Lignière, Gland: Tél. 022 999 64 64
Hôpital de Nyon: Tél. 022 994 61 61
Hôpital du Pays-d'Enhaut, Château-d'Oex: Tél. 026 923 43 43
Permanence Unisanté-Flon: Tél. 021 314 90 90
Centre universitaire de médecine générale et santé publique, Unisanté: Tél. 021 314 60 60
Hôpital intercantonal de la Broye, Payerne: Tél. 026 662 80 11

FRIBOURG
Hôpital cantonal: Tél. 026 306 00 00

NEUCHÂTEL
Hôpital Pourtalès: Tél. 032 713 30 00
Hôpital La Chaux-de-Fonds: Tél. 032 967 21 11
Hôpital de la Providence: Urgences médicales et chirurgicales Tél. 032 720 30 46
Clinique de la Tour, La Chaux-de-Fonds: Tél. 032 930 30 00
Clinique Montbrillant, La Chaux-de-Fonds: Tél. 032 910 04 00

VALAIS
Hôpital de Sion: Tél. 027 603 40 00
Hôpital de Sierrre: Tél. 027 603 70 00
Hôpital Martigny: Tél. 027 603 90 00
Hôpital Riviera-Chablais, site de Rennaz: Tél. 058 773 21 12
Permanence médicale du Chablais, Monthey: Tél. 058 773 11 46

JURA
Hôpital de Delémont: Tél. 032 421 21 21
Hôpital de Porrentruy: Tél. 032 465 65 65

JURA BENOIS
Centre hospitalier Bienne: Tél. 032 324 24 24
Hôpital de Moutier: Tél. 032 494 39 43
Hôpital de Saint-Imier: Tél. 032 942 24 22

ADRESSES DE POMPES FUNÈBRES EN SUISSE ROMANDE
GENÈVE
Pompes Funèbres Officielles Ville de Genève: Tél. 022 418 60 00
Pompes Funèbres Générales Genève SA: Tél. 022 342 30 60
A. Murith SA: Tél. 022 809 56 00
Other Ways: Tél. 022 347 25 32

VAUD
Pompes Funèbres Officielles de la Ville de Lausanne: Tél. 021 315 45 45
Blanchet & Wiesmann SA: Renens, Tél. 021 636 13 13
Cossonay-Ville: Tél. 021 861 13 13
Nyon: Tél. 022 362 33 33
Cassar Pompes Funèbres SA: Lausanne: rue du Tunnel 7, Tél. 021 329 08 10.
Aigle: Tél. 024 466 46 56
Aubonne: Tél. 021 808 62 88
Bex: Tél. 024 463 35 79
Carrouge: Tél. 021 903 26 24
Château-d'Oex: Tél. 026 924 40 00
Echallens: Tél. 021 882 23 35
La Tour-de-Peilz: Tél. 021 944 00 54
Le Mont-sur-Lausanne: Tél. 021 653 06 12
Montreux: Tél. 021 964 46 46
Morges: Tél. 021 801 06 08
Moudon: Tél. 021 905 28 28
Nyon: Tél. 022 361 80 10
Orbe: Tél. 024 441 15 55
Oron-la-Ville: Tél. 079 398 80 15
Rolle: Tél. 021 825 50 60
Villeneuve: Tél. 021 960 30 20
Yverdon-les-Bains: Tél. 024 425 27 27
Eggs F. & Fils, Territet: Tél. 021 963 44 24
Fischer Manfred Sarl: Chavornay: Tél. 024 441 13 38
Florideuil, Lausanne: Tél. 021 616 05 97
Funesta, Aigle: Tél. 024 471 91 91
François Schneider et fils: Yverdon-les-Bains et environs: Tél. 024 425 73 43.
Gaillard et Pittet SA pompes Funèbres Morges: Tél. 021 801 23 43
Bière: Tél. 021 809 51 60
Nyon: Tél. 022 361 05 05
Perroy: Tél. 021 825 30 40
Gavillet SA Pompes funèbres Vevey: Tél. 021 922 89 11
Pompes Funèbres Générales SA Lausanne: Tél. 021 342 20 20
Montreux: Tél. 021 963 10 43
Nyon: Tél. 022 361 25 16
Payerne: Tél. 026 660 10 66
Vevey: Tél. 021 922 89 13
Le Sépey: Tél. 024 491 18 51
Pérusset SA: Orbe: Tél. 024 441 32 78
Pompes Funèbres de la Riviera Vevey: Tél. 021 922 69 00
Clarens: Tél. 021 961 11 12
La Tour-de-Peilz: Tél. 021 944 50 80
St-Légier-La Chièsz: Tél. 021 943 53 00
Pompes Funèbres de St-Laurent SA: Lausanne: Tél. 021 312 54 10
Moudon: Tél. 021 905 12 00

NEUCHÂTEL
Wasserfallen Pompes Funèbres: Tél. 032 725 40 30
Emery Pompes Funèbres: Hauterive: Tél. 032 754 18 00
Colombier: Tél. 032 841 18 00
La Neuveville: Tél. 032 751 22 44
Pompes Funèbres Horizon: Colombier: Tél. 032 842 18 42

LE TEMPS IMPRESSUM

Editeur/Rédaction Le Temps SA – Avenue du Bouchet 2 CH – 1209 Genève Tél + 41 22 575 80 50 info@letemps.ch	Rédactrice en chef Madeleine von Holzen	<i>Economie:</i> Aline Bassin <i>Opinions & Débats:</i> Catherine Frammery <i>Culture:</i> Stéphane Gobbo <i>Sciences:</i> Pascaline Minet <i>Société:</i> Agathe Seppey <i>Sport:</i> Laurent Favre	Rédaction de Berne Bundesgasse 8 CH – 3003 Berne Tél. + 41 22 575 80 50	Relation clients Le Temps SA Av. du Bouchet 2 - 1209 Genève Lundi-vendredi 8h00 à 11h30 - 13h30 à 16h30 Tél. 022 544 48 07 E-mail: relationclients@letemps.ch Tarifs: découvrez nos offres sur www.letemps.ch/abos	Impression DZB, Centre d'Impression Berne SA	réimpression, reproduction, copie de texte rédactionnel ou d'annonce ainsi que toute utilisation sur des supports optiques, électroniques ou tout autre support, qu'elles soient totales ou partielles, combinées ou non avec d'autres œuvres ou prestations. L'exploitation intégrale ou partielle des annonces par des tiers non autorisés, notamment sur des services en ligne, est expressément interdite. ISSN 1423-3967 No CPPAP: 0413 N 05139
Conseil d'Administration Présidence: Abir Oreibi	<i>Adjoints:</i> Vincent Bourquin, Célia Héron, Frédéric Julliard, Sylvie Logean, Julien Pralong		Rédaction de Lausanne Rue du Musée 2 CH - 1003 Lausanne Tél: +41 22 575 80 50	Régie publicitaire <i>Nationale:</i> Anne-Sandrine Backes Adresse : NZZ one - Route de Lully 5C CH - 1131 Tolochenaz Tél. : 021 318 46 60 Email: letemps@nzzone.ch <i>Régionale:</i> Sébastien Cretton Le Temps SA - Avenue du Bouchet 2 CH - 1209 Genève Tél. : 022 575 80 50 Email : publicite@letemps.ch	Tirage diffusé 35 615 exemplaires (source: tirage contrôlé REMP 2025)	
Direction Pierre-Adrian Irlé, <i>directeur exécutif</i> Madeleine von Holzen, <i>rédatrice en chef</i> Olivier Schwarz, <i>finances</i> Monique Graber Sangiorgio <i>assistante de direction</i>	Chefs d'édition Florian Delafoi Nicolas Dufour Florian Fischbacher Elise Kerchenbaum Simon Moreillon Philippe Simon	Iconographie images@letemps.ch	Rédaction de Neuchâtel Rue du Musée 2 CH - 2000 Neuchâtel Tél: +41 22 575 80 50		Audience REMP MACH Basic 2025-2 : 83 000 lecteurs La rédaction décline toute responsabilité envers les manuscrits et les photos non commandés ou non sollicités. Tous droits réservés. En vertu des dispositions relatives au droit d'auteur ainsi qu'à la Loi contre la concurrence déloyale et sous réserve de l'approbation préalable écrite de l'éditeur sont notamment interdites toute	
	Chefs de rubrique <i>International:</i> Aline Jaccottet <i>Suisse:</i> Romaine Morard <i>Lémanique:</i> Pascale Burnier	La liste complète de tous les services et collaborateurs du Temps SA sur www.letemps.ch/contact/annuaire	Rédaction de Sion Rue des Creusets 16 CH – 1950 Sion Tél. +41 22 575 80 50			Notre papier journal est produit de manière écologique avec une forte proportion de papier recyclé

Lenz Hächler trace sa propre voie

SKI Sans cesse comparé à Marco Odermatt, le Zougois de 22 ans n'affiche pourtant pas encore les résultats de son brillant aîné. Mais il y a bien d'autres choses à écrire au sujet de ce gentil punk, qui participe ce samedi au géant d'Adelboden

LIONEL PITTET, ADELBDEN

L'un comme l'autre ont développé une technique très personnelle, loin de celle que l'on enseigne dans les clubs. Ils arborent parmi leurs sponsors les deux taureaux rouges de Red Bull, qui a la réputation de donner des ailes et de ne pas se tromper lorsqu'il mise sur un athlète. Ils chaussent les skis de la même petite marque suisse, Stöckli, alors que tous les mastodontes du secteur seraient prêts à casser leur tirelire pour les attirer. Et depuis cet hiver, ils appartiennent au même groupe d'entraînement, celui des meilleurs spécialistes nationaux de slalom géant.

Oui, les similitudes sont nombreuses entre Marco Odermatt, le meilleur skieur du monde, et le talentueux Lenz Hächler, de sorte que la comparaison n'a pas tardé à s'imposer entre le Nidwaldien de 28 ans et le Zougois de 22 ans. «Le prochain Marco Odermatt s'appelle Lenz Hächler», annonçait *Blick* dès novembre 2023. D'autres médias ainsi que des experts n'ont pas tardé à s'approprier le parallèle, que le principal intéressé se retrouve désormais à commenter lors de chaque apparition médiatique, comme jeudi soir, à l'avant-veille du géant d'Adelboden.

Il y a quelques mois encore, il se retranchait derrière une formule un peu attendue mais efficace: «Je ne veux pas être un deuxième

Marco Odermatt, juste le premier Lenz Hächler.» Peut-être parce que cela pouvait passer pour une prétention qui lui est étrangère, peut-être aussi parce qu'on escompte d'un «nouvel Odermatt» des résultats que le jeune homme n'obtient pas encore, peut-être enfin pour purger une pression qui a fini par l'atteindre, il commente désormais de manière plus brutale, sobre et directe: «La comparaison ne tient simplement pas. A mon âge, Marco était beaucoup plus fort que je ne le suis.»

Un 360° sur une bosse

Impossible de lui donner tort. Un simple coup d'œil à leurs palmarès aux Championnats du monde juniors suffit à s'en convaincre. Sept médailles dont six d'or en deux éditions pour «Odi». Deux médailles, une d'or et une d'argent, en trois éditions pour Hächler. D'un côté, il y avait un phénomène générationnel, qui a largement confirmé depuis. De l'autre, un skieur très prometteur comme il s'en révèle un peu plus régulièrement, et qui a encore tout à prouver. De quoi dégonfler la «Hype Hächler», titre choisi par le magazine de Swiss-Ski *Snowactive* au moment de réaliser son portrait cet automne? Non. C'est juste que l'intérêt du bonhomme se situe ailleurs que dans la perspective d'une improbable succession.

Le profil de Lenz Hächler tranche avec ceux auxquels le ski alpin



Lenz Hächler durant le géant d'Alta Badia en Italie, le 21 décembre 2025. (MATTIA OZBOT/GETTY IMAGES)

suisse est habitué. Il n'a pas grand-chose du montagnard chaleureux mais taiseux qui mène sa carrière sportive comme l'agriculteur cultive sa terre, patiemment, humblement. Il ne correspond pas non plus vraiment aux quelques citadins skieurs devenus professionnels, dont les familles n'avaient pas à la montagne leur domicile mais une résidence secondaire, et qui porte le verbe plus haut de leur milieu social. Il est né à Munich, d'un père suisse cadre dans un grand groupe du secteur de la biotechnologie et d'une mère autrichienne cofondatrice d'un bureau d'architecture d'intérieur, et il a grandi à Oberwil, juste à côté de Zoug. Mais il cultive surtout une identité alternative, gentiment punk, cramponné à sa liberté.

«J'ai toujours aimé faire du hors-piste, pas seulement m'entraîner entre les portes»

LENZ HÄCHLER, SKIEUR SUISSE

Puisqu'il œuvre dans le milieu des sports d'hiver, on l'étiquette «freestyle», et il ne fait rien contre. Lors d'une épreuve de Coupe d'Europe de ski alpin où il avait commis une erreur, il a envoyé un 360° (tour latéral complet) sur une bosse. «*Lenz Hächler doing Lenz Hächler's things*», a commenté Swiss-Ski sur les réseaux sociaux.

«J'ai toujours aimé faire du hors-piste, pas seulement m'entraîner entre les portes», sourit-il dans l'hôtel de l'équipe de Suisse, à Adelboden, où son allure évoque davantage celle d'un spécialiste de Big Air que de slalom géant. Bonnet retroussé et posé sur la tête. Jeans baggy. Par le passé, il lui est arrivé de se teindre les cheveux en rose ou avec des motifs léopard. Voilà, c'est sa personnalité, attachante, exubérante, avec des intérêts aussi variés que le skateboard et le DJing. «J'écoute pas mal de trucs différents, mais quand je mixe, c'est de la house et de la techno», souligne-t-il. Avant de reconnaître que depuis quelques mois, il a quand même moins de temps pour tout cela.

La saison dernière, Lenz Hächler a terminé deuxième du général de la Coupe d'Europe et

remporté le classement du géant, des résultats synonymes de place fixe en Coupe du monde cet hiver et de promotion interne dans le groupe d'entraînement de Marco Odermatt, Thomas Tumler, Justin Murisier et Gino Caviezol. Un véritable tremplin pour une carrière, qu'il n'a pas toutefois abordé de la meilleure manière puisqu'il a enchaîné durant l'été deux accidents de... VTT et de Spikeball. Au cumul: deux côtes cassées, une hémorragie cérébrale et un ligament d'une cheville endommagé. Le magazine *Snowactive* relevait déjà que les blessures hors ski faisaient partie de ses (mauvaises) habitudes.

«J'essaie de mieux gérer ma prise de risque»

Au fond, pourquoi avoir choisi une discipline aussi contraignante et stricte que le ski alpin? Il hausse les épaules. «Ça s'est fait comme ça. Mais la vitesse qu'on atteint, l'adrénaline, les compétitions, c'est fun aussi. J'ai toujours été heureux sur mes skis.» En compétition, comme on peut s'en douter, Lenz Hächler déploie un style sans retenue, tout pour l'attaque, qui lui a permis d'obtenir d'excellents résultats mais qui le

mène aussi fréquemment à la faute. Ses sept premières courses de Coupe du monde se sont soldées par autant d'éliminations. Conscient des enjeux pour la pérennité de sa carrière, voire pour sa santé, il l'assure: «J'essaie vraiment de faire moins d'erreurs, de mieux gérer ma prise de risque.»

Le jeune Zougois nous dit tout cela en français, avide de profiter des interviews avec des journalistes romands pour s'améliorer dans une langue qu'il a juste apprise à l'école. Cela, encore, le distingue de nombre de ses confrères. Et cela le rapproche de Marco Odermatt, qui s'installe à son tour devant les micros pour évoquer son actualité. Lenz Hächler? «Un super type, qui s'est parfaitement intégré dans notre groupe d'entraînement, et que j'ai envie d'aider autant que je peux. Je me reconnais un peu en lui, même si ça m'ennuie pour lui qu'il soit toujours comparé à moi.»

Au fait, si Hächler est le nouvel Odermatt, cela fait quoi de lui? Le «vrai»? L'«ancien»? Le Nidwaldien se marre. «Si ça vous va, je reste le seul Marco Odermatt pour quelques années encore, et puis je laisserai toute la place à Lenz.» ■



LAURENT FAVRE

En dilettante

Crans-Montana, le football au cœur

Le drame de Crans-Montana a immédiatement, et assez naturellement, été associé au monde du ski alpin et des sports d'hiver. La station doit accueillir à la fin du mois des épreuves de la Coupe du monde, plusieurs champions en sont originaires et l'évocation de son nom renvoyait jusqu'au 31 décembre dernier aux Championnats du monde de 1987, symbole d'une Suisse heureuse, insouciant et sûr de son destin particulier. C'est pourtant le football qui a payé un

très lourd tribut à la catastrophe. Cette semaine, l'Association suisse de football (ASF) a souligné que «neuf jeunes footballeurs suisses, issus de trois clubs régionaux de Suisse romande, ont perdu la vie, et plusieurs autres ont été blessés», dans l'incendie.

Au sous-sol du bar Le Constellation, cette funeste nuit de la Saint-Sylvestre, il y avait aussi trois jeunes footballeurs français évoluant à Metz, à Quevilly Rouen et à Pescara (Italie). Ils s'étaient connus au centre de formation du FC Metz et avaient maintenu depuis un lien que les aléas de la vie s'efforçaient de distendre. Tous sont blessés, mais vivants.

Bien que le FC Crans-Montana n'ait à son palmarès qu'une Coupe du Valais en juniors A et une saison en deuxième ligue cantonale, la station est intimement liée au football professionnel depuis des décennies. Qui dit Haut-Plateau dit terrain plat, donc terrains de football. Il y en a cinq, situés entre 1150 mètres d'altitude et 1450 m. Exposition plein sud, avec aux alentours quantité d'hôtels allant du cinq-étoiles au trois-étoiles, pour tous les niveaux et pour tous les budgets. Servette et Sion y

montent depuis très longtemps en camp de présaison, comme l'AJ Auxerre du temps de Guy Roux. En 2010, l'équipe de Suisse est venue y préparer la Coupe du monde en Afrique du Sud, comme l'équipe du Maroc celle de 2018 en Russie. Après le passage de la Nati, une association a été créée pour faciliter l'organisation de camps d'entraînement à Crans-Montana et l'organisation de matchs amicaux de prestige.

Si de très nombreux clubs pros et amateurs ont emprunté un jour le funiculaire à Sierre, c'est parce que les camps d'été servent aussi à cimenter les équipes. Et Crans-Montana a tout ce qu'il faut pour cela: bars, restaurants, boîte de nuit. Les avantages de la ville avec l'air pur (et raréfié en oxygène) des cimes en plus, là encore dans une gamme de prix variable selon les budgets. Du temps de Sébastien Fournier, les joueurs de Servette y passaient chaque année un week-end, seuls, sans le staff technique. Une tradition qu'ils ont longtemps fait perdurer au-delà de leurs carrières, et qui existe peut-être encore.

Parce qu'y coexistent cette culture foot et une capacité d'accueil de luxe,

Crans-Montana a eu la visite de Zinédine Zidane à l'été 2022. En janvier 2023, le séjour très médiatisé de Lionel Messi, venu quelques jours en famille, a fait le tour du monde. Les posts, stories, tweets et vidéos ont placé la station valaisanne quelque part entre Dubai et Miami, lieux prisés des stars du ballon et signes extérieurs de réussite sportive. C'étaient les lumières de ce rêve-là qui faisaient briller les yeux de ces jeunes footballeurs tandis que les bouteilles de champagne voguaient au-dessus des têtes dans le crépitements des feux de bengale.

A l'âge qu'avaient ces malheureux, ou à peine plus, j'ai vécu cette éphémère griserie et je dois à Crans-Montana mon unique semaine passée dans la peau d'un footballeur professionnel. Le club avait envoyé tout l'effectif de la Première une semaine en pension complète dans l'hôtel occupé un mois plus tôt par le Servette de Favre et Rummenigge. Footing le matin avant le petit-déjeuner autour de l'Etang-Long, deux entraînements par jour, la sieste, les premières séances vidéo, les muscles des cuisses qui tétanisent. La découverte de cette

vie fatigante mais somme toute assez confortable où il suffit d'obéir et de suivre. Et puis, au fil des jours, la découverte de la vraie réalité des ressorts d'une équipe d'adultes. Les tempéraments, les histoires, les statuts, qu'une semaine comme des coqs en pâte ne fait qu'écarter brièvement.

Le président avait tout payé de sa poche. A l'époque, la banque gratifiait généreusement, le plus souvent en cash. Le football amateur en a beaucoup profité, les hôteliers et restaurateurs aussi, par ricochets. Nous apprîmes plus tard que des revers de fortune l'avaient plongé dans une situation inextricable, qu'il camoufla un temps en piochant dans la caisse du club. Sous-directeur d'une des plus grandes banques de Suisse à moins de 30 ans, ruiné et endetté dix ans plus tard; il m'arriva par la suite de le prendre en stop le soir. Il avait perdu une dent et son permis de conduire et habitait chez sa mère dans un village de montagne bien moins chic que ceux du Haut-Plateau. Une vie de roman. Une vie, malgré tout, ce que les jeunes victimes de Crans-Montana ont à peine eu le temps d'avoir. ■

DENIS DELBECO

Nous sommes en 1915. Alité dans un hôpital à Sonderborg, dans l'île danoise d'Als occupée depuis le milieu du XIXe siècle par l'armée prussienne, Jens Raben, conservateur du musée de la ville, sympathise avec un certain Jorgen Petersen. Ce dernier lui raconte avoir entendu parler de la découverte d'artefacts anciens, dans les années 1880, dans la tourbière de Hjortspring, sur la côte est. Tirés d'affaire, les deux copains de chambrée filent à la rencontre de Christen Nymand, propriétaire des lieux.

Celui-ci raconte qu'il aidait, gamin, à extraire de la tourbe. Un matériau qui, une fois séché, devient un combustible domestique de choix. Il précise qu'une planche, vieille en apparence, a été retrouvée dans le marécage, avant de finir au feu. Il précise enfin que sa pelle s'est heurtée à de nombreux objets métalliques, vite jetés au loin pour s'en débarrasser. Il semble que les personnes qui ont eu vent de l'affaire à l'époque ont pris soin d'éviter que les Prussiens ne soient alertés.

Une fois la région débarrassée de l'occupant – en 1920, à l'issue de la défaite allemande de 1918 –, le Muséum national de Copenhague, alerté par Jens Raben, entreprend en 1921 des fouilles dans la tourbière. Elles révèlent une épave de navire, presque intacte, d'environ 18 mètres de long. La ferraille éparpillée se révèle être des pointes de lance. Un véritable arsenal militaire est découvert: des armes, boucliers, casques, etc. Assez pour équiper 80 guerriers, quatre fois plus que la capacité du bateau de Hjortspring. Il s'est bien passé quelque chose là-bas, à une date encore inconnue. Tout compte fait, quatre embarcations auraient été impliquées.

Dans les années 1920, l'archéologie est encore rudimentaire. Les scientifiques tirent le meilleur des méthodes de leur époque. Ils parviennent à reconstituer une esquisse du navire au Muséum national, toujours exposée – elle reste l'un de ses fleurons aujourd'hui. L'épave inspire une reconstruction neuve à la fin des années 1990, en bois de tilleul comme son modèle, qui confirme que le «Hjortspring» a pu naviguer dans ces mers difficiles.

«Ces marins étaient vraisemblablement des assaillants venus d'ailleurs», explique Mikael Fauvelle, de l'Université suédoise de Lund, premier auteur d'une réjouissante étude sur le navire, publiée en décembre dans la revue PLOS One, qui apporte un éclairage inédit. «Les armes retrouvées étaient alors banales dans tout le



Dessins d'art rupestre représentant des bateaux, réalisés en Suède à la fin de l'âge du bronze. (DANITA DELIMONT/IMAGO)

Le mystère du «Hjortspring» éclairé par la résine de pin

ARCHÉOLOGIE Une étude lève une partie du mystère qui entoure le plus ancien vestige de navire retrouvé en Scandinavie. Il aurait été construit il y a plus de 2200 ans, bien avant l'époque viking, pour attaquer l'île d'Als. Les chercheurs estiment que ces assaillants venus à la rame auraient pu traverser la mer Baltique

nord de l'Europe et ne permettaient pas d'identifier leur origine.» D'autres artefacts, des récipients par exemple, «peuvent aussi bien provenir du nord de l'Allemagne, de Suède ou d'autres régions du Danemark». Début 2025, des travaux – basés sur des modèles météorologiques et océanographiques – ont montré que le Hjortspring aurait même pu rejoindre Als depuis la Norvège.

Des datations au carbone 14 des années 1980 ont été réalisées, qui ne portaient hélas pas sur le navire lui-même, et pour cause: avant que cette méthode de datation ne soit élaborée dans les années 1960, son bois a subi de nombreux traitements chimiques, aux fins de préservation. Notamment des imprégnations d'alun et de polyéthylène glycol, connues pour altérer toute datation au carbone. Seule la technologie de fabrication des armes pouvait donc donner un indice.

«La plupart des spécialistes s'accordaient pour dater le Hjortspring de l'âge du fer pré-romain [entre 500 av. J.-C. et l'an 1],»,

résume Mikael Fauvelle. Une estimation entachée de doute, car la géométrie du navire se retrouve dans des représentations plus anciennes. «Des milliers de gravures rupestres de l'âge du bronze représentent des bateaux très ressemblants, dans toute la Scandinavie.»

«Des milliers de gravures rupestres de l'âge du bronze représentent des bateaux très ressemblants, dans toute la Scandinavie»

MIKAEL FAUVELLE, UNIVERSITÉ DE LUND

Le groupe de Mikael Fauvelle a donc entrepris, en 2023, de dénicher d'autres vestiges du Hjortspring. Une véritable enquête policière. «J'ai contacté le Muséum national, pour savoir s'il détenait d'autres éléments excavés en même temps que le navire. On m'a répondu qu'ils avaient été transférés dans les années 1980

au Musée naval viking. Lequel m'a ensuite indiqué qu'ils ont été perdus. C'est en étudiant la correspondance entre les deux musées que j'ai trouvé une piste.»

Dans ces archives, une lettre de la fin des années 1980 annonce que les artefacts disparus ont été retrouvés et renvoyés au Muséum

date comprise entre 381 et 161 avant notre ère. Il s'agirait donc de l'un des derniers navires construits à l'ancienne, avant que les clous de fer ne viennent définitivement révolutionner la construction navale en bois.

L'analyse physico-chimique de la composition du matériau de calfatage révèle une surprise: c'est un mélange de graisse animale et de résine de pin, transformé en goudron par chauffage. Or, à l'époque, le pin était particulièrement rare dans cette région fortement déboisée. En témoignent des études antérieures sur le pollen accumulé dans les sédiments qui tapissent le fond des lacs. «On voit dans ces carottages que l'expansion des agriculteurs au Danemark au néolithique a provoqué un changement rapide de la végétation. Les forêts ont été rasées pour cultiver. Il y avait donc très peu de pins sur l'île d'Als et dans l'archipel danois. Or la construction d'un seul de ces navires représente un grand volume de résine de pin.»

Mikael Fauvelle et ses collègues calculent ainsi qu'il aurait fallu

plus d'une année de sécrétion de résine d'un seul arbre pour fournir la quantité de poix nécessaire à calfater le Hjortspring. «On peut penser qu'une chefferie capable d'organiser de telles expéditions maritimes disposait d'une véritable industrie navale, et donc d'assez de matière première pour l'alimenter.»

Les assaillants de l'île d'Als auraient donc parcouru des centaines de kilomètres avant de débarquer. «A l'époque, les grandes forêts se trouvaient dans le centre de la Suède, et au sud et à l'est de la mer Baltique. C'est sans doute là que les quatre navires ont été construits.» Les guerriers ont donc dû affronter un milieu très hostile – à la rame, puisque la navigation à la voile n'est apparue que 1500 ans plus tard dans la région.

Un marin a-t-il laissé une empreinte de son doigt?

L'analyse des fragments de cordage et de la poix documente aussi la technique de construction de la coque. Le calfatage montre en effet des marques de nœuds d'assemblage. Des collègues de Mikael Fauvelle les ont mis à profit pour créer des répliques de ces cordages, qui comportaient des portions de deux et quatre brins nouées pour réaliser des grandes longueurs. Un des morceaux de poix durcie montre également une trace de réparation. «Elle semble avoir été faite à l'extérieur de la coque, au cours de la traversée. Le plus extraordinaire dans tout cela, c'est que nous avons découvert une empreinte digitale, sans doute laissée par la main qui a réparé le navire!»

Cette empreinte, trop partielle, n'a rien révélé de son propriétaire, et pour cause, il n'y avait pas de fichiers anthropométriques à l'âge du fer! «Les rides proviennent de la partie centrale de l'empreinte. Leur épaisseur et leur espacement laissent penser qu'il s'agissait d'un adulte. L'empreinte semble être un peu grande pour être celle d'une femme, un peu trop petite pour être celle d'un homme, mais elle ne provient probablement pas de la main d'un enfant.»

Reste à comprendre pourquoi autant d'armes ont été retrouvées dans un seul navire. Sur ce point, Mikael Fauvelle et de ses collègues n'apportent rien de nouveau, puisqu'un scénario fait déjà consensus chez les archéologues qui ont travaillé sur le sujet: ces pillards venus d'on ne sait où auraient subi une déroute. Les vainqueurs auraient alors entassé l'arsenal de leurs assaillants dans le Hjortspring, avant de placer ce trophée dans la tourbière en offrande aux dieux pour les remercier. ■

EN BREF

Le kakapo ne vole toujours pas, mais il se reproduit

Le kakapo, un perroquet incapable de voler et en danger critique d'extinction en Nouvelle-Zélande, a commencé à se reproduire la semaine dernière pour la première fois depuis quatre ans, a déclaré le Ministère néo-zélandais de la conservation. Il ne reste plus que 236 perroquets verts à la silhouette ronde, séparés en trois populations reproductrices sur certaines des îles les plus reculées du sud de la Nouvelle-Zélande. Parmi eux, on compte 83 femelles en âge de se reproduire, laissant espérer que cette année voit naître le plus grand nombre de poussins depuis le début des enregistrements. **ATS**

Des incendies ravagent l'Australie

Des feux de brousse ont brûlé des habitations et réduit en cendres des milliers d'hectares de forêt hier dans le sud-est rural de l'Australie, ont annoncé les pompiers. Ils ont précisé que des vents chauds rendaient les conditions «catastrophiques» dans cette région extrêmement sèche. Des dizaines de hameaux ont été évacués dans l'Etat de Victoria et trois personnes, dont un enfant, sont portées disparues dans une des zones les plus vulnérables aux incendies. Les températures ont atteint 40 °C, créant les conditions météorologiques propices aux feux. **ATS**

Certains chiens apprennent en nous écoutant

Promenade, jouet, friandise: il suffit de prononcer certains mots pour capter l'attention de la plupart des chiens. Mais seule une poignée d'individus d'exception semblent capables d'apprendre le vocabulaire humain simplement en écoutant les conversations, comme de très jeunes enfants. C'est ce que révèle une nouvelle étude publiée jeudi dans la revue *Science*, qui montre que certains chiens, déjà connus pour être capables d'apprendre le nom de jouets par l'entraînement et le jeu, peuvent aussi assimiler des mots simplement en entendant des humains parler entre eux. **ATS**

Les océans absorbent de la chaleur, et montent

Les océans ont absorbé une quantité record d'énergie en 2025, selon une étude scientifique publiée hier, un phénomène propice à l'élévation du niveau de la mer, aux tempêtes violentes et au dépérissement des coraux. C'est la neuvième année d'affilée que la chaleur stockée par les océans atteint un record, a précisé Lijing Cheng, professeur à l'Institut de physique atmosphérique (IAP) de l'Académie chinoise des sciences (CAS) et auteur principal de cette analyse publiée dans la revue *Advances in Atmospheric Sciences* par plus de 50 scientifiques du monde entier. **AFP**

ENTRE — TEMPS

CULTURE,
LIVRES,
& SOCIÉTÉ

Samedi 10 janvier 2026
n° 1433

Lukas Bärfuss

«Ma mère
ne disait jamais
qu'elle était
pauvre»

pages 32-33

Culture

Au Venezuela,
la musique classique
au cœur du pouvoir

pages 26-27

Société

Quand la
vulnérabilité
psychique
soude les couples

pages 38-39

Ambition

Au Venezuela, splendeurs et décadences de l'orchestre El Sistema

Il y a 50 ans, le plus vaste programme d'éducation musicale au monde voyait le jour sous l'impulsion de José Antonio Abreu. Dans un pays gangrené par le crime et la corruption, cette utopie musicale a-t-elle vraiment existé ?

Juliette de Banes Gardonne

Après le rapt, orchestré par Donald Trump, du président vénézuélien Nicolas Maduro, nous avons voulu replonger dans l'histoire d'«El Sistema» ce dispositif d'apprentissage de la musique classique unique en son genre, né à Caracas. Internationalement reconnu pour la qualité de son orchestre principal – l'Orchestre symphonique des jeunes Simon Bolívar –, le chef Gustavo Dudamel est la figure médiatique d'El Sistema et a été à la tête de l'Opéra national de Paris jusqu'en 2023.

Véritable mythe du changement social par la musique, El Sistema, imaginé en 1975 par le musicien, économiste et homme politique José Antonio Abreu, est une organisation publique destinée à populariser la pratique de la musique classique chez de jeunes gens des *barrios*. À l'origine, son fondateur part d'un constat : ce sont majoritairement des Européens et des Nord-Américains qui occupent les pupitres des orchestres de Caracas. Aujourd'hui, 1,2 million d'enfants et adolescents vénézuéliens, issus à 75% de milieux défavorisés ou vivant dans des zones rurales très isolées, bénéficient de ce programme dont le modèle s'est exporté dans une quarantaine de pays.

Érigé au rang de cause nationale, Hugo Chavez en avait fait sous sa présidence (1999-2011) une vitrine alléchante de sa politique, octroyant à El Sistema un budget annuel de 100 millions de dollars. Aux obsèques de Chavez, Gustavo Dudamel dirigeait le Bolívar, devant le successeur du chef d'Etat défunt. Dans la rue, la police réprimait dans le sang les manifestations des étudiants.

«L'avenir de la musique classique»

Sous Nicolas Maduro, l'orchestre continuait d'incarner la caution du régime, se produisant encore jusque très récemment dans les plus grandes salles européennes. Au Carnegie Hall en 2024, des slogans critiques avaient néanmoins retenti dans le public lors d'un concert : «Maduro a volé les élections. Gustavo Dudamel dirigeait le Bolívar, devant le successeur du chef d'Etat défunt. Dans la rue, la police réprimait dans le sang les manifestations des étudiants.»

Mais rembobinons. Au tournant des années 2000, découvrant le projet et les jeunes prodiges qui émergeaient de la formation, la presse internationale s'emballe : «Depuis l'époque des premières notes, dans un garage de Caracas, avec onze jeunes musiciens, sa vision a donné naissance à un véritable trésor national, avec plusieurs milliers d'enfants» rapporte le *Boston Globe*. Impressionné par le talent de Gustavo Dudamel, le chef d'orchestre britannique Sir Simon Rattle le nomme immédiatement assistant à Berlin et à Salzbourg en 2003.

José Antonio Abreu (à gauche), fondateur d'El Sistema, et Gustavo Dudamel, chef du célèbre Orchestre national des jeunes Simon Bolívar, participant à une conférence à San Francisco, en Californie, le 28 novembre 2012. (Leo Ramirez/AFP)

Deux élèves transportent leurs contrebasses pour un cours de musique dans une école du quartier La Rinconada à Caracas, en octobre 2008. C'est dans ce quartier qu'est né El Sistema. (Juan Barreto/AFP)



«L'Orchestre national Simon Bolívar est surnommé «l'Orchestre des esclaves vénézuéliens»

Véritable institution d'Etat soutenue par Hugo Chavez puis Nicolás Maduro, le programme musical «El Sistema» touche 1,2 millions de jeunes Vénézuéliens. Geoffrey Baker, professeur émérite à la Royal Holloway (University of London), spécialiste de la musique latino-américaine et de l'action sociale par la musique, a enquêté dès 2010 sur le phénomène en passant plus d'une année à Caracas. Son livre *El Sistema: Orchestrating Venezuela's Youth*, publié en 2014, pointe de manière édifiante des dérives autoritaires systématiques.

Dans votre livre, vous expliquez combien l'histoire de l'orchestre El Sistema est romantisée pour plaire, en particulier, aux pays occidentaux...

Si l'histoire – ou plutôt le mythe – d'El Sistema a été si efficace, c'est parce qu'elle s'appuie sur des idées concernant le pouvoir transformateur de la musique qui existent depuis la Grèce antique. Elle s'inspire également de l'idéalisme romantique européen, très répandu dans le monde de la musique classique. Elle a donc trouvé un écho profond dans le secteur musical des pays du Nord. Le fondateur d'El Sistema, José Antonio Abreu, un homme habile et perspicace en matière de communication, avait fait ses armes dans le monde de la politique. Au milieu des années 1990, il s'est accroché au discours de l'inclusion sociale, qui prenait de plus en plus d'importance dans le monde des arts, comme argument en faveur des subventions publiques.

Elaborant un nouveau récit social pour son ancien programme musical, il a conçu une histoire susceptible de séduire les politiciens vénézuéliens, les bailleurs de fonds internationaux, les institutions et le public du Nord.

En touchant tous les bords politiques...

Oui, l'un des aspects fascinants d'El Sistema est qu'il a su toucher à la fois la gauche et la droite, les progressistes et les conservateurs. Les premiers ont été séduits par les récits sur l'inclusion sociale, la lutte contre la pauvreté et le changement social. Les seconds appréciaient l'approche éducative à l'ancienne, la discipline militariste et le discours sur la réforme des pauvres. C'est une autre raison pour laquelle cette histoire a si bien fonctionné : les deux côtés du spectre politique peuvent y trouver le reflet de leurs convictions. C'est un exemple rare de phénomène culturel qui a échappé aux guerres culturelles. Cette vision romantique était associée à la magnifique musique orchestrale jouée par de grands orchestres composés de jeunes. Une histoire qui correspondait aux attentes et aux désirs culturels plus larges, accompagnée d'une bande sonore profondément émouvante jouée par des enfants : comment aurait-elle pu ne pas réussir ?

Néanmoins, elle n'aurait peut-être pas connu le même succès si quelqu'un avait pris la peine de se demander si elle était vraie. Pendant des décennies, personne ne l'a fait. Lorsque les recherches ont commencé à être publiées, le



L'Orchestre des jeunes durant la cérémonie de célébration des 50 ans de la création d'El Sistema, le 23 février 2025 à Caracas. (AFP)



Doigts pointés vers le ciel, prêt à donner le départ, le chef d'orchestre s'est mis aux couleurs du drapeau du Venezuela pour le 50e anniversaire d'El Sistema. (IMAGO/Anadolu Agency)

mythe était déjà trop ancré dans le monde de la musique classique pour que la réalité plus complexe soit prise en considération.

Vos recherches remettent en question la «transformation sociale miraculeuse» d'El Sistema. Comment pensez-vous que les jeunes Vénézuéliens qui y sont actuellement impliqués gèrent la tension entre les idéaux du programme et leur réalité quotidienne marquée par les difficultés économiques et l'instabilité politique? Lorsque j'ai interviewé de jeunes musiciens, j'ai constaté que la plupart d'entre eux n'avaient qu'une vague idée des idéaux du programme et ne s'y intéressaient pas particulièrement. Ils étaient simplement là pour apprendre la musique et gravir les échelons de l'organisation autant que possible, idéalement jusqu'à l'un des orchestres en tournée comme le Simon Bolivar, et de là, éventuellement jusqu'à un poste dans un orchestre à l'étranger. Comme l'a déclaré l'un des anciens élèves les plus brillants du programme, le violoniste Luigi Mazzocchi, dans une interview accordée au magazine VAN, au sein d'El Sistema, «tout ce qui compte, c'est la qualité du son». Les idéaux visent principalement à vendre le programme au monde extérieur.

El Sistema joue-t-il un rôle dans la formation de l'identité civique des jeunes Vénézuéliens? Renforce-t-il les discours officiels? Offre-t-il au contraire un espace d'expression critique?

Je pense qu'il est important de faire la distinction entre le fonctionnement de l'institution et ce que font réellement les jeunes musiciens individuellement. Historiquement, El Sistema n'a jamais offert d'espace pour la réflexion ou l'expression critique. Lorsque j'étais au Venezuela, de nombreux musiciens que j'ai rencontrés avaient été expulsés d'El Sistema pour avoir exprimé leur opinion ou agi de manière indépendante, ou avaient quitté l'institution en raison de son atmosphère restrictive. El Sistema ne renforce pas directement les discours officiels, mais il fait écho à la dynamique de l'Etat bolivarien: c'est une institution autoritaire dans laquelle existe un culte de la personnalité et où la dissidence n'est pas tolérée. José Antonio Abreu et le chef d'orchestre Gustavo Dudamel ont toujours affirmé qu'El Sistema visait à former de meilleurs citoyens, mais cela n'a aucun sens, à moins de croire qu'un bon citoyen est quelqu'un qui se tait et fait exactement ce qu'on lui dit. Les valeurs principales du programme fermement aligné sur le gouvernement sont la discipline et l'obéissance. Une contradiction totale avec ce qu'est une citoyenneté engagée.

Les jeunes Vénézuéliens perçoivent-ils El Sistema comme un frein à leur émancipation? Il est très difficile de généraliser les opinions ou les perceptions au sein d'un programme aussi vaste. Néanmoins, j'ai toujours rencontré beaucoup d'ambivalence. Il ne fait aucun doute qu'El Sistema offre une possibilité d'ascension sociale aux plus talentueux (à condition qu'ils soient également dociles et chanceux). Il peut être un moyen d'accéder à la réussite musicale et économique. Mais c'est aussi un environnement très contraignant, en particulier aux échelons supérieurs; c'est une institution autoritaire. Les musiciens des meilleurs ensembles doivent se conformer aux règles et faire face à toutes sortes de restrictions arbitraires sur leur temps et leurs activités. Ils sont à la disposition de leurs supérieurs. Lorsque j'étais là-bas, l'Orchestre

«L'un des aspects fascinants d'El Sistema est qu'il a su toucher à la fois la gauche et la droite»

Geoffrey Baker, professeur émérite à la Royal Holloway

Simon Bolivar offrait à ses membres de fantastiques opportunités financières et de voyage, mais il était également surnommé «l'Orchestre des esclaves vénézuéliens», ce qui en dit long sur son ambiguïté. Mais le fait est qu'El Sistema détient le quasi-monopole de la musique classique au Venezuela, de sorte que la plupart des jeunes musiciens en herbe n'ont d'autre choix que d'accepter leur ambivalence et de faire avec, jusqu'à ce qu'ils puissent quitter le pays et, espérons-le, étudier dans un environnement plus sain.

Ce programme musical est présenté comme un trésor culturel national. Vous avez démontré ses liens étroits avec le pouvoir étatique et les pratiques autoritaires. Si un futur gouvernement d'opposition cherchait à se distancier de Maduro, dans quelle mesure pourrait-il réformer ou dépolitiser l'orchestre? Je pense que la dépolitisation, dans le sens où il s'agit de se détacher de la politique officielle, serait relativement facile: il suffirait de cesser d'utiliser les orchestres pour accompagner les cérémonies politiques, la propagande, etc. Une réforme plus profonde serait une tâche plus ardue: il y a actuellement si peu d'espace pour un débat critique sur El Sistema au Venezuela que la plupart des Vénézuéliens ne comprendraient vraiment pas la nécessité d'une réforme. Ils ne voient pas toutes les preuves et les recherches qui circulent à l'étranger depuis une dizaine d'années. Je ne pense donc pas que le frein à la réforme viendrait des jeunes musiciens, qui subissent directement les inconvénients d'El Sistema, mais plutôt de la société vénézuélienne dans son ensemble, qui a une vision illusoire du programme, qu'elle considère comme un succès retentissant.

Compte tenu des événements récents, pensez-vous que le mythe autour d'El Sistema pourrait se déconstruire? A un moment hypothétique de reconstruction nationale, qui voudrait vraiment creuser et exposer les fondations corrompues de l'une des rares réussites apparentes du Venezuela? Une réforme en profondeur est absolument nécessaire pour qu'El Sistema soit à la hauteur de ses idéaux sociaux, mais cela nécessiterait un mouvement de changement qui n'existe tout simplement pas au Venezuela à l'heure actuelle, en raison de l'approche «*locar y luchar pero no pensar*» («jouer et lutter, mais ne pas réfléchir») d'El Sistema, de sa monopolisation du domaine depuis un demi-siècle et de son emprise sur les médias nationaux. Pour l'instant, El Sistema reste fermement lié au régime: la présidente par intérim, Delcy Rodriguez, siège au conseil d'administration. El Sistema continue d'être autant un programme politique que musical, et le changement semble lointain. ■ J.d.B.G.

Contretemps

Lisbeth Koutchoumoff

Face aux drames, oser poser les questions qui fâchent

Romans, essais, romans graphiques, polars: voici la rentrée littéraire d'hiver avec ses centaines de nouveaux livres qui arrivent en librairie entre janvier et février. Mais ne parlons pas chiffres, ne parlons pas quantité, rappelons l'essentiel, à savoir que les livres sont des espaces de questionnements, d'analyse, d'exploration du présent comme du passé. Le réel y est remis en jeu, encore et encore, avec le recul qu'exige l'écriture au long cours. Un livre dilate le temps, permet des effets de loupe sur ce qui passe inaperçu dans le flot des jours, sur ce qui semble incompréhensible. Reporters de l'intime, passe-murailles hors pair pour s'inviter dans les coulisses du drame, dans les quartiers généraux du pouvoir, jusqu'aux ventricules d'où pulsent veulerie et laisser-faire criminels, oui, les écrivains, car il s'agit bien d'eux, mènent inlassablement l'enquête. Qui de mieux pour incarner l'urgence d'une écriture qui pose les questions qui fâchent que Lukas Bärfuss? Dans l'excellente traduction de Camille Luscher, paraît cette semaine *Les Miettes*, son nouveau roman qui suit la course effrénée d'Adelina, fille d'immigrés italiens et mère célibataire, pour ne pas être broyée par la pauvreté, dans l'indifférence de la Suisse replète des années 1970. Depuis vingt-cinq ans, depuis Zurich où il vit, dans la lignée des Frisch et Dürrenmatt, faisant lui aussi du théâtre un porte-voix, Lukas Bärfuss écarte les images d'Epinal d'une Suisse propre en ordre, première de classe des bons sentiments et de la bonne conscience, avec sa richesse comme preuve d'excellence. Par là bien sûr, et comme en témoigne le succès de son œuvre dans le monde entier, l'auteur pointe l'écrasement des faibles, le culte de la force, l'exclusion de celles et ceux qui sortent de la norme. Rencontré chez lui, à Zurich, il rappelle que la libre expression est un droit qui n'est pas l'apanage des écrivains. A chaque citoyen, à chaque citoyenne de s'en saisir. A chacun de poser les questions qui dérangent.

Ecrans

Le combat de Noémie Kocher, pionnière suisse du #MeToo au cinéma

En 2001, l'actrice neuchâteloise était parmi les premières à dénoncer le harcèlement sexuel dans les coulisses du 7e art. Elle raconte aujourd'hui son parcours dans un téléfilm, «Triple Peine», tourné entre la France et la Suisse. Il marquera les 10 ans de #MeToo – et le travail qu'il reste à faire

Virginie Nussbaum

Doucement, Isabelle pose une main sur l'épaule de sa fille. Le geste est délicat, l'inquiétude palpable. Elle veut savoir pourquoi «ce type, Axel», l'appelle constamment. Axel, c'est le producteur du long métrage dans lequel joue Mara. Sur la terrasse de la maison familiale, la jeune femme tient contre elle, crispée, le scénario du film et fuit les questions de sa mère. Ses yeux s'égarant dans le gris du lac, ne reste plus que le concert des canards et le poids des non-dits. Les caméras captent tout.

Noémie Kocher aussi. Derrière son moniteur, elle scrute les comédiennes, Nathalie Lannuzel et Fleur Geffrier, repositionne un bras, affine une réplique. Tout est important car ici, en cette mi-décembre près de Boudry, c'est son histoire qu'on rejoue. Celle d'une jeune actrice neuchâteloise qui subit le harcèlement sexuel d'un cinéaste. A l'aube du millénaire, Noémie Kocher passe des essais pour le film *Choses secrètes* – en rétrospective, le titre fait frémir – lorsqu'elle subit les assauts de Jean-Claude Brisseau. Nous sommes à

Paris, bien avant que la vague #MeToo déferle, qu'Adèle Haenel se lève, que les langues se délient. L'omerta est encore redoutable lorsqu'en 2001 Noémie Kocher dépose plainte contre le réalisateur, rejointe par trois autres actrices. Dans le cinéma français, elles sont parmi les premières à saisir la justice. Suivront quatre ans de procédure et, finalement, une condamnation. Autant dire un miracle, estime-t-elle aujourd'hui. Mais à quel prix?

Car à la blessure originelle s'ajoutent l'écrasant combat judiciaire et la cruauté des médias de l'époque, qui reçoivent la parole autant qu'ils la malmènent. Ces souffrances invisibles, indélébiles, ont donné son titre au film: *Triple Peine*. Il raconte ça, la puissance de l'emprise, le calvaire de la victime, la honte restée trop longtemps du mauvais côté. Prévue pour diffusion l'an prochain sur la RTS (puis sur France Télévisions) pour les dix ans de #MeToo, cette coproduction franco-suisse pose aussi un jalon symbolique: comment veut-on faire du cinéma aujourd'hui? A quoi ressemblent, en 2026, les coulisses du 7e art?

Lever le couvercle

Celles de *Triple Peine* sont concentrées mais joyeuses, malgré la thématique et le froid qui infiltre cette maison de campagne au charme un peu décati, au bord de l'Areuse, où le brouillard ne semble pas vouloir se lever. Entre deux prises, on enfle des doudounes aux comédiennes en robes d'été (la séquence qu'on tourne se déroule en août). L'équipe, elle, est quasi exclusivement féminine. «Ça s'est fait naturellement, note Pauline Gyga, productrice pour la Suisse avec sa société, Rita Productions. Mais c'est aussi un geste volontariste: il faut casser nos biais en donnant leur chance aux techniciennes.»

La naissance de ce film résulte aussi d'élans multiples. Celui de Nicolas de Saint Meleuc, un producteur français, d'abord, qui approche Noémie Kocher. «Il savait ce que j'avais vécu. Il m'a dit que si j'avais envie d'écrire là-dessus, il serait là.» L'actrice et scénariste, qui enseigne dans plusieurs écoles de cinéma, s'y refusera longtemps – jusqu'à ce que n'éclate l'affaire Weinstein fin 2017. «Ça a fait ressurgir beaucoup de choses chez moi. Je me suis rendu compte que j'avais mis un couvercle sur mon histoire.» Après un projet de fiction qui ne sera pas retenu par les chaînes, Noémie Kocher comprend que c'est bien d'elle qu'elle veut parler. «Il faut qu'on sache ce qu'on a vécu il y a 20 ans.»

Elle s'en ouvre à quelques médias, «à reculons», puis, en 2024, à l'Assemblée nationale. Devant une trentaine de députés, Noémie Kocher est auditionnée par une commission d'enquête relative aux violences commises dans les secteurs de la culture et du cinéma notamment. L'option du téléfilm finit par s'imposer, tout comme la casquette de réalisatrice que Noémie Kocher enfle pour la première fois – doublée de celle de coordinatrice d'intimité, apparue comme une évidence.

Un pied dans la porte

Le processus d'écriture, lui, est méthodique et forcément douloureux. «Il y a des moments plus difficiles que d'autres, où on est obligé de faire face à une matière dans laquelle on n'avait pas très envie de plonger. Je savais qu'il fallait que je traverse ça: je me suis mise toute seule dans mon bureau pendant un mois.» Le scénario, qui revisite le passé en flash-back, débute avec l'intervention de Mara, 54 ans, sur un plateau télé. «*Triple Peine* raconte la réappropriation: de sa voix, de sa dignité, de son histoire. Et la réparation qui s'ensuit, rendue enfin possible lorsque l'on a été entendue, écoutée et comprise.»

«Triple Peine» raconte la réappropriation: de sa voix, de sa dignité, de son histoire. Et la réparation qui s'ensuit»

Noémie Kocher

De quoi, aussi, nous tendre un miroir collectif: en deux décennies, la société a évolué... mais pas assez vite. «Ça reste extrêmement difficile d'aller en justice jusqu'au bout et de faire condamner des agresseurs sexuels, souligne Noémie Kocher. Tous les jours, on voit des affaires classées sans suite.»

Travailler à un cinéma plus sécurisant et inclusif, c'est aussi la mission de Pauline

Gygax. Qui se réjouit de l'adoption, au festival de Locarno cet été, d'un dispositif de prévention et de lutte contre les atteintes à la personnalité dans l'audiovisuel romand. Endossé par Cinéforum et entré en vigueur ce mois de janvier, le cadre inclut une formation de deux jours pour les productrices et producteurs. Les subventions de Cinéforum y sont désormais conditionnées.

«Au sein de Rita Productions, on creuse le sujet depuis dix ans. Je suis toujours surprise de constater qu'il y a encore une telle défiance alors qu'on ne fait finalement qu'appliquer la loi du travail à notre secteur.» Pauline Gyga souligne que l'OFC n'a pas adopté le texte et que la Suisse alémanique est bien plus frileuse en la matière. «Les portes? On les a un peu forcées au pied de biche mais la cale est fragile, elle peut vite sauter...»

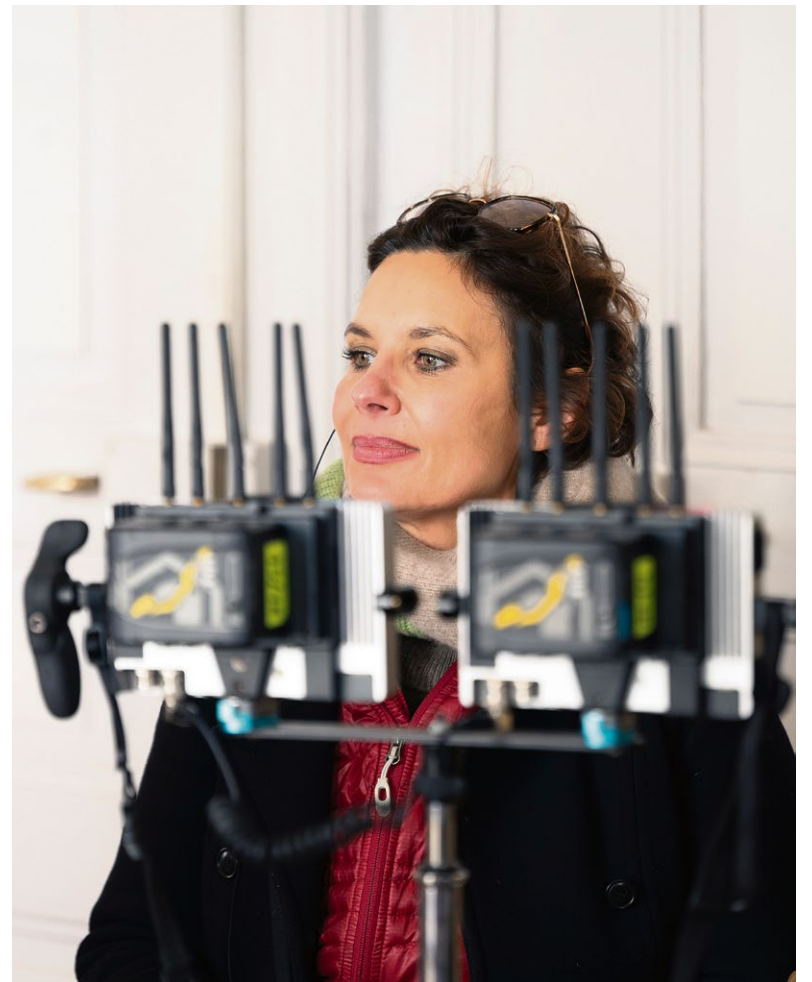
Porter un message

Triple Peine, mis en boîte en un temps record, reste malgré tout un signal positif – auquel s'est associé Stephan Eicher, en offrant les droits de deux morceaux pour la B.O., mais aussi la RTS, qui a tenu à soutenir l'aventure malgré sa politique axée séries. Françoise Mayor, responsable de l'Unité Fiction, souligne le talent et la force de Noémie Kocher ainsi que l'importance d'une participation suisse à ce projet de service public francophone – pour porter un message. «Il faut saluer le courage des personnes qui sont au fond des lanceurs d'alerte. C'est à ça que sert aussi l'argent public. Cette coproduction suisse crée non seulement de l'emploi pour des talents suisses, mais elle apporte des retombées financières pour la région où elle a été tournée.» La force de frappe de la télévision permettra, enfin, d'amener cette thématique «à toutes sortes de publics et de générations» – le film, doublé en allemand et en italien, vivra une seconde vie sur les plateformes de la SSR.

De quoi faire écho aux souhaits de Noémie Kocher. «Que le film rentre dans les maisons et qu'il apporte de l'espoir aux survivants, à leurs proches, aux spectateurs. Qu'il aide à faire comprendre pourquoi tant de victimes de violences ne parlent pas et pourquoi c'est si difficile de parler. #MeToo a bientôt 10 ans et pourtant, nous ne sommes qu'à l'aube de ce combat, particulièrement en Suisse. Il est plus que temps que la société change en matière de violences sexistes et sexuelles. J'espère que le film apportera une pierre à cet édifice.» ■



C'est dans cette villa à Areuse (NE), au bord du lac de Neuchâtel, que s'est installé le tournage en décembre. (Matthieu Spohn pour Le Temps)



Pour le film de son histoire, Noémie Kocher a enfilé la casquette de réalisatrice pour la première fois. (Matthieu Spohn pour Le Temps)



M. C. Escher, «Jour et Nuit», 1938, gravure sur bois, 391x677 mm. (2025, The M. C. Escher Company, The Netherlands/ADAGP/ProLitteris Zurich)

Exposition

Bienvenue dans le monde fantastique de M. C. Escher

Perspectives déroutantes, illusions, escaliers sans fin: les jeux fantastico-mathématiques du graveur néerlandais s'exposent à la Monnaie de Paris, après avoir séduit Rome et Toulouse

Eric Tariant

Succomberez-vous, vous aussi, à l'Escher mania? Après ses rétrospectives à Rome et Toulouse, c'est la Ville Lumière qui accueille, à son tour, à la Monnaie, ce maître de la lithographie et de la gravure sur linoléum et bois, qui a jeté des ponts entre l'art et les mathématiques. Si vous aimez les perspectives insolites et les illusions d'optique, le monde de l'étrange, de l'insolite et du fantastique, cette exposition est faite pour vous. Vous ne la visiterez probablement pas seuls, ni en petit comité.

Maurits Cornelis Escher (1898-1917), peu connu de son vivant et célébré longtemps après sa disparition, attire aujourd'hui les foules. En tém

oignent notamment les 250 000 visiteurs qui se sont pressés, à Rome au Palazzo Bonaparte, pour découvrir la rétrospective qui lui était dédiée, d'octobre 2023 à mars 2024. A Toulouse, la grande exposition Escher, organisée aux Espaces EDF Bazacle a accueilli 130 000 visiteurs au printemps 2025.

Cinquième et dernier fils d'une famille bourgeoise et aisée néerlandaise, le jeune garçon se découvre très tôt une passion pour le dessin et pour la gravure n'hésitant pas à aller frapper à la porte d'artistes pour leur montrer son travail et découvrir l'art de l'estampe à leurs côtés. A l'Ecole d'architecture et d'arts décoratifs de Haarlem qu'il fréquente, Samuel Jessurun de Mesquita, son professeur, l'encourage à devenir graphiste.

Ses études d'art terminées, le jeune Maurits, qui a la bougeotte et la passion des voyages, met le cap sur l'Italie. Il a 24 ans et est fasciné par les paysages de la Péninsule

qui inspireront un grand nombre de ses œuvres misant sur des perspectives insolites et des illusions d'optique.

L'exposition de la Monnaie de Paris s'ouvre sur ses paysages méditerranéens et aussi sur sa série consacrée aux «Jours de la création», au sein de laquelle figure *La Séparation des eaux*, œuvre saisissante, inspirée de *La Grande Vague* de Hokusai, qui est un de ses premiers chefs-d'œuvre. Suit une douzaine de gravures figurant des paysages français, de Corse notamment, dont les baies, calanques, villages perchés et plages bordées de pins maritimes fascinaient l'artiste. A noter une vue vertigineuse de Bonifacio accrochée à sa falaise, suspendue entre ciel et mer.

Fines géométries

Mais, c'est en Italie, sur ces terres «bénies» qui le fascinent, qu'il s'installe. Il choisit Rome, au début des années 1920, avec son épouse Giulietta, fille d'un riche industriel suisse. On découvre, au début du parcours, plusieurs éblouissantes lithographies de la Ville éternelle, de Sienne et de petits villages de Calabre et de Sicile. Dans les années 1930, il voyage dans le sud de l'Espagne, visite la mosquée de Cordoue et l'Alhambra. Il est fasciné par la beauté des monuments de l'art islamique et par les motifs abstraits utilisés par les artisans pour décorer les murs et arcs d'architecture.

Il développe alors la théorie dite de «la division régulière du plan». Il démontre ainsi qu'en utilisant des motifs répétitifs et géométriques, il parvient à découper l'espace sans laisser de vide entre chaque forme, créant ainsi des pavages périodiques. Il rapportera de son séjour en Andalousie une centaine d'aquarelles reproduisant des motifs de pavages. De ses figures géométriques émergent des animaux ou des figures humaines.

Escher vient de trouver sa voie, sa singularité, en mêlant fantaisie, géométrie à des sujets figuratifs qui s'imbriquent.

De gros oiseaux aux airs d'avions de chasse

Ses «pavages» sont à l'origine de son cycle sur les métamorphoses: des figures donnent vie à des tourbillons de transformations de formes abstraites qui deviennent des formes animées, et vice versa. Un poisson se transforme en oiseau qui se transforme, à son tour, en un cube, puis en un toit. Un lézard mue pour devenir la cellule d'une ruche. Un exemple d'œuvre? *Métamorphose II* qui forme une longue et impressionnante frise. L'œuvre s'ouvre sur une série de pavages avant de se poursuivre par des vues d'Italie,

puis par un jeu d'échecs, qui renvoie à un séjour de l'artiste en Suisse où il était inscrit à un club de jeux.

Ne manquez pas *Jour et nuit*, cette xylographie, exécutée en 1938, tout à fait saisissante. De gros oiseaux, aux airs d'avions de chasse, survolent des champs cultivés, et un fleuve, dont un des méandres abrite un petit village vu du ciel, flanqué du clocher de l'église. On observe, à droite de l'œuvre, un paysage de nuit, et, à gauche, le même paysage, de jour cette fois-ci, qui apparaît de manière symétrique. Les oiseaux noirs, évoluant en groupe, en vol serré, semblent fuir le monde nocturne, tandis que les oiseaux blancs progressent vers la nuit.

Escher est un maître de l'art du trompe-l'œil comme en témoignent aussi ses *Mains dessinant* (1948), œuvre dans laquelle l'artiste transforme la réalité bidimensionnelle de la feuille de papier en une illusion tridimensionnelle.

Des œuvres poétiques et oniriques

Tout aussi troublante est *Main avec boule réfléchissante* (1935). Au centre de la composition se trouve la main de l'artiste qui le tient, lui, Escher, et tout son univers à l'intérieur de la composition. On ne sait plus très bien si c'est l'artiste qui regarde son reflet ou le reflet qui regarde l'artiste.

Cette exposition, qui se présente comme une rétrospective chronologique, dévoile aussi de nombreuses œuvres poétiques et oniriques. Comme *Air et eau* (1938), une métamorphose fondée sur la juxtaposition de l'air et de l'eau. L'image est partagée par une ligne horizontale. En deçà de cette ligne, des oiseaux noirs forment l'eau dans laquelle nagent des poissons. Et au-delà de celle-ci, les silhouettes blanches des poissons se confondent avec le fond du ciel sur lequel se détachent les figures noires des oiseaux.

On retrouve, ici, le vif intérêt qu'a Escher pour la nature. Enfant, ce natif de Leuwarden, la capitale de la Frise, région septentrionale des Pays-Bas, aimait aller se promener sur ces terres, composées de centaines de lacs, d'îles, de polders, d'étangs artificiels, de tourbières et d'un grand nombre d'oiseaux migrateurs. ■

«M. C. Escher», Monnaie de Paris, jusqu'au 1er mars.



M. C. Escher, «Main avec boule réfléchissante», 1935, lithographie, 318x213 mm. Collection M. C. Escher Heritage, Pays-Bas. (2025, The M. C. Escher Company, The Netherlands/ADAGP/ProLitteris Zurich)

LE TEMPS DES SÉRIES

La chronique de Nicolas Dufour

La série qui raconte l'incendie d'un club



(Morena Filmes)

Le feuilleton commence par une bougie vésuve, mais à ce moment-là, c'est sur un gâteau d'anniversaire. Plus tard, elles apparaissent dans le club Kiss, brandies trop haut, mettant le feu au plafond.

L'incendie du Kiss, le 27 janvier 2013 à 3h15 du matin, est l'une des pires catastrophes de l'histoire du Brésil, avec 242 disparus et plus de 600 blessés. Il a été vite établi que c'est la mousse d'isolation phonique qui a pris feu au contact de flammèches au bout d'un pétard, scotché au bras du chanteur d'un groupe en concert. Production brésilienne de Morena Filmes pour Netflix en 2023, la série *Todo dia a mesma noite* (*Tous les jours la même nuit*), qui s'inspire de cet incendie et ses suites, est évidemment souvent citée ces jours sur les réseaux.

Les parallèles sont en effet troublants. L'image du plafond alvéolé qui s'enflamme correspond exactement aux vidéos qui ont circulé après le drame du Constellation. Les réalisateurs sont pudiques concernant les brûlures mais dépeignent avec précision l'asphyxie, la cohue pour sortir, le chaos dehors – «une zone de guerre», dit même un jeune personnage, comme ce fut maintes fois exprimé à Crans-Montana. Encore plus frappant: un enquêteur montre une vidéo tournée dans le club et compte les secondes durant lesquelles les jeunes gens festoient toujours alors que le plafond est léché, rongé, par les flammes. Il égrène: «dix, vingt, trente secondes» avant la réaction, trop tardive. Le poison circule dans l'air.

Le projet de l'auteur Gustavo Lipsztein, qui adapte un roman de Daniela Arbex, est ambitieux. Il couvre les années qui suivent le drame et embrasse à la fois les défis des identifications, la vie de deux grands blessés dont une jeune femme amputée au genou, l'enquête, les procédures pénales et le collectif des parents. Il y parvient finement, par une écriture serrée.

Voir une telle série maintenant réconfortera-t-il le public? Certainement pas. Est-ce utile? Sans doute. C'est le paradoxe de la fiction: elle raconte mais elle documente aussi, à sa manière. Elle élargit la vision. Elle montre les facettes d'une tragédie. ■ **«Todo dia a mesma noite»** («Tous les jours la même nuit»). Une mini-série de Gustavo Lipsztein (Brésil, 2023). Cinq épisodes de 45' à voir sur Netflix.

> La phrase

«La moitié du village va débarquer, dévorée par la curiosité. Je ferai bien de vérifier qu'il reste du sherry dans la maison»

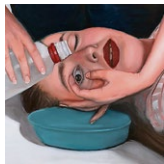
Extrait de «Un meurtre sera commis le...», d'Agatha Christie. Le 12 janvier marquera le cinquantenaire de la mort de la reine du crime.

JUKEBOX

Philippe Chassepot

Dry Cleaning, sec et sans bavures

Il y a d'abord ce coup de poing monumental en ouverture d'album: *Hit My Head All Day*, single de six minutes avec sa basse tellurique, ses riffs de guitare perceuse et son refrain qui ne nous quitte plus, fruit du parlé-chanté de la reine des glaces Florence Shaw. La jeune Anglaise s'impose comme la véritable tête de gondole du quatuor londonien, et pas seulement par son physique d'outre-monde qui lui aurait permis de jouer dans le *Seigneur des anneaux* si Cate Blanchett avait dû décliner. Elle est surtout portée par une voix faussement traînante, qui hypnotise et secoue en même temps, et un talent rare de poétesse façon aphorismes courts – voilà pourquoi ces six minutes n'en paraissent que trois. Le reste du long format? Il déroule joyeusement comme dans une kermesse, autant dire une bonne surprise dans un genre menacé par la répétition au moindre relâchement de créativité. Mais après deux albums enchaînés en 2021 et 2022, les Dry Cleaning ont eu la sagesse d'attendre l'inspiration, et la chance de recruter Cate Le Bon à la production. La quadra galloise a une nouvelle fois usé de son génie de l'instinct pour pousser le groupe là où il devait absolument se rendre. En l'occurrence:



plus de légèreté, du groove même, ce qui les fait marcher sur un fil sans même le toucher. Ou des coups de massue pour éviter de s'assoupir, ou encore des essences de new-wave début *eighties*. Bref: une délectable alternance de gifles et de caresses. ■ **Dry Cleaning, «Secret Love» (4AD)**

> Sortir

En tournée romande

Spectacle



Des «enquêteurs d'élite». Ainsi se proclament, avec malice, Nicolas Vezzoni et Lucas Lemauff – ou plutôt leurs alter ego, Sten et Chardon. Deux gus en cravate venus faire toute la lumière sur «la plus grande manipulation de masse de l'histoire de l'humanité»: la variété. Dans *Les Dossiers secrets de la Sacem*, ils explorent, démonstrations musicales à la clé, notre jukebox collectif. De Patrick Sébastien à La Compagnie créole, plongée endiablée (et moyennement scientifique, qu'on se le dise) dans les coulisses de ces tubes qu'on pensait connaître... **V. N.** **«Les Dossiers secrets de la Sacem»**. Fribourg, Le Bilboquet, je 15 à 20h30; La Neuveville, La Tour de Rive, ve 16 à 20h; Reconvilier, Théâtre de l'Atelier, sa 17 à 20h30 et di 18 janvier à 17h.

Berne et Jura

Exposition

Onze espaces d'art et musées réunis pour une même mission: offrir un aperçu de la création artistique contemporaine. Trente et un artistes et collectifs régionaux ont été sélectionnés pour la Cantonale Berne Jura, une manifestation créée en 2012 pour renforcer le réseau institutionnel des deux cantons et permettre aux créateurs et créatrices de rencontrer leurs publics. **S. G.** **Cantonale Berne Jura. Différents lieux dans les deux cantons, jusqu'au 25 janvier.**

Valais

Spectacle



Julian Vogel porte bien son nom – il ne semble pas souffrir du poids, implacable, de la pesanteur. C'est que ce diplômé en psychologie s'est entiché des choses qui volent, en particulier le diabolo. Avec *Ceramic Circus*, il revisite les codes de numéros traditionnels comme les assiettes chinoises ou le vélo désarticulé dans une course effrénée. Le tambour roule, l'acrobate glisse, une boule en céramique virevolte. Entre les jeux de yoyo et de balanciers, on devine la joie du risque, d'audacieux équilibres et un peu de casse. La vie, quoi. **V. N.** **«Ceramic Circus»**. Sion, Ferme-Asile (La Grange), en collaboration avec Le Spot, du 15 au 17 janvier à 19h.

Genève

Musique

Dans le sillage des bien connus Dropkick Murphys, formés à Boston en 1996, The Real McKenzies, nés à Vancouver en 1992, proposent un punk celtique taillé pour la scène et la fête, un pied dans le folk irlandais popularisé par The Pogues, l'autre dans le rock hardcore nord-américain. Deux mois avant la Saint-Patrick, les voici à Genève. Ça donne des envies de Guinness. **S. G.** **The Real McKenzies. Le Rez-Usine, lu 19 à 20h.**

Spectacle

Dans le cinquième opus de sa pentalogie, *Nero _una puta historia de amor*, Anna Lemonaki rapproche l'effondrement mondial et écologique de l'effondrement amoureux. Avec Julie Gilbert à la coécriture, les deux artistes se demandent si ces deux effondrements ne procèdent pas de la même difficulté à se respecter mutuellement et à tisser des liens entre humains. Ecrit au fil d'un voyage au Mexique et en Grèce, ce spectacle va solliciter les corps pour traduire ces hauts et ces bas politico-existentiels. A travers la grimpe, activité pour laquelle Neda Loncarevic a construit un décor vertical. Et à travers la danse avec le «panigyri», fête des saints qui, en Grèce, rassemble toutes les générations et promet de fortes émotions. **M.-P. G.** **«Nero _una puta historia de amor»**. La Comédie de Genève, du 14 au 18 janvier.

David

Danse

Le grand air selon Vivaldi. Celui qui fouette la lagune en hiver, celui qui caresse les balcons vénitiens au printemps. *Les Quatre Saisons* emportent dans leur carrousel les papillotes du temps. La toujours très libre Anne Teresa De Keersmaeker et son complice Radouan Mriziga, qui présentait à Vidy déjà en octobre *Magec/The Desert*, s'allient pour en proposer une version urbaine, en baskets, short et training. Quatre interprètes s'emparent de cette carte du ciel, accompagnés par la violoniste Amandine Beyer. Ils précipitent *Les Quatre Saisons* hors de son écran de velours. Ce grand air-là devrait râper, griffer, fouetter les âmes, qui sait. **A. Df** **«Il Cimento dell'Armonia e dell'Invenzione»**. Lausanne, Théâtre de Vidy, du 13 au 15 janvier.

Musique

L'année a (très) mal commencé, pas besoin de vous faire un dessin. Alors on prend la lumière là où elle filtre. Comme dans *Your Nonsense Makes Sense*, dernier single de The 502s. Une ambiance indie-folk à la Lumineers, banjo espiègle, chœur de feu de camp et paroles qui réchauffent – «Quand la vie devient mouvementée/ Tu es tout ce dont j'ai besoin». Une parfaite carte de visite du groupe américain, spécialiste des mélodies entraînantes, ensoleillées, qui font taper des pieds et oublier le reste. On ne se fera pas prier. **V. N.** **The 502s, Lausanne, Les Docks, me 14 à 20h30.**



Le trio du guitariste sicilien Dario Napoli rencontre le violoniste lausannois Baiju Bhatt pour une soirée de jazz manouche, cette musique qui faisait rage à Paris sous l'occupation. Puisant dans l'héritage inépuisable du légendaire Django Reinhardt, les musiciens ne s'interdiront pas quelques écarts vers d'autres influences, le tout avec swing! Un concert qui promet une bonne dose de virtuosité et d'improvisation, sans coup de pompe... **J. dBG** **Dario Napoli et Baiju Bhatt. Lausanne, Chorus Jazz Club, sa 10 à 21h.**

> Chez soi

Si vous avez... 4 × 52'

«Mitterrand confidentiel»

On peut commencer par pinailler sur le titre. *Mitterrand confidentiel*, ça fait titre des Rolling Stones ou de James Ellroy. Loin des ors de la République. La minisérie lancée lundi soir par France 2 surprend d'abord, c'est évident, par le talent dingue de Denis Podalydès dans la peau du président. Extraordinaire parcours d'acteur qui a pu aller de Rouletabille au vieux lion socialiste en passant par des dizaines de rôles sur scène ou pellicule.

Vieux lion, oui, mais en cage. Le feuilleton commence en 1994, à neuf mois de la fin du second septennat de François Mitterrand. Quand le cancer toujours tenu secret le ronge. Quand un livre de Pierre Péan sur sa jeunesse, notamment dans l'administration de Vichy avant de rejoindre la résistance, provoque un déversement de haine – comme les réseaux sociaux aujourd'hui, des torrents de lettres frappées de la croix gammée. Quand éclate l'affaire des écoutes de l'Elysée, la décennie précédente. Et quand le secret, encore, concernant sa fille Mazarine Pingeot finit par éclater comme une bombe de fin de règne. «Je suis assiégé de toutes parts, je nage dans le poison», lance le fauve rugissant, lequel ne rugit plus si fort, et doit admettre ses limites face aux médias.

Le créateur et auteur Stéphane Pannetier ne manque pas de courage en posant le curseur à ce moment-là de la vie du président, décédé il y a 30 ans, un 8 janvier. Remonter aux années 1942 à 1944 est périlleux. Saut temporel ensuite à la fin des années 1950, la guerre d'Algérie et des manœuvres – déjà – assez tortueuses de la part du jeune politicien ambitieux. On suit la naissance et les années d'affirmation de la bête politique. Mais surtout, on entre dans son intimité par la rencontre d'Anne Pingeot et par la dynamique du couple qu'il forme avec Danielle Mitterrand.

Le titre donne ainsi tout son sens au programme de la minisérie. Et l'on ne peut que saluer sa cohérence, construisant par touches précises son portrait d'une figure du XXe siècle. Dans ses plis dérobés, en toute «confidentialité», donc. On peut regretter que l'accent ne soit pas plus mis sur le moment politique, cette fin de règne tant agitée, si historique à plusieurs points de vue. Mais en effet, le projet tient sa ligne d'entrecroisement du public et des jardins cachés. ■ **N. Du.** **Une minisérie de Stéphane Pannetier (France, 2025). A voir sur France 2.**

Si vous avez... 4 × 50'

«Playing Nice»

En 1988, Etienne Chatiliez imaginait la méprise du siècle: deux bébés échangés à la maternité, destinés à mener des existences bien différentes – la bourgeoisie catho chez les Le Quesnoy, le HLM prolo chez les Groseille. On pense forcément au cultissime *La vie est un long fleuve tranquille* en regardant *Playing Nice*, minisérie britannique qui débarque chez Canal+ – l'histoire d'un autre échange malheureux.

Pete et Maddie mènent une vie simple dans les Cornouailles avec leur fils de 3 ans, Theo, lorsque l'hôpital les convoque pour leur annoncer que ce dernier n'est pas leur enfant biologique, mais celui d'un autre couple, les Lambert – parents du petit David, trop blondinet pour être le leur. Les deux paires se rencontrent et commencent par tomber d'accord: ils garderont l'enfant qu'ils ont élevé. Une amitié semble même naître entre les familles, aux moyens financiers radicalement différents. Miles Lambert, mari bonard et homme d'affaires fortuné, couvre Theo de cadeaux et propose même de partager leur nounou.

Comme Maddie, on reste sur nos gardes. Car on le flaire, tout va tourner au vinaigre; et bientôt, les deux clans sont en guerre. Pour Miles, tous les coups sont permis pour obtenir la garde...

Adaptée d'un roman, *Playing Nice* brasse des idées universelles et forcément poignantes. Qu'est-ce que la filiation – le poids de la génétique versus le lien affectif? Qu'est-ce qui fait un «bon» parent? Dans ce genre de bataille judiciaire, quel est le poids du statut, de l'argent? Sans compter la terreur primaire de vous voir retirer votre progéniture du jour au lendemain...

Mais ces dilemmes moraux sont progressivement noyés sous un vernis d'invraisemblable. Le cadre est trop léché, avec ses maisons magnifiques et sa mer vivifiante – la campagne touristique fonctionne, vous aurez bientôt envie de planifier une escapade balnéaire au sud-ouest de l'Angleterre.

Surtout, Miles, dont on découvre assez tôt les vraies couleurs, a plus des airs de sociopathe que de père désespéré prêt à tout pour sauver son clan. Ce grand méchant, tel qu'on nous le présente, en viendra à des ruses grotesques pour arriver à ses fins, tandis que ses victimes, elles, ne semblent que mollement réagir. *Playing Nice* perd donc en muscles, pour un sujet fort qui en méritait. Un thriller du dimanche, pas très fin mais passable, à déguster comme un *fish & chips* depuis votre cottage de vacances. ■ **Virginie Nussbaum**

Une minisérie de Grace Ofori-Attah et Kate Hewitt (Grande-Bretagne, 2025). A voir sur Canal+ et MyCanal

Arts

Un Japon de papier éclatant de couleurs et de vie

Le Musée Jenisch, à Vevey, expose pour la première fois les œuvres de la très belle collection de Rudolf Schindler: des gravures d'une fraîcheur remarquable qui racontent le Japon du XIXe siècle

Eléonore Sulser

Kimonos d'été violets ornés de motifs clairs, écharpes rouges et blanches, chignons hauts, visages expressifs, cinq acteurs de kabuki paraded dans une rue animée. Bando Takesaburo Ier du nom, Kataoka Gado IIIe, Arashi Kichisaburo IIIe, Iwai Kumesaburo IIIe et Nakamura Fukusuke Ier sont des célébrités. Trois admiratrices les regardent. Des fenêtres alentour, on leur lance des coups d'œil, tandis que d'autres passants contemplent les affiches qui annoncent leurs exploits. Cette image, que l'on peut voir à Vevey dans l'exposition *Impressions du Japon*, date de 1855. Elle est saisissante de vigueur et de couleurs. Elle est signée Utagawa Kunisada, dit Utagawa Toyokuni III (1786-1865), un des grands maîtres de l'estampe japonaise, un des maîtres aussi de la représentation du théâtre kabuki et de ses protagonistes, qui, à l'époque, connaissent un succès phénoménal, dans les grandes villes du Japon, malgré les tentatives de censure de la part du gouvernement.

Merveilleusement conservée et vivace, comme les estampes qui l'entourent, *Cinq hommes vaillants en robe d'été* vient d'une splendide collection, léguée au Musée Jenisch par Rudolf Schindler (1914-2015), professeur puis directeur de l'Ecole des arts visuels de Bienne – il s'intéressa notamment au dessin et à la théorie des couleurs – et il fut lui-même peintre et graveur. Qu'il soit formé comme artiste et se passionne pour les arts d'Extrême-Orient et, en particulier, pour l'estampe japonaise, explique sans doute pourquoi cette collection est si belle. Il n'est pas rare de voir des *ukiyo-e*, des «images du monde flottant», selon la traduction consacrée, mais elles sont rarement aussi soigneusement choisies. La plupart des estampes exposées à Vevey sont à voir pour la première fois, même si une soixantaine de gravures de

cette collection avaient répondu aux œuvres de Vuillard à la Fondation de l'Hermitage.

Car, montrent l'exposition et son catalogue aux essais éclairants, Rudolf Schindler a documenté chaque œuvre. Il collectionne en particulier des estampes de l'école d'Utagawa dont la production foisonnante et les artistes stars dominent le XIXe siècle et certains thèmes, où l'école excelle, comme le kabuki et ses acteurs, sujets de prédilection, la mode et les divertissements et enfin les paysages et les récits populaires. Rudolf Schindler s'est intéressé au processus de fabrication complexe de ces gravures sur bois raffinées, acquérant des dessins préparatoires, notant les pigments utilisés, attentif à la finesse des tirages.

Bois de cerisier sauvage

Si le dessinateur signe l'œuvre, parfois avec l'aide de ses élèves, le rôle du graveur et de ses aides qui la reproduisent (sur du bois de cerisier sauvage) est essentiel: il faut au moins sept ans pour devenir un artisan accompli. Après quoi vient encore l'imposition des couleurs sur des bois différents – avec parfois pour les ciels et les plans d'eau de beaux dégradés (*bokashi*) obtenus grâce à une brosse mouillée moitié à l'encre, moitié à l'eau – et enfin les impressions réalisées à la main à l'aide de tampons.

Il faut imaginer le Japon du XIXe siècle, ses grandes villes, ses théâtres, ses quartiers des plaisirs pleins d'animation; l'aisance d'une bourgeoisie nouvelle, cultivée, qui supprime peu à peu la vieille aristocratie, une population alphabétisée qui lit des feuillets haletants pastichant les grandes œuvres du passé, qui se précipite dans les théâtres pour retrouver ses récits et ses vedettes préférées, voyage en mots et en images à travers les saisons et les régions du Japon.



L'acteur de Kabuki Nakamura Shikan IV dans le rôle d'Ishikawa Goemon, représenté par Utagawa Kunisada, dit Utagawa Toyokuni III (1786-1865), en 1861. (Musée Jenisch Vevey. Photo: Julien Gremaud)

Bientôt, dès la fin du XIXe siècle, les estampes montreront au public japonais le monde occidental et un progrès venu d'ailleurs, mais pour l'heure toute cette population urbaine se choisit de beaux vêtements à la mode, consomme, se divertit, joue, avec la complicité des artistes, au chat et à la souris avec la censure gouvernementale, qui tente de brider les débordements et le luxe excessif. Il n'est pas rare qu'on contourne les interdits en jouant sur les symboles, les mots, en brouillant les pistes (tel acteur connu n'est pas représenté sur scène, mais devant un paysage) ou qu'on se lance dans la publicité en dessinant, par exemple, une poudre parfumée à l'usage des élégantes ou bien un restaurant populaire. Voilà ce que racontent ces «impressions» japonaises (au double sens du mot), voilà aussi ce qui fera écho chez les artistes et les amateurs occidentaux qui les découvriront durant la seconde moitié du XIXe siècle.

S'évader par l'image

L'exposition, montée avec l'aide de spécialistes – les commissaires Anne Deltour et Margaux Honegger ont travaillé avec Sabine S. Bradel, professeure assistante à l'Université Waseda de Tokyo –, nous promène dans cet univers chatoyant. Nous voici, par exemple, voyageant à travers le Japon, le long de la route du Tokaido qui va du pont de Nihonbashi à Edo à celui de Sanjo à Kyoto. Les scénateurs donnent à voir des sites connus, des scènes de récits ou monuments, à un public qui n'obtient que difficilement le droit de voyager. Le paysage prend d'autant plus d'importance dans les sujets d'estampes que le théâtre est sévèrement surveillé par les censeurs. Lorsqu'on ne s'évade pas géographiquement, lorsqu'on ne rêve pas de cerisiers en hiver et de neige en été, ce sont les contes et les sagas populaires, abondamment illustrés par les artistes qui parfois en tirent de riches estampes, qui emportent les imaginaires.

Ces *ukiyo-e*, «images du monde flottant», ont conservé tout un monde sur du papier. Bel hommage à ce «monde flottant», à cette notion d'impermanence de toute chose venue du bouddhisme mais dont le XIXe siècle japonais a tiré le bonheur de la contemplation et la jouissance de plaisirs qu'il s'agit de cueillir lorsqu'ils sont là. ■

Impressions du Japon. Une exposition du Musée Jenisch à Vevey, à voir jusqu'au 29 mars.

D'autres évènements autour des arts japonais

Le regard de Kokoschka sur les estampes, des surimons présentés au Musée Rietberg et «Le Maître du kabuki» de Lee Sang-il

En marge d'*Impressions du Japon*, la **Fondation Oskar Kokoschka** (1886-1980), sise dans les murs du Musée Jenisch, présente avec *Japomanie* le regard que portait le peintre expressionniste autrichien sur les estampes japonaises. Le Japon s'ouvre au monde extérieur vers le milieu du XIXe siècle, des œuvres et des objets circulent en Europe et, en 1873, l'exposition universelle de Vienne s'intéresse à l'Extrême-Orient. Des musées viennois acquièrent des collections d'estampes que le jeune Kokoschka découvrira dans ses années de formation. Il constitue, lui aussi, une petite collection d'estampes avec une préférence pour les beaux portraits d'Utamaro. **A voir jusqu'au 29 mars.**

Le Musée Rietberg de Zurich présente en ce moment une collection de surimons. Il s'agit de gravures japonaises très soignées, pour lesquelles on utilisait du papier et des pigments luxueux. Leurs sujets étaient particulièrement recherchés et leur tirage, limité. Objets de commandes de particuliers ou de cercles, ils servaient de cartes de visite, accueillant des poèmes et, surtout, des vœux de Nouvel An. Pour des raisons de conservation, l'exposition *Japon de luxe – L'art de l'estampe surimono* fermera le 12 février pour rouvrir le 19 du même mois avec un nouvel accrochage de surimons, non moins luxueux. **A voir jusqu'au 12 juillet prochain.**

Enfin, si les acteurs de kabuki dépeints par les artistes de l'école Utagawa vous ont intéressés, vous pouvez voir, actuellement dans quelques salles romandes, *Le Maître du kabuki, un film japonais de Lee Sang-il*, qui, sur fond de rivalités entre vedettes, présente ce genre théâtral très populaire et la riche culture qui l'accompagne. ■ **E. Sr**



«Le Genji qui fascine les gens» vers 1846-1852 par Utagawa Kuniyoshi (1797-1861). Les estampes en forme d'éventail sont produites, en général, pour la saison estivale. (Musée Jenisch Vevey. Photo: Julien Gremaud)

«En Suisse, nous sommes les champions pour enterrer le passé»

Lukas Bärfuss est l'une des voix majeures de la littérature de langue allemande. Depuis vingt-cinq ans, il arrache les masques policés des violences sociales et politiques. Rencontre chez lui, à Zurich, pour la sortie en français de son nouveau roman, «Les Miettes»

Lisbeth Koutchoumoff

Une femme qui court dans Zurich, à perdre haleine, qui «fuit, tant qu'elle peut, cherche une échappatoire dans le tourbillon de peur qui fait rage dans son ventre.» Par un beau dimanche de mai du début des années 1970, Adelina s'est mise à courir sans but comme on prend une respiration après être restée trop longtemps dans l'eau. Cernée par les dettes, les loyers impayés, venant de perdre son travail de serveuse, elle est acculée. *Les Miettes*, le nouveau roman de Lukas Bärfuss traduit par Camille Luscher, avance ainsi, par les yeux d'Adelina, au rythme de sa foulée, de son énergie pour ne pas couler, de la Suisse où elle est née à l'Italie, le pays de ses parents, où la lutte armée attire comme le chant des sirènes.

Auteur de 45 pièces de théâtre (*Les Névroses sexuelles de nos parents*, *Le Voyage d'Alice en Suisse*, ou *Séduction* qui sera joué sur les Scènes du Grütli à Genève dès fin janvier), de romans (*100 jours, 100 nuits*, *Koala*), d'essais (*Le Carton de mon père*), de chroniques poli-

tiques dans les journaux allemands et suisses, Lukas Bärfuss est l'une des voix les plus fortes de la littérature de langue allemande, traduit dans une vingtaine de langues, une figure aussi de l'intellectuel lanceur d'alerte qui prend position comme on entre dans l'arène. Entre autres récompenses, il a reçu, en 2019, le Prix Georg-Büchner, plus haute distinction littéraire allemande, pour l'ensemble de son œuvre.

En suivant Adelina, agent révélateur de ce que la Suisse prospère ne veut pas voir, Lukas Bärfuss met au jour les mécaniques de l'exclusion, dont les rouages sont d'autant plus huilés quand ils s'abattent sur les femmes. Lukas Bärfuss nous a reçu chez lui à Zurich. Rayonnages de livres où que l'on porte le regard, thés fumants. Par la fenêtre, il neigeote.

Comment est né le personnage d'Adelina?

Sur beaucoup d'aspects, le roman est un portrait de mon enfance et de ma mère. Je n'ai pas eu à inventer beaucoup de choses. Le goût particulier de la pauvreté m'est très familier. Un jour, le personnage d'Adelina était là, comme une épiphanie. Cela m'arrive souvent. Les romans, les personnages arrivent d'un coup. La seule chose qui m'incombe est de les suivre pour découvrir où ils vont et ce qu'ils pensent. Après, apparaît le problème de la discrétion dans le roman.

C'est-à-dire?

Je suis toujours frappé par le fait que les romans ne préservent pas l'intimité des personnages. On sait tout d'eux, de leurs idées, de leur vie privée. J'ai toujours trouvé cela un peu malsain. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui est laissé dans l'ombre chez Adelina. C'est d'autant plus important qu'elle est nue, elle perd tout, elle n'a rien pour se cacher. C'est une question de dignité.

Que vouliez-vous explorer avec «Les Miettes»?

La Suisse dans les années 1970? La pauvreté dans un pays si prospère?

Oui. Parce que nous sommes vraiment des champions pour enterrer le passé. On fête des mythes historiques mais ce qui s'est réellement passé pour la génération de nos parents, on l'ignore.

Qu'est-ce que l'on préfère oublier ou occulter de ces années 1960-1970?

Dès l'âge de 20 ans, je me suis intéressé à la politique militante et j'ai toujours trouvé que la violence politique de ces années-là avait bousillé la gauche. Jusqu'à aujourd'hui, l'histoire de cette violence, de cette erreur historique dont on souffre toujours, n'est pas vraiment abordée. L'autre aspect, c'est l'histoire sociale avec le droit du mariage qui faisait perdre aux femmes leurs libertés fondamentales. Elles ne pouvaient pas signer de contrats. Et si vous étiez une femme célibataire, votre enfant était immédiatement placé sous tutelle. Jusqu'en 1988, une femme sans homme n'était pas un sujet.

1988... C'est vrai que l'on a tendance à oublier.

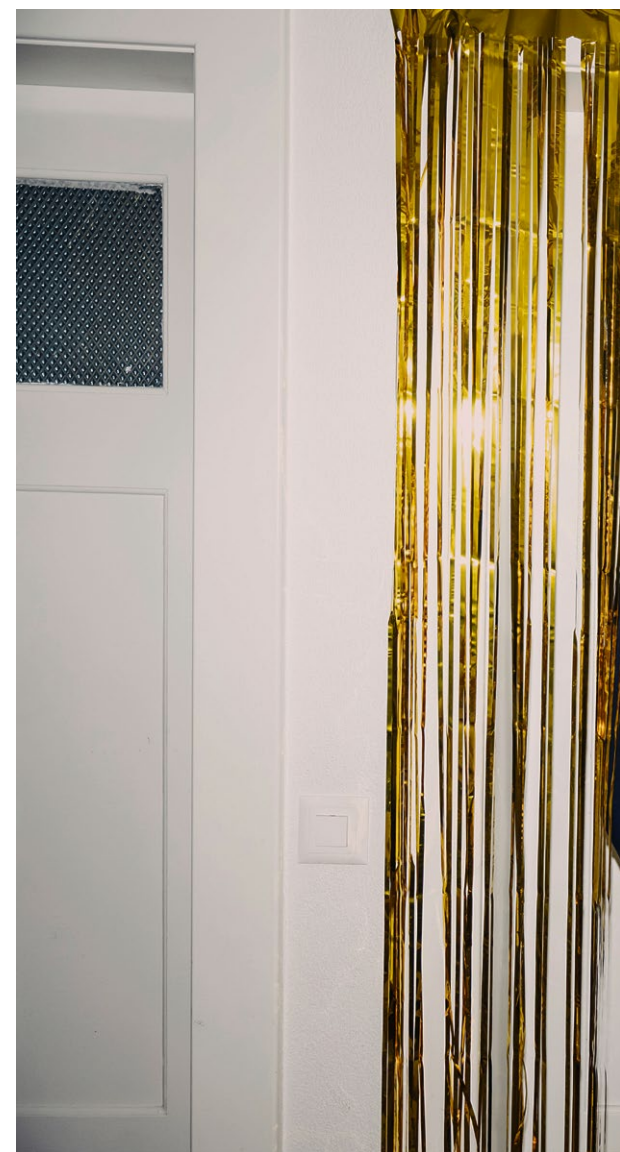
Il suffit de lire les débats au parlement fédéral sur la nouvelle loi du mariage dans ces années-là. Il s'agissait de mettre un terme à l'inégalité de droits entre les époux. Les discussions ont été acharnées. Cela vaut la peine de s'y plonger parce que l'on n'a toujours pas dépassé cette vision en fait. Une grande inégalité perdure en Suisse entre les hommes et les femmes. S'émanciper du modèle familial classique se paye cher jusqu'aujourd'hui. La littérature est un moyen pour apprendre du passé.

Je pense à la violence de cette scène, où Adelina, acculée par les dettes, est en quelque sorte vendue par son usurier à un autre homme qui aura tous pouvoirs sur elle...

Je ne pense pas que cela serait très différent aujourd'hui pour une femme dans sa situation. Si vous n'avez pas d'argent en Suisse, ce n'est pas très rigolo. On vous donne toujours l'impression que vous n'avez pas de valeur, que vous êtes coupable d'être pauvre, que vous avez presque commis un crime. Si la Suisse est devenue l'un des pays les plus riches au monde, c'est aussi grâce à la pression qui est mise sur les pauvres. Cela nous a procuré beaucoup de succès, c'est certain. Mais le prix à payer est lourd socialement.

Est-ce d'autant plus difficile d'être pauvre dans un pays riche?

C'est surtout très caché. Les pauvres ne peuvent pas s'organiser. Ma mère ne disait jamais qu'elle était pauvre. Son expression était: occasionnellement, je n'ai pas d'argent. On n'a jamais envie de se définir par son statut de pauvre. Mais cela empêche aussi de créer une solidarité avec celles et ceux qui se trouvent



Dans son appartement à Zurich, Lukas Bärfuss confie: «J'ai été éduqué par une encyclopédie de 28 volumes que des «débarasseurs» d'appartements m'ont donnée quand j'avais 8 ans.» (Samuel Schach pour Le Temps)

«Ma mère n'avait pas peur de la police mais des services sociaux parce que c'étaient eux qui décidaient des internements»

PUBLICITÉ

grand theatre geneve

L'Italiane à Alger

Opéra de Gioacchino Rossini

23 janvier au 5 février 2026

DÈS CHF 17.- AU BFM GTG.CH

IMAGE: RANIA MATAR

Futur antérieur

Mettre la pensée au pas, une illusion qui

L'Union européenne a récemment décidé de sanctionner des personnalités coupables à ses yeux de «désinformation» en faveur de Moscou. Un jugement pour le moins imprudent, qui n'est pas sans rappeler le conformisme intellectuel fustigé par Paul Nizan dans «Les Chiens de garde», paru en 1932

Gauthier Ambrus

On dit que le passage d'une année à l'autre a des vertus clarificatrices. C'est vrai tout particulièrement pour l'actualité qui file à toute vitesse, nous privant du recul nécessaire pour la peser. Voici donc l'heure des bonnes résolutions: faire le tri entre ce

qui est important et ce qui l'est moins, tout comme entre les fausses nouvelles et les vraies. Vœu pieux? Peut-être. Certaines nouvelles peinent à trouver leur juste place. On ne sait pas très bien où les ranger, histoire de ne pas bousculer le bon équilibre de l'information, plus fragile qu'il n'y paraît.

Punition extrajudiciaire

C'est le cas d'une annonce tombée juste avant les Fêtes, qui semble s'être égarée quelque part entre 2025 et 2026. On supposera après tout qu'il n'y a là rien d'anormal, les esprits étaient ailleurs. La nouvelle est pourtant potentiellement explosive: l'UE a décidé de sanctionner une série de personnalités jugées coupables d'alimenter la «désinformation» du Kremlin, parmi lesquelles un Suisse, Jacques Baud, ex-colonel des services de renseignement devenu détricoteur de coups tordus en géopolitique.

La figure est controversée: esprit libre pour les uns, star des milieux complotistes pour les autres, Baud prend presque systématiquement le contre-pied des versions officielles de l'histoire contempo-



dans la même situation. C'est un piège. On le sait, l'Etat social n'est pas vraiment là pour les pauvres.

A quoi sert-il?

Il est plutôt là pour contrôler les pauvres. L'Etat crée énormément de chicanes pour les personnes dans cette situation. Quand vous êtes dans la précarité, la dernière chose que vous souhaitez est d'avoir un contact avec l'Etat social.

Encore aujourd'hui?

Encore aujourd'hui, même si c'est un peu mieux. Mais dans les années 1970, c'était carrément dangereux. Il ne faut pas oublier que l'on a mis des jeunes femmes mineures en prison parce qu'elles avaient des enfants hors mariage. Comme ce fut le cas par exemple à la prison de Hindelbank près de Berne. On sait bien aussi que cet emprisonnement était associé à une forme d'esclavage. Ces femmes étaient obligées de travailler à l'usine sans être rémunérées. Le vendeur d'armes Emil Bührle, notamment, a instauré ce système dans ses usines.

Votre mère aurait pu être internée?

Ma mère cohabitait toutes les cases pour l'être. Mon père était en prison, son grand-père était manouche... Elle n'avait pas peur de la police

mais des services sociaux parce que c'étaient eux qui décidaient des internements.

Et vous, vous avez dû les fuir aussi?

Oui. Ce qui m'a sauvé entre 15 et 20 ans, quand je vivais dans la rue, c'est que j'avais toujours des chemises bien propres et repassées.

Comment faisiez-vous?

Grâce à ma mère qui travaillait dans une blanchisserie.

Comme le personnage d'Adelina.

J'avais toujours une petite valise avec des chemises propres à l'intérieur que je déposais en sécurité quelque part. En tant que mineur, je faisais tout pour échapper au radar des services sociaux. J'avais vu des garçons de mon âge être placés en institution. Quand ils en sortaient, ils étaient bien abîmés.

Vous avez pu aller à l'école pendant ces années?

Non. A la fin de l'école obligatoire, j'ai réussi l'examen d'entrée à l'Ecole normale, je voulais devenir instituteur. Mais j'ai dû interrompre la formation. Ça n'allait plus. Vous ne pouvez pas suivre les cours quand vous dormez le soir dans la rue. J'ai travaillé sur des chantiers, fait toutes sortes de petits boulots.

En vous écoutant, on pense forcément au journaliste Nicolas Meienberg qui a décrit de façon si implacable dans «L'Exécution du traître à la patrie Ernst S.» la machine à broyer les pauvres qu'était la Suisse des années 1930-1940 et au-delà. Votre première pièce de théâtre s'intitulait «La Mort de Nicolas Meienberg». Il a été une source d'inspiration pour vous?
Non, plutôt un contre-exemple. Pas dans ses textes mais dans la façon dont il a vécu. A la fin de sa vie, il vivait reclus, ennemi avec tout le monde. Jeune, je ne voulais pas devenir comme lui. La littérature m'avait permis de trouver une place dans la société dont j'avais toujours été tenu à l'écart. Je ne voulais pas être habité par la haine comme lui. Je voulais écrire pour mes lecteurs.

Mais ses textes restent d'une grande force, non?

C'est vrai. Il a été le premier à enquêter sur Maurice Bavaud et sa tentative d'assassinat d'Hitler en 1938, le premier aussi à s'intéresser à la famille Wille et sa proximité avec l'Allemagne pendant la Première et la Deuxième Guerre mondiale. Nicolas Meienberg a été très important. Il est largement oublié aujourd'hui.

Comment êtes-vous sorti de la rue? Les livres ont-ils joué un rôle?

J'ai été éduqué par une encyclopédie en 28 volumes que des «débarrasseurs» d'appartements m'ont donnée quand j'avais 8 ans. J'ai évidemment perdu celle de l'époque mais j'en ai commandé plus tard des exemplaires. Quand je l'ai reprise en main, j'ai réalisé que je connaissais encore chaque page par cœur. C'est un peu effrayant, cela montre à quel point les choses n'allaient pas autour de moi et combien ces livres étaient mon refuge.

Plus tard, j'allais lire dans les bibliothèques. A 21 ans, j'ai trouvé un job de libraire, ce qui a ouvert un nouveau chapitre de ma vie.

Adelina est dyslexique et n'apprendra pas à lire. C'est l'exclusion ultime?

J'ai connu l'analphabétisme dans ma classe, à Thoun. Plusieurs copains sont sortis de l'école sans savoir lire et écrire. Ces enfants étaient ignorés par l'institution scolaire. Pourquoi s'en faire? Ils étaient pauvres de toute façon, ils trouveraient du travail sur les chantiers ou feraient des ménages... Or c'est une forme de violence de ne pas s'occuper des jeunes qui ont ce type de difficultés. Le grand problème de notre société, c'est que l'on ne lit plus. La capacité de lire est divisée en cinq paliers. Seuls 3% de la population accèdent au 5e palier. Les 4e et 5e paliers ne concernent que 13% de la population. L'intelligence artificielle va encore aggraver cette situation. Ce n'est pas bon du tout pour la démocratie.

L'autre scène où vous intervenez, c'est le débat d'idées. En 2015, dans la «Frankfurter Allgemeine Zeitung», vous lanciez un pavé dans la mare en décrivant la Suisse comme un pays en état de catatonie, avec des politiciens incapables d'aborder les vrais enjeux et notamment celui de nos rapports avec l'UE. C'est un texte qui a changé ma vie.

A ce point?
Oui, j'ai brûlé quelques ponts avec ça en Suisse. Je pouvais me le permettre parce que j'ai aussi une carrière à l'étranger. Les médias ici n'ont pas apprécié d'être critiqués.

Vous dénonciez la droitisation de la «NZZ» notamment, les licenciements de journalistes. Mon article était très doux quand on voit ce qu'est devenu le monde médiatique depuis! Il n'y a qu'à regarder les chaînes publiques comme la SRF. Pourquoi? Parce que le pouvoir n'aime pas trop les médias. Et le pouvoir en Suisse, c'est l'argent. On veut tout régler avec l'argent.

En novembre, vous avez publié un article sur «La Suisse, cette colonie des Etats-Unis». Nourrir le débat, le secouer, fait partie intégrante de votre travail d'écrivain?

On me demande souvent pourquoi je suis provocateur mais je me sens plutôt provoqué! Comme devant ces entrepreneurs suisses qui ont offert une montre de luxe et de l'or à Donald Trump pour faire baisser les droits de douane. Or il se trouve que c'est contraire à la loi. L'article 322 du Code pénal prévoit que la corruption d'un agent étranger est passible de 5 ans de prison. J'attends toujours l'action des tribunaux. On sait combien ce type d'initiative est nuisible pour la démocratie. Si les gens riches peuvent s'acheter une politique, la politique ne sert plus à rien.

Notre liberté d'expression est garantie par la Constitution. C'est un droit qui n'est pas tombé du ciel, beaucoup de gens se sont battus pour cela. On se doit de prendre soin de cette liberté. Peut-être que, pour moi, c'est un peu plus facile parce que je suis écrivain et que je connais un peu les mots. Mais s'engager pour la communauté, c'est à nous tous de le faire. ■

Rencontre avec Lukas Bärfuss autour du roman «Les Miettes», le 2 février à la Comédie de Genève, à 19h30. Entrée libre (sur réservation www.comedie.ch)

«Séduction», une pièce de Lukas Bärfuss, trad. de l'allemand par Mathilde Sobottke, mise en scène Gian Manuel Rau, Scènes du Grütli, Genève, du 28 janvier au 13 février. Le 5 février, rencontre avec Lukas Bärfuss à l'issue de la représentation.



Genre Roman
Auteur Lukas Bärfuss
Titre Les Miettes
Traduction De l'allemand par Camille Luscher
Editions Zoé
Pages 236

a la vie dure

raïne. C'est un brillant empêqueur de penser en rond, au point qu'on peut finir par trouver cela un peu suspect. Mais, pour le commun des mortels, comment savoir s'il est dans le vrai ou s'il déraile? Il faudrait avoir des lumières bien hors de notre portée. C'est connu, en temps de guerre, la vérité meurt la première, dans tous les camps. Il n'est donc pas surprenant qu'on en débatte à tort et à travers.

S'érigeant imprudemment en juge du vrai et du faux, l'UE censure donc le désir de savoir et la libre critique, quitte à s'égarer. On n'insistera pas sur la nature extrajudiciaire de cette punition, digne des meilleures dictatures. Comment prouver sérieusement que Baud a tort à 100%, sinon par pétition de principe? Et s'il se trompe, comme c'est fort possible, et même probable, l'erreur serait-elle devenue péché? Faute de preuves à l'appui, comment démontrer la volonté maligne de corrompre les âmes en faveur de l'ennemi? Ses censeurs n'hésitent pas à sacrifier la liberté de penser, avec son inévitable cortège d'erreurs et de manipulations, au bénéfice d'une posture morale qui a des airs de garde-à-vous. La situation doit être grave, décidément, si

les démocraties doivent tordre le cou à leurs principes fondamentaux pour se maintenir en vie.

Foi aveugle

Au début du siècle dernier, Paul Nizan, dans *Les Chiens de garde* (1932), un pamphlet comme on n'en écrit plus, s'en prenait vivement à la philosophie de son temps qu'il accusait de s'être mise au service du conservatisme social et du pouvoir bourgeois, devenant de fait la gardienne du temple du conformisme intellectuel. Sa réflexion nous parle aujourd'hui singulièrement, à cette différence près que le conformisme intellectuel n'a plus besoin de la philosophie: sa bonne parole part directement des structures politiques et technocratiques, et ce sont les médias qui la répandent, parfois malgré eux.

Revenons à Nizan. Ancrée dans un solide appareil d'Etat (école, université), la pensée conformiste s'insinue dans les esprits au point de façonner notre perception du monde, même quand celle-ci heurte de plein fouet l'expérience concrète. On se surprend à adopter dans l'enthousiasme des convictions et des

comportements qui vont régulièrement à l'encontre de nos intérêts réels.

Le premier exemple qui vient à l'esprit de Nizan, c'est la guerre, et ce n'est pas un hasard: la pensée officielle déréalise ses horreurs en les dissimulant derrière la foi aveugle en une grande idée, nous induisant ainsi à «accepter sommairement l'essentiel des faits contre lesquels les hommes s'élèvent». Or, pour Nizan, les déchirures de la société sont telles qu'il ne suffit pas d'en appeler à la vérité pour dire le vrai, puisque chacun en tire ses propres conclusions. Il faut donc se faire une raison: la pensée sera toujours plurielle, et conflictuelle, car le monde se divise irrémédiablement entre oppresseurs et opprimés, soit ceux qui gommement la réalité et ceux qui la subissent. C'est pourquoi, conclut-il, «quiconque veut penser humainement aujourd'hui pensera dangereusement». Les nouveaux chiens de garde sont prévenus. ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

PUBLICITÉ

SAISON
25
26

**SOCIÉTÉ
DE MUSIQUE**
LA CHAUX-DE-FONDS
musiquecdf.ch

DL 11.01 17h
SIMON POPP piano
W.A. Mozart | Franz Schubert |
George Benjamin | Sergueï Rachmaninov

JE 15.01 19h30
ISABELLE FAUST violon
ALEXANDER MELNIKOV piano
Sergueï Prokofiev | Dimitri Chostakovitch |
Arnold Schönberg | Ferruccio Busoni

ME 21.01 19h30
LES MUSICIENS DU LOUVRE
MARC MINKOWSKI direction
MARINA VIOTTI mezzo-soprano
LIONEL LHOTE baryton
Offenbach

POLARS & CIE

La chronique de Mireille Descombes

Défis en cascade pour une policière trans

Dans «La Fin de l'homme», l'Espagnol Antonio Mercero met en scène une enquêtrice transgenre de la police madrilène confrontée à un assassinat aussi étrange qu'inexplicable. Le premier volet d'une série originale et prometteuse

Son nom ne vous dit rien? Et pourtant... Antonio Mercero fut, avec ses complices Augustin Martinez et Jorge Diaz, au cœur d'une polémique qui fit couler beaucoup d'encre en Espagne et bien au-delà. Entre 2018 et 2021, ces trois scénaristes de la télévision ont en effet signé plusieurs romans noirs ultra-violents sous le nom de Carmen Mola. Il s'agissait, assurait-on alors au lecteur, du pseudonyme choisi par une professeure de mathématiques proche de la cinquantaine, née à Madrid, et mère de trois enfants. La supercherie fut révélée lorsque *La Bestia* obtint en 2021 le prestigieux Prix Planeta: Carmen Mola – promue par son agence comme «la Elena Ferrante espagnole» – n'était pas une femme mais trois hommes. Qui furent accusés par certains d'avoir utilisé ce stratagème pour booster les ventes.

Ce glissement entre le masculin et le féminin se retrouve curieusement au cœur de *La Fin de l'homme*, publié en 2017 par Antonio Mercero sous son propre nom. Captivant et complexe premier volet d'une série, ce polar sociétal qui vient d'être traduit en français a pour personnage principal la troublante Sofia Luna, autrefois prénommée Carlos, une inspectrice transgenre de la police madrilène.

Parfaitement dans l'air du temps, cette problématique est traitée ici avec nuance, intelligence et finesse. Elle s'inscrit en outre dans une intrigue habilement tricotée, dont les rebondissements n'en finissent pas de nous surprendre.

Poignardé dans une balancelle

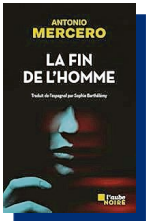
Quand démarre le récit, Sofia Luna nage en plein bonheur. Elle vient de recevoir sa nouvelle carte d'identité et s'apprête à vivre sa première journée en tant que femme. Pas de chance, en sortant de l'état civil, elle est appelée en urgence sur une scène de crime. Les révélations qu'elle comptait faire à ses collègues attendront. Un jeune homme a été assassiné dans la villa d'une zone résidentielle. Jon gît dans une balancelle, poignardé avec une dague sarrasine du XIIe siècle. Un clin d'œil? Lui-même doctorant en histoire médiévale, il était le fils de Julio Senovilla, un célèbre écrivain de romans historiques devenus des best-sellers.

Le récit va dès lors s'articuler autour de deux réalités parallèles et solidaires. D'une part, dans l'entourage du mort, les révélations chocs, les secrets et les mensonges sortent de terre et se multiplient comme les champignons après la pluie. De l'autre, Sofia nous emmène dans l'intimité de son quotidien de femme trans et jusque dans la recherche de sa nouvelle voix – le plus difficile à changer.

Bien renseigné, l'auteur souligne combien la transition est un parcours tumultueux et par moment douloureux. Non seulement,

la policière devient la cible de quolibets, voire de la violence physique des plus réacs, mais elle se heurte à la souffrance et au désarroi de ceux qui l'on aimée homme, comme Dani, son fils de 18 ans. Par bonheur, elle peut compter sur l'amour inconditionnel de son ex-femme. Et sur son talent d'enquêtrice, puisque c'est elle, avec l'appui de toute son équipe, qui finira par découvrir le fin mot de cette tragique histoire. ■

Chaque mois, Mireille Descombes présente son coup de cœur. La spécialiste de littérature noire et policière est à suivre aussi sur son blog: «Polars, Polis et Cie».



Genre Roman
Auteur Antonio Mercero
Titre La Fin de l'homme
Traduction De l'espagnol par Sophie Barthélem
Editions Editions de l'Aube, collection L'aube noire
Pages 514

CABINET DE CURIOSITÉS

La chronique de Philippe Simon

Irak Vador

Sur un champ de bataille, on peut tenter de passer inaperçu (c'est la fonction du camouflage) ou au contraire vouloir en mettre plein la vue. Cette dernière option peut être contre-productive: à l'automne 1914, après de lourdes pertes (329 000 morts), l'armée française décide en effet de débarrasser les poilus des semillants képis et pantalons rouges qu'ils portaient jusqu'alors – lesquels les rendaient visibles «tel un coquelicot dans un champ de blé», selon le témoignage d'un colonel de l'époque.

L'aspect d'un combattant peut toutefois faire partie d'une réflexion tactique, surtout lorsqu'il s'agit de faire peur à l'ennemi. Jules César déjà relevait dans la *Guerre des Gaules* ces «Bretons [qui] se teignent avec du pastel, ce qui leur donne une couleur azurée et rend leur aspect horrible dans les combats». En 1675, les Prussiens lancent une formation assez parti-

culière, les «Géants de Potsdam» – officiellement le 6e régiment d'infanterie, uniquement composé d'hommes mesurant plus de 6 pieds (c'est-à-dire 1,88 m, ce qui était fort grand pour l'époque) dans le but de terroriser l'ennemi. Les Prussiens, toujours eux, inventèrent plus tard, au milieu du XVIIIe, les *Totenkopfhusaren*: leur coiffe arborait une tête de mort, tenue dont s'inspirèrent ensuite, sous la Révolution française, les hussards de la mort (créés par l'Assemblée nationale en 1792) puis, de manière beaucoup plus sinistre, la 3e division SS «Totenkopf» – autrement dit les gardiens des camps de concentration.

Plus improbable fut le choix effectué en 1995 par l'unité «Fedayin Saddam». Cette organisation paramilitaire – qu'on peut décrire comme une garde prétorienne au service de Saddam Hussein – avait été fondée par le fils

ainé du dictateur irakien, Oudaï Hussein. Les plus basses œuvres incombaient à cette formation: torture, liquidation d'opposants. Ses membres avaient deux uniformes à disposition: noir pour tous les jours, blanc pour la parade. Mais c'est le casque qui a beaucoup intrigué les troupes américaines au moment de la chute du régime. Un site spécialisé dans ce domaine précis (tout existe sur internet) explique: «Le responsable du matériel de l'armée irakienne chargé d'équiper les «Fedayin Saddam» tenait à les munir d'un casque particulièrement impressionnant, propre à susciter la peur et le respect de la population irakienne.»

Et à quoi ressemblait-il, ce fameux casque? Eh bien... à celui de Dark Vador. Oudaï Hussein était paraît-il un grand fan de la saga *Star Wars*. Ne sous-estimons jamais le pouvoir du côté obscur. ■

PAS L'TEMPS, JE LIS

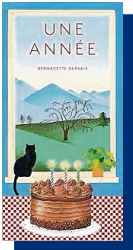
La chronique de Katia Furter

Tout un monde à embrasser des yeux

Des lectures pour aiguiser le regard des plus jeunes sur leur environnement familial, et bien au-delà

Posé sur une table devant une fenêtre, trône un gâteau d'anniversaire avec trois bougies. Un chat assis sur le rebord observe ce qui se passe à l'extérieur et invite le lecteur à faire de même. A coup sûr, c'est l'hiver. En tournant la page, le plan s'élargit à la fenêtre dans son entier. Le chat est dehors. Les arbres bourgeonnent et dans les jardinières, des tulipes pointent. Un livre-jeu pour enfant et un verre contenant quelques perce-neige sont posés sur ce qu'on voit de la table. Tout au long de cet album lumineux, le cadrage ne bouge pas. Avec le chat comme fil conducteur, le lecteur traverse une année entière au gré des saisons, de leurs fruits et légumes, des événements et des jeux de l'enfant qui grandissent avec lui. Le livre se referme sur une autre année qui commence. Sur un nouveau gâteau, une bougie en forme de quatre est allumée. Le chat, un peu coquin, nous regarde, les yeux grands ouverts, comme s'il était fier de ce qu'il nous a montré.

Dans ce bel album tout en images et en hauteur, Bernadette Gervais tente d'expliquer aux petits, sans faire usage de mots, ce que signifie une année. Elle laisse la place à l'enfant et à l'adulte afin qu'ils partagent leur lecture, leurs mots et inventent leurs propres petites histoires – la douceur dont on a besoin en ce début d'année.



Genre Album
Autrice Bernadette Gervais
Titre Une année
Editions La Partie
Age Dédié aux 3-4 ans

Un enfant et un arbre décrivent, chacun à sa manière, le lien qui les lie depuis le jour où l'enfant, allant jouer au parc un mercredi, s'est approché de l'arbre, comme s'il l'avait élu en ce premier rendez-vous de ce qui sera une longue amitié. L'enfant observe comment l'arbre se garnit et se dégarnit au fil des saisons. Parfois, il s'inquiète de le voir vieux, mais il se rassure: son arbre est fort et quand, à son tour, il aura lui aussi vieilli, il reviendra auprès de lui.

L'histoire, du point de vue de l'enfant, se termine au milieu du livre. Le lecteur est alors invité à le retourner et à reprendre la rencontre, cette fois du point de vue de l'arbre. Cet enfant qui l'enlace, il l'aime de tous ses sens d'arbre depuis le premier jour et le regarde grandir. Même si le papa est toujours présent, l'arbre se sent comme un deuxième père et espère vivre assez longtemps pour que l'enfant, devenu âgé, puisse venir s'asseoir sur un banc, accueilli sous sa frondaison.



Genre Album tête-bêche
Auteurs Emilie Chazerand, Gerald Guerlais
Titre Mon arbre, mon enfant
Editions Gallimard Jeunesse
Age Enfants dès 7 ans.
Arbres dès 77 ans

Voyez ces enfants qui regardent sur la couverture de ce livre qu'il faut tourner pour une lecture horizontale. On les croirait assis dans une salle de cinéma, captivés par l'écran: mais non! Ils regardent, oui, mais c'est surtout de leur regard et de celui du monde entier dont il est question. Car le point de vue de chacun est singulier. Par exemple, «aux yeux des adultes, l'enfant est encore un bébé». Et ainsi de suite: «aux yeux des personnes âgées, l'adulte est encore en pleine adolescence». Et la tortue, qui peut vivre jusqu'à un âge très, très avancé, qu'en pense-t-elle? Et l'arbre, les montagnes, les mers à peine formées aux yeux de la terre. Mais revenons à notre enfant. Apprenons-lui à observer les détails les plus ténus dans la nature et à ouvrir son regard au monde qui l'entoure. Que ce soit de loin ou de près, le monde forme une boucle où, quand l'enfant naît, tout est neuf, même le plus ancien. Vertigineux! ■



Genre Album
Auteurs Higo Wu, Pei-Hsiu Chen
Titre Leur regard
Editions CotCotCot
Age Dès 7-8 ans

PUBLICITÉ

SAVOURER LE BONHEUR

sous la neige

SAISON D'HIVER
→ 12 décembre au 12 avril

waldhaus-sils.ch

WALDHAUS SILS
A FAMILY AFFAIR SINCE 1908

> Marque-page

S'émanciper des Etats-Unis

Deux essais récents sont au cœur de deux rencontres avec leurs auteurs. *Cette Amérique qui nous déteste*, de Richard Werly (Nevicata), fait le constat d'un fossé grandissant entre le Vieux-Continent et les Etats-Unis de Donald Trump. Correspondant du *Blick* à Paris, le journaliste est allé à la rencontre des sympathisants MAGA pour analyser leurs griefs et leur mépris envers les Européens. «L'heure de notre riposte doit sonner», écrit-il. *Moins d'Amérique dans nos vies* (Georg), de Bruno Giussani, pointe la dépendance des entreprises et des Etats européens vis-à-vis des outils technologiques aux mains des multinationales étasuniennes. L'auteur invite à «se désaméricaniser» sans tarder. **Librairie Le Temps d'un livre, à Genève, ve 16 à 18h30, entrée libre. Rencontre animée par Serge Michel, rédacteur en chef de Heidi.news. Librairie Payot, à Lausanne, sa 17 à 13h30, entrée libre. Rencontre animée par la journaliste Luisa Ballin.**

Le destin du Moyen-Orient

Spécialiste émérite du monde arabe contemporain, Agnès Levallois est l'invitée du Club 44 pour une rencontre intitulée «Le Moyen-Orient est-il destiné à une guerre sans fin?» Celle qui a dirigé en 2024 *Le Livre noir de Gaza* (Seuil, préfacé par Rony Brauman), et à qui l'on doit, entre autres, *Moyen-Orient. Mode d'emploi* (Michalon, 2002), reviendra sur les causes profondes et les conséquences des conflits qui ont émaillé et qui déchirent encore aujourd'hui cette région du monde. La chercheuse française, par ailleurs parfaitement arabophone, évoquera également des pistes de réflexion et d'action susceptibles d'enrayer cette spirale de violences. Une rencontre organisée en collaboration avec la librairie Payot. **Club 44, La Chaux-de-Fonds, je 15 à 20h15. Inscriptions: Club-44.ch**



Les statues de cire de Jorge Luis Borges (1899-1986), à gauche, et Adolfo Bioy Casares (1914-1999) trônaient toujours au Café Biela, à Buenos Aires, en 2013. (IMAGO/Diego Giudice/Archivoltino)

Anthologie

Quand Borges et Bioy Casares riaient et écrivaient ensemble

C'est la première fois que les œuvres à quatre mains des deux comparses argentins paraissent en français dans leur intégralité. Des perles d'ironie qui convoquent tous les niveaux de langage, épinglant les faiseurs et autres littérateurs de bas étage

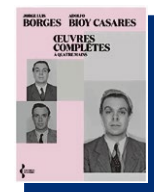
Marco Dogliotti

Grands amis, les écrivains argentins Jorge Luis Borges (1899-1986) et Adolfo Bioy Casares (1914-1999) ont, tout au long de leur carrière, en marge de leurs œuvres respectives, composé ensemble des fantaisies, des divertissements. Ils ont été publiés sous pseudonymes (H. Bustos Domecq, B. Suarez Lynch) ou sont restés dans leurs tiroirs. Leurs *Œuvres complètes à quatre mains* sont rassemblées pour la première fois dans leur intégralité en traduc-

tion française, dans un robuste volume au soin des Editions Seghers. Avec, cerise sur le gâteau, une merveilleuse préface de Mohamed Mbougar Sarr.

Lecteurs de Poe et Conan Doyle

Le Prix Goncourt 2021 nous y invite à ouvrir grand nos oreilles aux éclats de rire provenant du bureau où les compères s'enfermaient. Nouvelles policières décalées, pastiches de critiques littéraires, leurs textes sont en effet des perles d'ironie et relèvent d'un esprit joyeusement ludique. Les maîtres des labyrinthes complexes, réputés pour être sérieux et hermétiques, aimaient s'amuser. Mohamed Mbougar Sarr expose aussi comment chez «Biorges, fantastique hydre bicéphale», la parodie, thème



Genre Romans

Auteurs Jorge Luis Borges et Adolfo Bioy Casares

Titre Œuvres complètes à quatre mains

Traduction De l'espagnol par Eduardo Jiménez, Margot Nguyen Béraud et Françoise-Marie Rosset

Editions Seghers

Pages 716

périphérique récurrent dans leurs œuvres, occupe une place centrale dans leur œuvre commune. Elle est à la fois «un instrument de connaissance, [...] une arme critique, [...] un mode de construction littéraire. En résumé: une poétique».

En retranchant la lettre finale du mot parodie, on obtient Parodi. Don Isidro Parodi est probablement leur personnage le plus emblématique. Grands lecteurs de Poe, Conan Doyle et Chesterton, Bioy et Borges rendent hommage à travers lui à la figure du détective capable de résoudre les plus complexes des énigmes sans bouger de son bureau. Et qui de plus immobile que Parodi, pensionnaire obèse de la cellule 237 du pénitencier de Buenos Aires? Il reçoit d'incessantes visites, toutes en quête de réponses dans le cadre d'affaires embrouillées. Sans rien cacher de l'ennui procuré par l'intrusion des fâcheux dans sa quiétude, Parodi ne perd pas un mot de leur épaisse logorrhée, et parvient sans faille à démêler les fils de l'inextricable pelote.

«Génies» incompris

Dans tous les textes du livre, la langue est à la fête. Tous les parlers, tous les niveaux de langage, toutes les couches de la société sont convoqués. Les argots de la pègre et des faubourgs de Buenos Aires. La grandiloquente satisfaction de soi des messieurs de la haute, flanqués de femmes fatales dédaigneuses. Le vaniteux verbiage des mauvais littérateurs truffant leurs phrases de métaphores à l'indicible lourdeur. Quelle jubilation d'entendre la voix de ces derniers relatée dans les *Chroniques de Bustos Domecq*! Copistes, plagiaires, monomaniaques, obsessionnels, ils incarnent l'école descriptiviste, l'ultraïsme, le théâtre universel, l'architecture fonctionnelle et autres folies artistiques. Heureusement que Bustos Domecq est là pour rendre justice à leur génie: «Les gens sont si arriérés que nul, parmi les esprits les plus éveillés, ne s'aperçut qu'il s'agissait là de la première manifestation d'une esthétique nouvelle.» ■

L'appel du large depuis la plus tendre enfance

Judith Schalansky s'est fait connaître par des ouvrages singuliers et merveilleux comme un «Atlas des îles abandonnées». Elle signe avec «Le bleu ne te va pas» son premier roman

Judith Schalansky est née en 1980 en Allemagne de l'Est. Elle avait 9 ans quand le pays où elle avait grandi a disparu. Est-ce de là que lui vient le désir de sauver ce qui s'efface et se perd? Editrice, graphiste et écrivaine, elle s'est fait connaître par des ouvrages singuliers et merveilleux: un *Atlas des îles abandonnées*, puis un *Inventaire de choses perdues*. *Le bleu ne te va pas*, son premier roman, paru en 2008, traduit aujourd'hui, compose déjà une collection de ce qui n'est plus. Un récit fluide, mouvant, qui suit tantôt une petite fille, tantôt la femme qu'elle est devenue.

Jenny passe beaucoup de temps chez ses grands-parents au bord de la Baltique, «là où les autres partent en vacances». Sur le bord de la fenêtre, la grand-mère amasse ses trésors – poupée de Hongrie, plumes de paon, perles de verre et un oursin qui a perdu ses piques. La

fillette n'est qu'un grand questionnement face à un grand-père féru de chiffres et de devinettes, «une enfant centre-du-monde, insatiable, toujours loin devant, une bonne marcheuse». Elle voudrait devenir matelote sur «une mer mondiale qui relierait toutes les îles», mais ce n'est pas un métier pour les filles, les femmes à bord portent malheur. «Le bleu ne te va pas», décrie la grand-mère. En attendant des horizons plus vastes, Jenny se baigne dans les vagues froides, nue comme tout le monde (excepté les Saxons et les catholiques), fouille les goémons à la recherche de particules d'ambre et d'hippocampes, et chante des chansons de mer.

Un biplan soviétique

La petite fille, comme vue du ciel, alterne avec une voix qui dit «je». Une femme revient sur les bords de la Baltique, à Riga, cette fois. Le système dans lequel elle a grandi s'est évanoui, l'objet de sa recherche a été rasé par erreur, mais elle sait sinuer dans le passé, au-delà des ruines, sans nostalgie. On suit un enfant aban-

donné dans une grande villa vide. Il deviendra le cinéaste Sergueï Eisenstein, celui du *Cuirassé Potemkine*, de la révolte des marins et du massacre des escaliers d'Odessa. D'autres figures traversent tout le livre. Celle d'un Wolfgang, enfant bâtard, désavoué par son père, dont on se demande ce qu'il fait là, avant de comprendre qu'il deviendra un écrivain important.

Nombreux sont les matelots dans ce récit. Est-ce pour consoler la petite matelote frustrée? Et des machines volantes de toutes sortes traversent son ciel, dont un biplan soviétique, atterri au milieu d'une course d'école. Des photographies ponctuent le livre – archives de famille qui montrent la petite Jenny perdue sur une plage, tout à l'extrémité du cadre; documents d'archives.

La petite fille est devenue une voyageuse. Un récit fluide, rapide, parfois étourdissant, la suit, apprentie photographe à New York, au milieu des émigrants russes à Coney Island, «les descendants des Romanov et les héros de la Garde rouge côte à côte», sur des chaises en plastique. A Paris, sur les traces de Claude

Cahun (1894-1954), artiste scénique, écrivaine, photographe, proche des surréalistes, résistante: «Claude célèbre une nouvelle vie, une autre rive, un troisième sexe, se fait couronner roi, se choisit comme peuple, promulgue des lois et parle de soi à la troisième personne.» Un premier roman battu par l'air du large et traversé par un élan vers le lointain. ■ Isabelle Rüf



Genre Roman

Autrice Judith Schalansky

Titre Le bleu ne te va pas. Roman de matelots

Traduction De l'allemand par Judith Lamy

Editions Ypsilon, coll. Fragile

Pages 144



Enfant terrible de la littérature hongroise, Péter Esterhazy est décédé en 2016 à l'âge de 66 ans. (Ulf Andersen/Aurimages)



Genre Journal
Auteur Péter Esterhazy
Titre Journal intime du pancréas
Traduction Du hongrois par Agnès Jarfas
Editions Gallimard
Pages 272

de poésie, comme les larmes de sa fille face au coucher de soleil. «Le soleil meurt» dit-elle à son père, «Ne pleure pas, demain il va revivre», mais non: «aujourd'hui ne vit qu'aujourd'hui». Il y a aussi, bien sûr, de nombreuses citations et références à la littérature hongroise et mondiale, et les pensées de l'auteur sur le langage et la littérature.

Esterhazy s'interroge sans cesse sur le sens des mots, leur effet. Par exemple cette question: y a-t-il «des histoires, des sensations qui existent *purement*? Je dis que le *purement* n'existe pas, car il faut recourir aux mots. Nous pouvons avoir des sensations concernant notre état [...] mais dès que tu veux en faire le compte rendu à quelqu'un, le dilemme surgit: quels mots employer. Il faut prendre quelque chose et alors tu te trouves déjà dans un espace où tu es bridé.» D'où son recours à l'image et l'imaginaire, nourris de beaucoup de mots, pour donner un visage à ce cancer.

Une gomme géante

Car un corps, cette maladie en a un, et c'est lui qui s'impose peu à peu, implacable. Nous, lecteurs, sentons les forces quitter l'auteur, qui plaisante de moins en moins, peine de plus en plus à écrire: «le cancer a pissé sur ma plume». Esterhazy n'élude rien de cette transformation et dépossession de son propre corps, il donne des détails cliniques, parfois scatologiques, peut-être pour montrer qu'in fine, nous ne sommes pas grand-chose face à la mort: un corps qui s'affaiblit. Dans ce journal, l'écrivain apparaît ainsi sans masque, dans toute sa chair et son humanité, et sans doute est-ce pour cela que cet adieu nous touche. Mais écrivain il est et reste.

S'il rêve, sur son lit d'hôpital, que sa fée du pancréas «grimperait» hors de lui et «à l'aide d'une gomme géante, effacerait tout, absolument tout dans ce cahier», il n'en est rien. Ce cahier reste car l'écrit demeure. C'est le sens des toutes dernières phrases, les plus émouvantes: «Ces cahiers vont donner, malgré tout, un livre. [...] Il faut le clore quelque part, et, bien sûr, continuer à écrire. Comme dernière phrase, celle-ci serait pas mal: je corrige «toujours» en «pour l'éternité». ■

Vécu

Un dernier pas de deux avec la «fée du pancréas»

Atteint d'un cancer, l'écrivain hongrois Péter Esterhazy a tenu le journal de sa maladie, les mois précédant sa mort. Humour, souvenirs et réflexions se mêlent pour dire la perte

Isaure Hiace

Grand écrivain hongrois, Péter Esterhazy, né en 1950, vient d'une famille aristocratique, qui sera déchuée par le régime communiste. Se consacrant à l'écriture à partir de 1978, il est l'auteur d'une œuvre importante, qui se termine avec ce *Journal intime du pancréas*, que nous découvrons dans l'excellente traduction française d'Agnès Jarfas. Emporté par un cancer du pancréas en juillet 2016, Péter Esterhazy tient le journal de sa maladie, de mai 2015 à mars 2016. Et celui-ci débute précisément avec ce mot, «cancer», qui pèse de tout son poids, mais d'emblée l'auteur nous prévient: «Je ne suis pas un (véritable) diariste. Le diariste voudrait contrôler le temps, il voudrait fixer la journée; dans sa totalité. Moi, je ne le suis devenu que dans l'adversité.»

Corps-à-corps original

Dès les premières pages aussi, on perçoit l'humour d'Esterhazy, qui traversera tout le journal pour mettre à distance cette «fée du pancréas», qui lui souffle que «les cocos ont

été vaincus par le rire et que ça doit marcher avec le cancer aussi».

Ainsi, l'auteur développe avec cette «Petite Fée», «demoiselle» ou «bichette» une relation amoureuse, parfois érotique, dans un corps-à-corps original. «La demoiselle ici, dedans, sait tout de moi», écrit-il, «même si, par elle, je suis un autre que sans elle, par conséquent son savoir aussi concerne cet autre moi.» Cette manière d'humaniser ce qui déshumanise est aussi une tentative de conjurer la peur de la mort. Car la mort parcourt évidemment toutes ces pages, mais en filigrane, elle n'est presque jamais citée en lien direct avec l'auteur, qui confesse: «Je n'ai encore jamais prononcé la phrase: je vais mourir. [...] Je désire une femme ou une phrase. Pas celle-là.» L'auteur libère ainsi son journal de cette ombre étouffante, qui plane bel et bien mais laisse de la place pour autre chose.

Car ce qui fait l'intérêt de ce journal – qui, comme tout journal, est inégal – c'est ce mélange entre réflexions, notamment sur sa famille ou sur sa ville, Budapest, «dont même (l) es beautés sont [...] brouillées par la mentalité mesquine des autorités», et des moments

PUBLICITÉ



Bonhams

AUCTIONEERS SINCE 1793

Bonhams est la première maison de vente aux enchères en Europe pour les Arts de la Chine.

Confiez-nous vos œuvres et objets d'art



Bonhams a atteint des prix records pour des objets d'art chinois. Nos spécialistes se tiennent à votre disposition pour une estimation gratuite et confidentielle de vos objets d'art à Genève du 20 au 23 janvier.

Contact & Rendez-vous
Bonhams Switzerland
+41 22 300 3160
+41 44 281 9535
switzerland@bonhams.com
sell.bonhams.com/fr

UN EXCEPTIONNEL ET
RARE SUPPORT DE BOL
« DRAGON » EN LAQUE
DE CINABRE SCULPTÉE
VENDU À LONDRES POUR
£ 899 400 EN NOVEMBRE 2025.
(avec commission acheteur)

> **Mot à mot**

Chaque semaine,
une rencontre
avec des auteurs,
des autrices
qui font l'actualité

«La langue est une forêt»

Le Biennois Jonas Sollberger, né en 1999, publie son premier récit aux Editions de Minuit. Texte puissant, «Viens Elie» travaille l'écriture au corps et au cœur pour en faire une aventure émancipatrice

Julien Burri

«L'arbre. Il est là, debout. Le père tient une masse dans ses mains, il frappe.» Après cette entame, le premier roman de Jonas Sollberger se tend comme un arc. La ponctuation s'efface, l'émotion se déploie, le cœur se met à battre de plus en plus vite. Elie, son héros, appréhende de se rendre le lendemain au recrutement militaire. Sa sœur, par amour, propose d'y aller à sa place. Elie a un oiseau, Moïse. Mais Moïse disparaît. Le jeune homme s'enfonce dans la forêt pour le retrouver. Le roman dépouillé raconte son départ, la nuit qui tombe, les appels répétés qu'Elie adresse à son oiseau, les voix de ses parents et de sa sœur qui tentent de le faire revenir dans une maison qui privilégie «l'ordre» et que l'on imagine aisément suisse. La quête de l'oiseau devient, sans que cela soit souligné, initiatique.

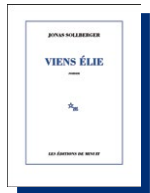
Nous sommes allés à la rencontre de son auteur dans sa ville, à Bienne. Rendez-vous dans la maison qui abrite l'Institut littéraire suisse. Construite en 1900, à la fois intimidante et accueillante, elle semble aussi romanesque que l'école des sorciers de Harry Potter. On vient y travailler, il est vrai, une forme de magie: l'écriture.

Jonas Sollberger préférerait qu'on parle de lui en neutre, tout en prévenant que ce n'est pas grave si on ne le fait pas. Le prénom de son personnage, Elie, est épïcène, ce n'est pas par hasard. Né en 1999, Jonas Sollberger a passé ses dix premières années à Münsingen, près de Berne. A l'église, l'allemand dominait; à la maison, le français. Sa famille s'est ensuite installée à Nods, au pied du Chasseral et des vastes forêts de sapins. «J'ai arrêté de parler allemand vers mes 10 ans. C'est en français que j'ai commencé à découvrir des auteurs et autrices qui m'ont marqué. Même si je lis aussi en allemand.»

Famille évangélique

A l'adolescence, il y a la découverte du cinéma. *Casablanca*, le film de Michael Curtiz sorti en 1942. Puis l'œuvre d'Orson Wells. De fil en aiguille, en visionnant *Le Procès* de Wells, c'est la plongée dans Kafka et la littérature. Duras suivra. Dans son milieu, un livre domine: «La Bible est le livre que j'ai le plus lu dans ma vie», explique Jonas. «Il y a quelque chose pour moi de très familier dans cette langue qui parle en images, une langue simple, avec un rythme particulier. Je ne cherche pas à la reproduire mais elle vit en moi. J'ai appris à voir le monde à travers les histoires qui y sont racontées. Je les utilise pour écrire, mais n'ai pas envie d'écrire sur elles.»

Jonas Sollberger a effectué le même parcours que son personnage, vécu une émancipation. «J'ai grandi dans une famille évangélique. Ce milieu que j'ai quitté a façonné ma vision du monde, que je le veuille ou non. En partant, j'ai gardé des valeurs fondamentales comme l'amour et le pardon.» Dans ses bagages aussi, une sensibilité à la langue et à l'art du récit. «J'aime les Psaumes notamment, qui sont comme des chansons. Pour moi, ce sont des poèmes. Il faut se promener dedans, prendre ce qui nous touche. Ils



Genre Roman
Auteur Jonas Sollberger
Titre Viens Elie
Editions Minuit
Pages 135

sont sérieux et légers, comme s'ils pouvaient dire tout et rien. C'est une parole d'humain à humain. Il ne faut pas la prendre comme une doctrine à suivre. Si on essaie de s'accrocher à une signification très précise, c'est destructeur, cela aplatit le texte.»

Le mouvement de la langue

Les boîtiers de DVD (plus de 1500) ont colonisé les rayons de sa bibliothèque. En ce moment, c'est le cinéma hongrois et la Nouvelle Vague tchèque qui l'occupent, Vera Chytilova et Milos Forman. Des personnages qui soit s'émancipent, soit, au contraire, restent piégés dans leur rôle social jusqu'au comique, jusqu'à l'absurde. Côté lecture, il dévore tout d'un auteur qui lui plaît. Sa curiosité l'amène vers Monique Wittig et l'Américain Donald Barthelme. *Viens Elie* s'est nourri de la fréquentation des œuvres d'autrui. «En lisant les autres, on apprend comment se déplacer dans la langue, à quel rythme. On apprend à avoir confiance. On prend conscience de la manière dont on regarde les choses et dont on les fait vivre. La langue est une forêt. On peut se déplacer à l'intérieur et on est vraiment tout petit. Elle nous dépasse, nous domine.»

Patiemment, à tâtons, le texte s'est développé. «J'ai travaillé la langue pour qu'elle crée un mouvement d'ascension, comme un envol. Les appels d'Elie deviennent une sorte de prière. La langue devient comme une rivière. Elie, j'aimais la manière dont le nom sonnait: un appel, quelque chose de neutre et de doux. Je pense en images. J'ai vu une forêt, avec la nuit qui tombe. Un personnage qui part et d'autres qui veulent le faire revenir en arrière. Puis l'image de l'oiseau est arrivée. C'est important que ce que j'écris puisse se résumer à une seule image, porteuse de plusieurs sens. Ce qu'il faut, c'est tomber amoureux de cette première image, lui rester fidèle et la laisser nous guider. J'ai besoin d'être dans un élan

continu de la langue. C'est cela qui compte, plus que les rebondissements de l'histoire.»

A l'Institut littéraire de Bienne, la poétesse et romancière Claire Genoux a accompagné, en tant que mentore, la thèse de bachelor de son élève, qui est devenue *Viens Elie*. «Je l'ai vu naître phrase à phrase», se rappelle-t-elle au téléphone. «Ce que j'ai tout de suite admiré, c'est qu'il commençait petit, poursuit-elle. Il ne s'est pas dit: je veux exprimer ça et ça dans ce livre, résoudre tel ou tel problème de notre monde contemporain... Rien, le moins possible. Une forêt, un oiseau, un narrateur. Il est parti avec ça, dans cette humilité, et il a laissé les choses se développer. Il y a peu de paroles: les personnages agissent, ils parlent peu. Ramuz disait dans le *Passage du poète* que ce qui compte, c'est faire. Ne pas exposer d'idées ni donner d'explications: faire.»

Fable mystérieuse

Claire Genoux revient sur la portée de la fable et sur son absence de dolorisme: «Jonas n'a pas eu besoin de mettre en scène une famille traumatique, malsaine, une blessure originelle, comme dans tant d'autres récits. Le narrateur prend en charge sa violence, il en est responsable devant une famille aimante. Ce roman traduit ce que vivent les jeunes adultes entre 18 et 25 ans, qui se saisissent de leur vie et avancent sur leur propre chemin pour la première fois.»

Le bachelor s'est poursuivi par un master d'écriture à la HKB (Haute école des arts de Berne), une seconde mentore a accompagné la fin de la rédaction, la romancière Rebecca Gisler. «Le texte était déjà très abouti. Nous avons nourri nos échanges par de nombreuses lectures, notamment Arno Calleja, Gertrude Stein ou Richard Brautigan, précise cette dernière. C'est le mouvement, la vitesse du texte de Jonas qui m'a fascinée. Sa poésie. C'est un texte qui possède plusieurs couches, il y a plein de racines qui

s'ancrent dans la forêt, plein de choses qui se racontent sous la surface.»

Jonas Sollberger envoie alors son récit par la poste. «Tous les matins, je lis des manuscrits avec une attention à ce qui me paraît neuf» explique Thomas Simonnet, directeur des Editions de Minuit depuis quatre ans. La maison prestigieuse, qui publie avec parcimonie, a été au cœur du Nouveau Roman. C'est aussi celle de Laurent Mauvignier, lauréat du dernier Prix Goncourt. Depuis son arrivée, Thomas Simonnet a donné leur chance à trois primo-romancières, Claire Baglin, Pauline Peyrade et Emma Doude van Troostwijk.

Mise à l'épreuve

Au téléphone, l'éditeur revient sur sa première impression face au manuscrit: «L'adresse puissante du titre m'a aussitôt attiré. La langue, le rythme, les passages bibliques m'ont fait basculer dans un champ sémantique assez inhabituel. Son mélange de gravité et de légère malice m'a énormément intrigué. Il ne s'agissait pas tout à fait d'un roman, mais d'un conte. Il invente une forme singulière.»

Pourtant, les mois se sont écoulés avant qu'il décroche son téléphone. Pourquoi ce silence? «J'ai mis le texte à l'épreuve, pour voir ce qui m'en restait avec le temps, précise Thomas Simonnet. Il a résisté pour ses lumières, son caractère hypnotique, presque fantastique, son mélange d'hésitations et de détermination et sa concentration. Pour son universalité, enfin, car il est au plus près du parcours intérieur d'un personnage qui s'émancipe et quitte sa famille pour grandir. Il entrait en résonance avec le catalogue de Minuit, notamment avec *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès.» ■

Rencontre: Librairie l'Etage, rue du Milieu 19, Yverdon-les-Bains, jeudi 15 janvier de 18h à 20h. Entretien mené par Karim Karkeni.



Jonas Sollberger est titulaire d'un bachelor de l'Institut littéraire de Bienne et d'un master d'écriture de la Haute Ecole des arts de Berne. (Rolf Neeser pour Le Temps)

CHARIVARI

La chronique
de Marie-Pierre Genecand

Pourquoi hommes et femmes ne sont pas égaux face au froid

Un quai de gare dans le blizzard. Avec mon petit gabarit, je claque des dents et j'entame une danse de Saint-Guy tandis que mon compagnon, un solide gaillard de 1 mètre 83, lève à peine un sourcil. J'hallucine et, dans la chaleur sèche du train qui suit, je me documente sur les raisons d'un tel écart de ressenti. Sur le site de 20minutes.fr, la réponse de Cédric Moro, chercheur en physiopathologie, claque sans pitié: «Femmes et hommes ne sont pas égaux face au froid parce que ces derniers ont une masse musculaire plus importante et un métabolisme plus élevé.» Par ailleurs, comme les hormones jouent aussi un rôle, «la testostérone est capable de diminuer la sensation de froid», alors que, du côté des femmes, «l'œstrogène épaissit sensiblement le sang, qui ne circule pas aussi facilement jusqu'aux extrémités», complète un article du Monde.

Aïe, en ces temps de déconstruction du genre, le constat fait mal. Bien sûr, d'autres facteurs influencent la «thermosensation». Comme les origines génétiques, poursuit Cédric Moro. «Notre héritage familial fait que certaines personnes vont avoir plus de masse musculaire ou un métabolisme plus élevé, qu'elles soient femmes ou hommes.» Autrement dit, si votre compagne est massive et que vous êtes plutôt du genre photocopie, la situation s'inverse et c'est vous qui dansez la gigue sur les quais tandis qu'elle tutoie les frimas sans trembler. Ce n'est pas tout. Les personnes en surpoids ou en situation d'obésité sont aussi mieux protégées, car leur isolation est «mécaniquement plus grande», poursuit le chercheur en physiopathologie. Joue encore la présence de graisse brune, cette graisse qui permet aux animaux de produire de la chaleur quand ils ressentent du froid et que seuls 15 à 20% d'humains chanceux possèdent. Et l'âge. Sans surprise, plus on est vieux, moins on résiste. Autrement dit, face au froid polaire qui sévit ces jours, mieux vaut être un homme jeune et costaud, au capital génétique avantageux et doté de cette rareté que sont les graisses brunes. Plutôt qu'un petit gabarit féminin sur le déclin et au profil commun! Comme j'appartiens à la seconde catégorie et que je n'ai pas le courage de m'adonner à la nage en eaux froides qui, dit-on, rend ses adeptes plus résistants, j'ai développé une parade. Je mentalise à fond. Au plus froid du froid, je commence à me plaindre à haute voix de l'extrême chaleur, cette canicule qui nous étouffe et nous colle à la peau. Et, vous le croirez ou non, ce tour de passe-passe m'apporte instantanément un coup de chaud. Ce n'est pas un hasard, semble-t-il. Plusieurs études sur l'imagerie mentale montrent que cette pensée active des réponses psychologiques (de bien-être et d'apaisement) et physiologiques (vasodilatation, libération d'endorphines) qui engagent notre cerveau à déclencher une sensation de confort et stimulent la circulation sanguine locale. L'esprit, le corps, ce ballet incessant et si génial! Je vous souhaite une nouvelle année pleine de chaleur, réelle ou mentale. ■

Liens

Qui se ressemble, dans la

Une vaste étude révèle que les partenaires partagent souvent les mêmes troubles psychiques. Un phénomène qui interroge notamment la manière dont la psychiatrie devrait prendre en charge les couples et les familles

Nidal Taibi

Confortablement accoudée au comptoir de la cuisine, Sophie esquisse un sourire timide en tendant une tasse de thé à Marc. C'est ainsi qu'ils nous racontent leur première rencontre, un soir où l'appartement d'une amie vibrait de ces notes familières des années 1990. Ils décrivent le bruissement des conversations, les éclats de rire qui montaient du salon, et ce moment où leurs pas les ont menés, presque malgré eux, vers cette pièce plus calme pour se retrouver en tête-à-tête.

«Je n'étais pas très à l'aise, je commençais à suffoquer dans le salon», confie aujourd'hui la jeune femme. A ses côtés, Marc acquiesce: lui aussi s'était éclipsé, raconte-t-il, pour échapper au tumulte. Cette nuit-là, c'est leur malaise commun face à la foule qui les a rapprochés. Tous deux souffrent d'anxiété sociale depuis des années, un trouble qu'ils ont longtemps caché par crainte de ne pas être compris. «Quand j'ai réalisé qu'il ressentait la même chose que moi, ç'a été un soulagement», se souvient Sophie dans un sourire apaisé.

Au fil de la discussion, les deux inconnus se rendent compte qu'ils partagent bien plus qu'un goût pour le thé: mêmes insomnies tenaces, même panique viscérale avant chaque événement mondain, mêmes épisodes dépressifs à la clé. Une complicité naturelle s'installe. Ce qui aurait pu n'être qu'une conversation polie se mue en lien profond, nourri par la reconnaissance mutuelle de leurs fêlures intérieures. Quelques mois plus tard, Sophie et Marc emménagent ensemble, rassurés de s'être trouvés.

Une histoire singulière? Pas tant que cela. Dans le langage scientifique, ce phénomène porte même un nom: l'«accouplement assortatif», soit la tendance à choisir des partenaires qui nous ressemblent, y compris dans nos vulnérabilités psychiques.

Un résultat sans appel

L'intuition de Sophie et Marc se voit confortée par la science. Une vaste étude internationale publiée récemment dans la revue *Nature Human Behaviour* vient de montrer que, partout dans le monde, les personnes atteintes de troubles mentaux ont fortement tendance à se mettre en couple avec des partenaires souffrant des mêmes maux. Pour parvenir à cette conclusion, une équipe de chercheurs américano-européenne a passé au crible les données de plus de 6 millions de couples. Neuf pathologies psychiatriques ont été examinées: dépression, anxiété, schizophrénie, trouble bipolaire, autisme, trouble déficitaire de l'attention/hyperactivité (TDAH), troubles obsessionnels compulsifs (TOC), anorexie mentale et addictions.

Le résultat est sans appel: dans l'ensemble, lorsque l'un des conjoints est touché par l'un de ces troubles, l'autre a beaucoup plus de risques d'être atteint du même trouble, ou à défaut d'un trouble psychique de la liste. Plus surprenant encore, l'étude affirme que cette corrélation se vérifie dans différentes cultures et sur plusieurs générations, des couples des années 1930 jusqu'à ceux d'aujourd'hui. «Nous avons constaté que la majorité des troubles psychiatriques présentent des corrélations conjugales cohérentes entre les pays et les générations», rapportent ainsi les auteurs, qui n'hésitent pas à qualifier ce phénomène d'«universel».

Comment expliquer un tel constat? Le psychiatre Chun Chieh Fan, auteur principal de l'étude, le replace dans un contexte plus large: «Nous savons que les gens se marient souvent avec des personnes ayant un niveau d'éducation, une taille et un poids similaires», explique-t-il, rappelant que nos choix amoureux ne sont jamais tout à fait dus au hasard. Autrement dit, ce qui nous lie à nos semblables va, bien au-delà du caractère, jusque dans

la biologie et le vécu. Et les troubles psy ne feraient pas exception.

Mais Chun Chieh Fan avoue sa surprise face à l'ampleur du phénomène mis en évidence par l'étude. «Nous nous attendions à observer des corrélations positives entre les paires de maladies, mais nous avons été surpris de constater à quel point elles étaient cohérentes et persistantes», confie-t-il. En somme, l'hypothèse d'une sorte de «*couple mirroring*» (des partenaires en miroir l'un de l'autre) semble bel et bien confirmée à l'échelle mondiale.

Plusieurs pistes sont avancées pour éclairer ce mécanisme d'«attraction des semblables». D'abord, le simple fait de partager une expérience de souffrance rapprocherait deux êtres: qui mieux qu'une personne passée par les mêmes affres peut comprendre votre anxiété ou vos phobies? «Il est possible que les gens s'attirent parce qu'ils se comprennent mieux, mais il est aussi possible que la vie commune accentue leurs vulnérabilités», résume Chun Chieh Fan, dont les travaux suggèrent un subtil mélange de choix et d'influence mutuelle.

Les cercles de sociabilité jouent également un rôle. Une personne dépressive ou autiste aura tendance à fréquenter des structures de soins, des forums en ligne ou des associations où elle rencontrera des semblables, ce qui augmente mathématiquement les probabilités de former un couple partageant ces caractéristiques. A cela s'ajoute que la stigmatisation sociale intervient en toile de fond: vivre avec un trouble psychique peut malheureusement restreindre les opportunités amoureuses. «Il se peut que les patients atteints de troubles psychiatriques aient des choix limités en matière de conjoint en raison de contraintes sociales, ce qui augmente la probabilité qu'ils épousent des patients atteints de troubles psychiatriques», expliquent ainsi les scientifiques de l'étude.

Autant de facteurs qui, combinés, éclairent ce phénomène largement répandu. Partager la même fragilité peut donc devenir un puissant facteur d'attirance, quitte à poser les bases d'une relation différente, à la fois plus compréhensive et plus complexe. «Partager une même réalité psychologique permettrait ainsi de créer une alliance affective plus profonde», souligne à ce titre la revue *Psychologies*, qui voit dans ce miroir des vulnérabilités un terreau potentiel d'intimité renforcée. Reste à savoir comment ce lien si particulier se traduit au quotidien pour les principaux concernés.

Vivre et lutter à deux

Assis côte à côte sur le canapé gris de leur salon, Antoine et Leïla feuilletent l'album de photos de leur dernier escapade en famille. Sur les images, on voit leurs deux garçons de 8 et 11 ans courir sur une plage bretonne, sourire aux lèvres. «Ces moments-là, on en profite à fond, parce qu'on sait qu'il y aura d'autres jours plus difficiles», confie Antoine, 45 ans, le regard serein. Il y a 10 ans, ce père de famille a été diagnostiqué bipolaire après une série de crises d'euphorie et de dépression entrecoupées d'hospitalisations. Sa compagne Leïla, 43 ans, souffre pour sa part de dépression chronique depuis l'adolescence, un mal qu'elle a longtemps dissimulé, jusqu'à ce que l'épuisement la contraigne à consulter peu après la naissance de leur second enfant.

Au début, le couple a vécu ces troubles comme une double condamnation. Comment maintenir un équilibre familial quand les deux parents traversent à tour de rôle des tempêtes intérieures? Dans ces périodes sombres, Antoine et Leïla admettent s'être sentis très



(Maria Dorota)

«On forme un tout, c'est notre réalité, même si elle est compliquée»

Leïla, 43 ans, en couple avec Antoine

vulnérabilité, s'assemble



seuls face à la maladie, hésitant à demander de l'aide de peur d'être jugés comme des parents défaillants.

Longtemps, la psychiatrie s'est focalisée sur l'individu, sans toujours tenir compte de son entourage. Cette époque touche-t-elle à sa fin? Les résultats de l'étude sur l'«accouplement assortatif» incitent en tout cas à changer de perspective clinique. Si les difficultés psychiques se conjuguent fréquemment à deux, alors la prise en charge devrait, elle aussi, s'intéresser au couple, voire à la famille, plutôt que d'aborder chaque patient comme une île.

Nouvelles initiatives

Les chercheurs à l'origine de l'étude plaident ainsi pour une approche plus globale: selon eux, diagnostiquer et traiter une personne pour un trouble mental devrait automatiquement conduire à évaluer l'état psychique de son ou sa partenaire, ainsi que celui de leurs enfants. Ces derniers constituent un groupe particulièrement vulnérable qui mérite une attention soutenue afin de mettre en place des actions de prévention efficace.

En pratique, cela pourrait passer par un dépistage systématique du conjoint lors d'un diagnostic psychiatrique, par des séances d'information destinées à la famille, ou encore par l'orientation vers des thérapies de couple spécialisées lorsque les deux partenaires souffrent de troubles. Des initiatives commencent timidement à voir le jour. En

Suisse, le système de soins intègre davantage la dimension conjugale et familiale, par petites touches. Dans le canton de Vaud, le CHUV propose des programmes de psychoéducation pour les patients et leurs proches, notamment autour des psychoses, tandis qu'aux Hôpitaux universitaires de Genève des consultations de couple et de famille viennent compléter les suivis individuels.

La société civile n'est pas en reste: des associations comme Pro Mente Sana ou l'association Coraasp organisent des groupes d'entraide où conjoints et parents peuvent venir ensemble chercher du soutien. Là encore, il ne s'agit pas de dispositifs taillés sur mesure pour les couples où les deux partenaires sont malades, mais d'une prise en compte progressive des dynamiques familiales au cœur de la souffrance psychique.

En France aussi, certains hôpitaux organisent des ateliers de psychoéducation ouverts aux proches afin de leur donner des clés pour comprendre et gérer la maladie au quotidien. L'idée fait son chemin: considérer le binôme conjugal non pas comme un patient et un accompagnant, mais comme deux patients potentiels, interagissant l'un sur l'autre.

Pour autant, tout n'est pas si simple. Les experts appellent à la prudence avant de bouleverser les pratiques thérapeutiques. «Il faudra encore des recherches avant d'intégrer ces données dans les discussions sur le risque génétique avec les patients», prévient le géné-

ticien statistique William Reay. Autrement dit, pas question de stigmatiser davantage des personnes déjà fragiles en leur suggérant par exemple de ne pas avoir d'enfants ensemble sous prétexte de ce risque accru.

Un défi pour le système de soins

De même, chaque couple reste une histoire singulière: partager un diagnostic ne signifie pas forcément suivre la même évolution, ni nécessiter les mêmes traitements au même moment. Le défi pour le système de soins sera donc de mieux repérer ces duos de patients, sans procéder à des amalgames hâtifs, et de proposer un accompagnement coordonné lorsque cela s'avère utile.

Un changement de paradigme en douceur, qui pourrait faire écho à l'expérience d'Antoine, Leïla, Sophie, Marc et tant d'autres. Eux n'ont pas attendu la validation des statistiques pour comprendre que leur santé mentale était liée l'une à l'autre. «On forme un tout, c'est notre réalité, même si elle est compliquée», résume Leïla en refermant l'album de photos de sa petite famille. Cette réalité, la société et la médecine commencent tout juste à l'appréhender dans sa complexité: celle de destins entremêlés, pour le pire et pour le meilleur. ■

Pas question de stigmatiser davantage des personnes déjà fragiles en leur suggérant par exemple de ne pas avoir d'enfants ensemble

Addictions

«L'alcoolisme est une maladie, comme le cancer ou le diabète»

Cadre en communication, Paula Marchioni raconte dans un livre poignant comment elle soutient son fils alcoolique depuis dix ans. Les deux mantras pour un bon accompagnement? Amour et détachement

Marie-Pierre Genecand

«Lorsque j'ai compris que l'alcoolisme était une maladie, il m'a été beaucoup plus facile d'excuser mon mari. Est-ce qu'on accuserait quelqu'un d'avoir un cancer? Face à ses problèmes causés par la boisson, j'ai appris à ne plus réagir dans l'instant. Par exemple, plutôt que de me mettre en colère, a fortiori si mon compagnon devient violent, je sors de la pièce ou, mieux, je pars plusieurs jours chez une amie. J'évite de rajouter de la souffrance à la souffrance. Depuis que je me comporte ainsi, les choses se sont apaisées et il accepte de se faire aider.» Dans *Soifs*, puissant témoignage paru le 8 janvier aux Editions Favre, Paula Marchioni ne parle pas que de son difficile chemin aux côtés de son fils Arthur, 25 ans, et alcoolique depuis dix ans. Elle évoque également les proches de personnes dépendantes qui viennent déposer leur fardeau aux réunions d'Al-Anon, structure de soutien bénévole offrant «compréhension, aide et espoir à qui-conque se sent impuissant, perdu et seul face à l'alcoolisme de quelqu'un d'autre». Pour ces familles, il s'agit d'aider sans infantiliser, de soutenir sans y laisser leur santé. «Je sais que je dois mettre mon fils face à ses responsabilités, mais comment lâcher prise quand son enfant est en train de se détruire sous ses yeux?» questionne l'autrice avec beaucoup d'honnêteté.

Pour une personne qui boit, cinq personnes trinquent. Ce constat, Paula Marchioni, cadre en communication, en a fait un slogan clé lors d'une opération marketing qu'elle a menée avec l'association Al-Anon durant les Fêtes de 2023 pour sensibiliser le grand public aux dégâts de l'alcoolisme sur l'entourage. «Cela ressemblait à un cadeau de fin d'année, une bonne bouteille à partager. Eh bien non, la bouteille que recevait chaque journaliste était vide, mais pleine d'un cri: «Nous aussi, on existe!»Les médias ont répondu à l'appel et les proches ont pu expliquer que, «dans cette France open bar, on n'est pas assez informé des dangers de cette drogue légale ainsi que de la difficulté à refuser un verre quand on est jeune et malade alcoolique», relate l'autrice.Car, même si l'OMS a reconnu l'alcoolisme comme une maladie dès 1978, «la stigmatisation reste féroce, poursuit-elle. On ne choisit pas de devenir alcoolique, certaines personnes sont plus exposées que d'autres, mais le tabou reste entier.»

L'espoir, qui fait vivre et qui tue

Dans le cas d'Arthur, l'alcool lui a permis de fuir une phobie scolaire, elle-même liée à une situation de harcèlement, se souvient sa maman. Plus largement, le jeune homme est un «hypersensible, en colère contre une société qui produit souffrances et inégalités». Petit à petit, au gré d'études universitaires en sociologie, Arthur commence à comprendre comment il «recourt à l'alcool pour diluer sa haine des normes dominantes». Dans *Soifs*, Paula Marchioni raconte son combat au fil des jours, des semaines. Entre l'espoir qui fait vivre, lorsque son fils entame une désintoxication et qu'il remplace l'alcool par du sport à haute dose ou reprend son bac. Et l'espoir qui tue, lorsqu'il rechute et repasse à une «consommation de cinq bouteilles de vin par jour et/ou de dizaines de canettes de 50 cl de bière bon marché». Tout cela, dans le foyer maternel où Arthur est revenu habiter après sa séparation d'avec Manon, sa petite amie qui l'a quitté en raison de son addiction. Sur lui, l'alcoolisme a des effets contrastés, raconte sa mère. Tantôt Arthur a les yeux plongés dans le vague, abîmé dans une réflexion où personne ne parvient à le rejoindre. Tantôt, il atteint un état d'excitation dans lequel il peut se mettre en danger. Ce qui est sûr, c'est que la sobriété lui ôte «toute joie. «Tout manque sans le plaisir de l'ivresse»,

confie-t-il au cours d'une de ses abstinences. C'est justement cette absence «de bonheur et d'apaisement» qui l'incite à reconsommer, détaille Paula Marchioni. Face à ce bal infernal, la première consigne donnée aux proches est d'«admettre leur impuissance». D'avancer jour après jour, sans se projeter dans un futur qui chante. Et de pardonner au malade et à soi, car la culpabilité est grande. Un travail qui demande de la patience, une autre vertu largement promue chez les Al-Anon.

Humilité plutôt que volonté

Directrice d'agence publicitaire, Paula Marchioni n'avait pas forcément ces qualités de manière spontanée. Elle décrit très bien comment elle a dû abandonner son naturel d'*executive woman* voulant tout résoudre et remplacer cette attitude de battante par une profonde humilité. Ce fameux lâcher prise si difficile à accepter. D'autant que le père d'Arthur, bien plus jeune qu'elle, est moyennement impliqué dans la maladie de leur fils.«Où sont les pères?» questionne d'ailleurs l'autrice, rappelant en cela Didier Pleux qui, dans *L'Art du bon sens*, notait que les ados d'aujourd'hui ont «plus besoin de pères réhabilités, solides sur leurs appuis que de tuer un père trop autoritaire». Face à «la non-présence des pères créant des fils sans... repères», pas facile pour les mères d'échap-

per à un «stéréotype actuel, celui de la femme forte qui a élevé (trop) seule son fils». Un autre constat qui frappe dans cet ouvrage? Le peu de solutions offertes par les approches psy face à l'alcoolisme d'Arthur. Très vite, les différents thérapeutes qu'il a consultés ont identifié une forte codépendance mère-fils et conseillé de couper le cordon. Mais, au-delà du diagnostic, les nombreuses séances psy n'ont porté quasiment aucun fruit, observe l'autrice. Ce n'est que lorsque Arthur a reconnu sa maladie et est entré aux Alcooliques Anonymes que son état s'est amélioré.En cela, Paula Marchioni rejoint le psychologue et addictologue français Philippe Cavaroz qui, dans *Revivre*, montre que l'approche des AA atteint des taux d'abstinence oscillant entre 22 et 37% contre 15 à 25% pour d'autres démarches. Pourquoi cette plus grande réussite? Grâce à la force du groupe et au fait que ce protocole «privilégie la solution sur le problème», c'est-à-dire qu'il place l'interdiction de boire avant la compréhension des raisons pour lesquelles l'alcoolique boit, explique l'addictologue.

Le rôle des lobbies

Au cours de ce témoignage, Paula Marchioni évoque également sa soif à elle – retrouver un compagnon de vie à travers des sites de rencontre – et ces tribulations amoureuses plutôt foireuses apportent une touche comique dans un récit douloureux. Mais là où l'autrice ne sourit plus du tout, c'est quand elle porte un regard sur la politique préventive de l'Etat français en matière d'alcoolisme. Influencé par «les lobbies viticoles et alcooliers», observe-t-elle, la France traite l'alcool et le tabac de manière très différente. En France, documente l'autrice, les publicités pour le tabac sont interdites et les prix du paquet de cigarettes, prohibitifs. A l'inverse, seules les publicités pour les alcools forts sont prohibées et les vins ou bières à prix cassés foisonnent dans les supermarchés. «Certes, on peut argumenter que, selon sante.gouv.fr, le tabac fait 75 000 décès par an là où l'alcool n'en ferait «que» 49 000 (4000 pour les drogues illicites), mais c'est compter sans les accidents mortels de la route et les féminicides ou homicides imputables à cette substance», fustige Paula Marchioni. D'où cette question simple d'Arthur, bien placé pour la poser: «Pourquoi n'appelle-t-on pas l'alcool une «drogue», alors que c'est peut-être la pire?»■

Pour ces familles, il s'agit d'aider sans infantiliser, de soutenir sans y laisser leur santé

Mots croisés

Philippe Dupuis

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
I															
II															
III															
IV															
V															
VI															
VII															
VIII															
IX															
X															
XI															
XII															
XIII															
XIV															
XV															

Grille 216

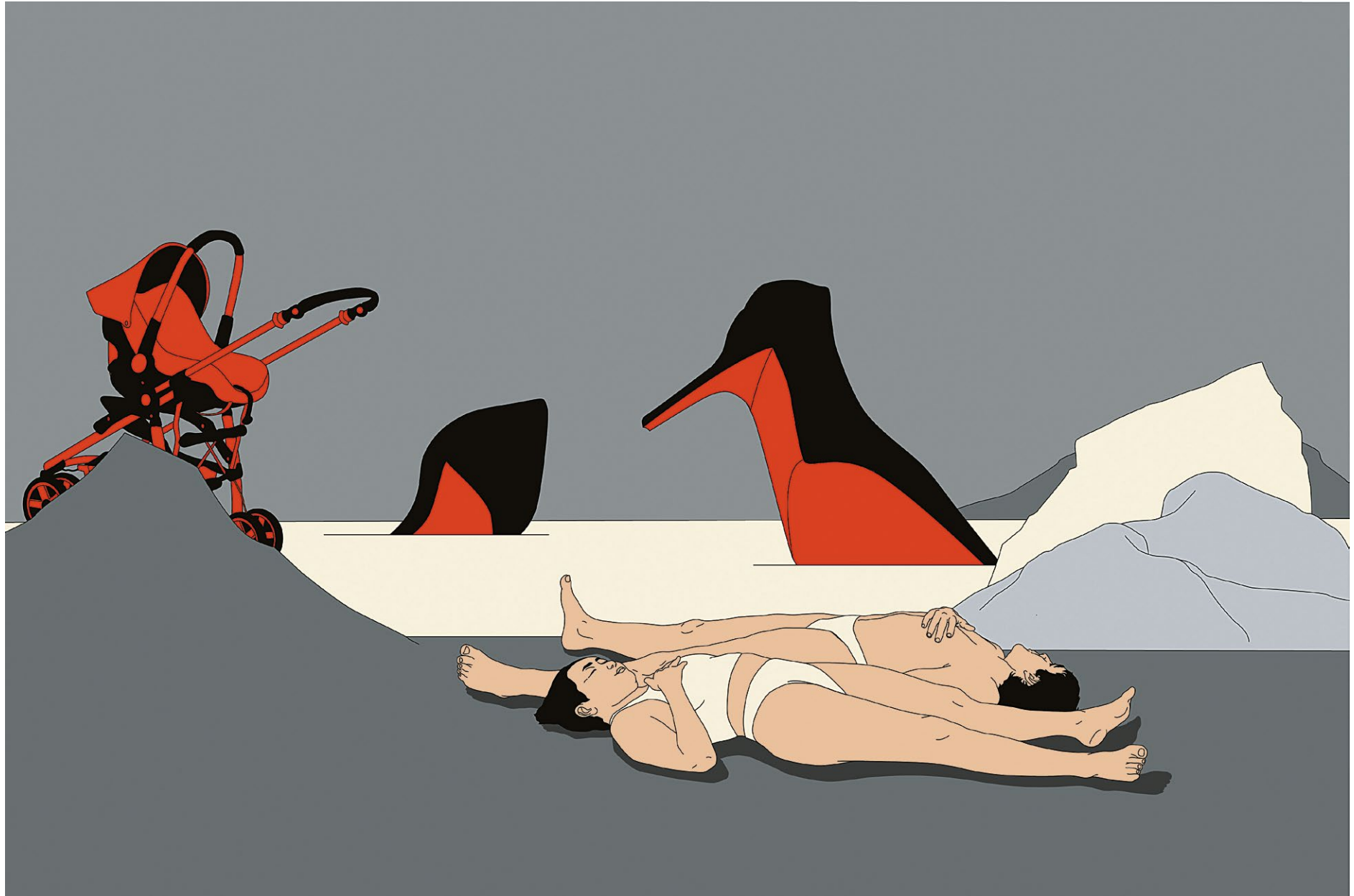
Horizontalement I Ni tolérante ni à la portée de tous. **II** Le Philippe de l'Oratoire. Maître des vents. Agnès, la Dame de Beauté. **III** Écrit pour tourner. Dévoué. **IV** Faiseurs de goutte. Grandes au moment des fêtes à Versailles. On y fourre noeuds et embrouilles. **V** Peut s'échanger. Avec force et colère. **VI** Très bon chanteur. Partir à la fin. Expression puérile. **VII** Règne sur ses ouvrières. Refis les comptes sur de nouvelles bases. **VIII** Vaisselier ou crédence. Fruits secs. **IX** Repris pour corrections. Fait l'amour et l'idiot. **X** Les filles des tantes. Corrompu par l'air ambiant. L'argon. **XI** Mesure du temps. Le bon compte pour une règle. Ne put aller plus loin. **XII** Garde du sabre japonais. Belle épouse d'Akhenaton. **XIII** Fin de partie. Fond de cours. Prise et surprise. **XIV** Fleuve côtier normand. Facilite les déplacements en mer et dans les airs. Petit patron. Préposition. **XV** Royaume franc. Son Roman est une suite de poèmes.

Verticalement 1 Refus des ordres d'en haut. **2** Altérer les tissus. Ajouté et introduit. **3** Réclame avant de se lancer dans la poursuite. N'a rien mais peut provoquer. **4** Passé à l'huile. Rendent les partages impossibles. **5** Dans la paella. Sa Tour a inspiré Dumas. D'un auxiliaire. **6** Dernier roi de Macédoine. Lâché pour mettre dehors. Instrument à cordes. **7** Se meurt chez Ionesco. Plaisirs gourmands. Grande voie. Doublé chez Nini. **8** Libraires et imprimeurs hollandais. Au coeur des os. **9** Courtisane de haut rang. En pleine crise et défait. **10** Pour ne rien perdre en montant. Transportent aussi du liquide. **11** Points opposés. Passé chez Le Corbusier avant de rejoindre Messiaen. Échassier migrateur. **12** Occupé sur plan. Condamnation divine ou coup du sort. **13** Colorié. Ouvre Le Monde. Paresseux. **14** Pas bête du tout. Voyelles. Noble et fier. **15** Exalteraient et transporteraient le public.

Solution de la grille 215

Horizontalement I Refroidissement. **II** Enroulement. Née. **III** Escaliers. Aéros. **IV** Priât. Teutons. **V** La. Népètes. Alto. **VI** Égides. Arts. **VII** Nef. Silicone. As. **VIII** Ne. Semonce. **IX** Initiale. Fora. **X** SO. Un. Auscultes **XI** Subdivisé. Néons. **XII** Avait. Neva. Nte. **XIII** Ne. Aine. Élan. **XIV** Tanne. Ensevelie. **XV** Eu. Tensioactive.

Verticalement 1 Resplendissant. **2** Engrage. Nouveau. **3** Frai. Ifni. BA. **4** Roland. Étudiant. **5** Ouâtées. Initiée. **6** Ili. Psi. **7** Derme. Lainées. **8** Ime. Taiseuse. Ni. **9** Sesterce. Seveso. **10** Sn. Estomac. Aléa. **11** Étau. SNO. Un. AVC. **12** Éta. Enfle. Net. **13** Enrôle. Coton. Li. **14** Néant. Aèrent. **15** Tessons. Assenée.



(Joëlle Flumet pour Le Temps)

Pourquoi le désir baisse-t-il avec la durée de la relation?

Cette semaine, on s'intéresse aux facteurs qui font que le feu qui embrase les débuts d'une histoire s'estompe avec le temps

Pauline Verduzier

Anaïs* et son conjoint sont ensemble depuis dix ans. Cette journaliste de 39 ans décrit leurs deux premières années de relation comme ayant été marquées par «l'intensité sexuelle» et la découverte du plaisir. Les années suivantes, leur désir est resté intact. «Le rythme a ralenti, mais on avait une sexualité assez chouette et régulière. On avait toujours des week-ends où on pouvait passer l'après-midi au lit. Le tournant de ma baisse de libido a été la maternité et la naissance de ma fille il y a deux ans», constate-t-elle.

La recherche britannique** portant sur pour expliquer son moindre désir: la sollicitation épuisante de son corps dans les tâches de soin à l'enfant, entre allaitement, bercements et portage, un sentiment de frustration et de ressentiment envers son conjoint lorsqu'elle avait l'impression d'en faire beaucoup plus que lui à la maison, ainsi qu'un besoin de retrouver du temps pour elle en dehors du cocon familial. «On habite à la campagne, on travaille tous les deux depuis la maison. Lui manifeste un désir constant à mon égard, mais moi je trouve difficile de nourrir du désir dans un quotidien routinier avec cette disponibilité permanente, qui fait qu'on n'a pas le temps de se manquer. Lui rêve que l'on parte en week-end romantique, moi je rêve de partir en week-end avec mes potes.»

Une recherche britannique** portant sur un panel de plus de 11 000 personnes a identifié plusieurs facteurs corrélés à une baisse d'intérêt envers la sexualité conjugale. La parentalité et surtout la maternité font partie des variables étudiées qui semblent jouer sur la disponibilité sexuelle. Avoir été enceinte dans l'année écoulée

ou avoir un ou des enfants en bas âge augmente la probabilité de déclarer un moindre intérêt envers la sexualité chez les femmes. Les chercheurs supposent que cela peut être dû à la fatigue associée au rôle de principale pourvoyeuse du travail de *care* («soin»), qui repose le plus souvent sur elles. Rien de très surprenant, mais l'étude identifie bien d'autres facteurs contextuels, comme les problèmes de santé ou un diagnostic de dépression par exemple, qui impactent aussi bien les hommes que les femmes dans leur rapport à la sexualité.

Le «manque d'intérêt» sexuel est aussi associé à des variables relationnelles, en particulier pour les femmes. Celles qui vivent avec leur conjoint sont plus susceptibles de se désintéresser de la sexualité que les femmes qui ne partagent pas leur logement avec leur partenaire. Le dialogue au sein du couple compte également: ceux et celles qui trouvent qu'il est «facile de parler de sexe» avec l'autre disent moins souvent ressentir un faible intérêt sexuel. Le manque d'intérêt est plus fréquent chez les personnes qui déclarent être moins satisfaites de leur relation ainsi que chez celles qui ne se sentent pas émotionnellement proches de leur partenaire pendant les rapports sexuels. Au total, 15% des hommes sexuellement actifs et 34,2% des femmes sexuellement actives ont déclaré ne pas avoir eu d'intérêt pour le sexe pendant au moins trois mois au cours de la dernière année.

Une envie d'autre chose

D'autres études sociologiques comme *Contexte de la sexualité en France* (2006) ont d'ailleurs montré que les périodes sans rapport sexuel pendant au moins trois mois consécutifs au sein du couple augmentaient avec la durée de la relation et que la fréquence sexuelle était souvent plus élevée chez les partenaires non cohabitants.

Laurence Dispaux, psychologue, sexologue et thérapeute de couple à Morges, est l'auteur de l'essai *Le Désir dans le couple. Comment gérer le décalage d'envie sexuelle sur la durée* (Ed. La Musardine, 2024). Elle confirme qu'il existe des facteurs individuels qui font fluctuer le désir comme la ménopause, le stress, les burn-out, etc. Mais le cœur du sujet se situe dans les caractéristiques de la relation. «On sait qu'il y a une sécrétion hormonale très forte au moment de la rencontre, qui va jouer sur le désir et qui

> Plaisirs partagés

Tous les samedis, «Le Temps» vous propose un rendez-vous lié à l'intimité afin d'explorer les tabous, joies et doutes inhérents à nos sexualités

s'estompe au bout de quelque temps. Cependant, je mettrai surtout l'accent sur le fait qu'avec le temps des décalages ou des différences qui sont incontournables entre deux personnes – et qui étaient souvent présentes dès le départ – vont se creuser», souligne-t-elle.

La spécialiste questionne la notion même de «trouble du désir», à laquelle elle préfère l'idée d'une modification ou d'une transformation. Car de quoi parle-t-on? Une baisse de fréquence sexuelle ne signifie pas forcément une baisse du désir, et une moindre envie signifie peut-être juste l'envie d'autre chose.

Contraintes quotidiennes

«Si je rencontre quelqu'un à 20 ans et qu'on est encore ensemble à 50 ans, je n'aurai pas forcément les mêmes besoins et je n'accorderai peut-être pas la même place ou la même fonction à la sexualité. Selon les moments de vie, on peut davantage chercher le plaisir, la procréation, la connexion, par exemple. Peut-être que mon désir sera aussi moins spontané et qu'il dépendra plus d'un contexte, peut-être que j'aurai besoin de plus de «préliminaires» ou envie de pratiques SM ou de *slow sex*, etc.», déroule Laurence Dispaux. La difficulté étant que ces changements font parfois l'objet d'une mauvaise interprétation et de conflits, en fonction de l'histoire du couple ou de la manière dont il communique.

«On va dire «tu ne me désires plus» ou «il n'a plus envie». Mais la question est plus envie de quoi? Qu'est-ce que je désire? Tout cela est très subjectif et dépend des représentations que l'on a de notre sexualité. C'est compliqué de communiquer sans blesser pour être en phase avec ces évolutions, alors que justement, beaucoup de personnes ont besoin d'un contexte relationnel serein pour que le désir émerge», explique la thérapeute.

Anne*, médecin de 40 ans, en couple depuis onze ans, s'est rendu compte qu'elle s'était progressivement éloignée de son mari

et que les décalages entre eux devenaient de plus en plus criants. «Il y a eu la passion amoureuse du début, puis on a emménagé ensemble et je me suis sentie tiraillée entre mon désir de préserver ma liberté, mon individualité, et celui de rentrer dans une norme», explique-t-elle. Avec le temps, Anne a pris conscience d'une corrélation très nette entre le moment où elle s'est conformée à cette norme – vivre en couple, s'installer – et la baisse de son désir. «La domestication contribue à la diminution de la libido: il y a moins de surprise, moins de communication», analyse-t-elle. Par ailleurs, leurs différends politiques l'affectent de plus en plus. Elle a également réalisé qu'elle avait mis son épanouissement sexuel au second plan, qu'elle avait négligé son plaisir pour satisfaire en premier lieu celui de ses partenaires. Avec son mari, ils n'ont plus de sexualité depuis quelques années. Pourtant, sa libido ne s'est pas éteinte: elle a eu une aventure avec un amant il y a quelque temps. «J'aime mon mari et je n'ai pas envie de me séparer, mais c'est vrai que j'ai changé avec le temps et que je perçois aujourd'hui plus clairement les dissonances qui existent entre nous», conclut-elle.

«La météo de la relation»

Laurent*, entrepreneur de 42 ans, n'a pas de difficulté à dire qu'il connaît parfois une absence de désir sexuel, et réfute l'idée que les hommes seraient constamment désirants. «Ça dépend de la météo de la relation, du stress de la vie de tous les jours, quand j'ai trop de travail, de la présence de notre enfant ado sous notre toit qui fait qu'on doit prendre plein de précautions», liste-t-il. Pour autant, ces phases sans libido ne l'empêchent pas de se dire satisfait de sa sexualité avec sa compagne. «Ça fait seize ans qu'on est ensemble et c'est juste qu'il y a plein de moments où j'ai d'autres soucis que de faire l'amour.» ■

* Prénoms d'emprunt

** Graham C. A., Mercer C. H., Tanton C., et al, «What factors are associated with reporting lacking interest in sex and how do these vary by gender? Findings from the third British national survey of sexual attitudes and lifestyles», *BMJ Open*, 2017.



Ecoutez «Plaisirs partagés»

Sur notre site internet, découvrez dès dimanche soir une version audio de cet article, lu par un ou une de nos journalistes.

> La course ou la crise (des 40 ans)

L'Exploration sur le trail de Charlie Buffet, que vous avez pu lire dans Entre-Temps ces dernières semaines, a connu un vif succès. A l'occasion de sa réédition en 2025, Heidi.news a demandé à Sophie Guignard, autrice et récente convertie, de reprendre le flambeau pour quelques nouveaux épisodes, que voici. Sophie, pourquoi je cours? Pour échapper à tes 40 ans, mon enfant.

Mathieu Blanchard a-t-il craqué le code de l'ultra-endurance?

C'est l'histoire d'un ingénieur que son confort ennuyait. Alors il s'est mis à souffrir, avec méthode, pour se sentir vivant. Bien lui en a pris, puisqu'il est devenu l'un des meilleurs traileurs au monde

Sophie Guignard

Endurer: verbe transitif, du latin *indurare*, durcir son corps. Signifie, selon le Larousse, supporter, subir avec fermeté ou avec résignation quelque chose de pénible, de désagréable; tolérer. D'où la question: l'ultratrail serait-il le sport d'endurance par excellence, et Mathieu Blanchard, son actuel plus grand ambassadeur?

Il est revenu cette année vainqueur de la Yukon Arctic Ultra, une course canadienne dont personne ou presque n'avait entendu parler avant qu'il ne s'y aventure, entrée depuis dans la culture pop du trail. Mathieu Blanchard a fait le tour des médias pour raconter sa folle aventure, dont voici les hauts faits principaux: 650 km de course, principalement de nuit, par des températures pouvant descendre jusqu'à -50 °C; 48 dossards au départ, six à l'arrivée, dont seulement trois à pied.

Ne rien laisser au hasard

Équipement de notre aventurier: une *pulka* (c'est-à-dire un traîneau) garnie d'une paire de raquettes, d'une paire de bâtons, d'un (bon) sac de couchage, de nourriture lyophilisée, d'un couteau, et basta. Pas de tente. «C'est trop lourd», me dit-il à Méribel avant de monter sur scène dans une conférence que j'organisais. «Et surtout, j'ai compris qu'à ces températures, on ne peut tout simplement pas monter sa tente.» Chaque objet a été réfléchi, pensé, pesé, choisi – si on veut avoir l'espoir de finir une course pareille en vie et dans les temps impartis, rien dans la préparation ne peut être laissé au hasard, qui se chargera de toute façon de pimenter la course (loups, gelures, désespoir, etc.).

Mais revenons à l'endurance: Mathieu Blanchard a terminé et gagné la «Yukon» en un peu plus de sept jours – soit une moyenne de 80 km par jour –, ponctués de dénivelés positifs et de températures très négatives. Il a terminé en bien sale état, physique et psychologique, affaibli et traumatisé par l'expérience qu'il m'a décrite comme «la plus extrême et la plus difficile de ma vie». Quand on sait que le bonhomme court des centaines de kilomètres dans la neige et le sable en des temps record, on prend la mesure de son périple canadien. Bref, nul doute qu'il sait endurer. Et sait aussi en parler, dans les médias et dans les conférences qu'il donne.

Quand on demande à Mathieu Blanchard pourquoi il va si loin dans l'épreuve, il répond que c'est pour se sentir vivant. «J'ai besoin de descendre très bas, très profond, pour pouvoir apprécier de remonter à la surface. J'ai besoin de passer une nuit à lutter contre le froid, le sommeil, la mort et la peur des loups pour apprécier un lever de soleil à sa juste

valeur. J'ai besoin d'avoir peur pour mesurer l'ambition d'un projet», dit-il. Il faut risquer sa vie tous les six mois pour rester vivant, disait le réalisateur américain Elia Kazan. Mathieu serait-il son héritier spirituel?

Bien sûr, des coureurs et coureuses qui repoussent les limites du possible, il y en a déjà eu. Comme les ultrarunneurs sur route, les Yiannis Kouros et Dean Karnazes qu'on n'arrêtait plus, façon Forrest Gump. Il y a eu les machines tout-terrain, les Scott Jurek et autres Christopher McDougall qui arpentaient les reliefs des grands espaces américains, avalant les kilomètres tels des bisons en migration. Il y a eu les François d'Haene et les Courtney Dauwalter, bêtes de course et machines à palmarès. Il y a eu Kilian Jornet, l'alpha et l'oméga de la course en haute montagne. Autrement dit, ce n'est pas facile, désormais, d'impressionner le chaland.

«J'ai besoin de passer une nuit à lutter contre le froid, le sommeil, la mort et la peur des loups pour apprécier un lever de soleil»

Mathieu Blanchard, traileur

Il y a pourtant chez Mathieu Blanchard quelque chose qui interpelle au-delà de ses chronos et de sa musculature sculpturale, et qui me conduit à me demander si nous ne serions pas là en présence d'un authentique «*outlier*», ces anomalies statistiques dont la singularité étonne autant qu'elle questionne.

Au début, ça pique

Retour en arrière. Le petit Mathieu naît en décembre 1987 dans le sud de la France, près de Cavaillon, dont il a gardé l'accent. Il grandit en Guadeloupe, où ses parents montent un club de plongée. Son quotidien se joue au grand air, l'aventure est à portée de palmes. Ça pose déjà les bases, mais la montagne est encore un peu loin.

De retour dans l'Hexagone, Mathieu Blanchard étudie dans une école d'ingénieur à Grenoble, avant de se faire embaucher par

une entreprise québécoise spécialisée dans la sécurisation des chantiers de construction. A Montréal, tout va bien pour lui: il est amoureux, bien payé, bien au chaud. Constatant qu'il s'empâte un peu, il décide un jour de braver le froid et de trotter en ville. Ça pique un peu au début, mais rapidement, notre homme y prend goût. Une rupture amoureuse remet un coup dans la fourmilière, et voilà que notre ingénieur se prend au jeu d'un sport qu'il avait jusque-là snobé.

Les sorties s'allongent, les tracés se compliquent, les bières et les soirées télé se font plus rares. Le joggeur comprend assez vite qu'il est bon: il avance vite; et il endure. Les courses auxquelles il s'inscrit se chargent de lui confirmer qu'il tient peut-être un os. Salomon le repère et lui propose de rejoindre son équipe d'athlètes. Ça commence à devenir sérieux.

De «Koh-Lanta» à l'UTMB

En 2019, à 31 ans et quatre ans seulement après avoir commencé à courir, Mathieu quitte son emploi d'ingénieur pour s'entraîner davantage. Il accepte un job moins prenant et plus stratégique à La Clinique du coureur, tandis que ses chronos le rapprochent du club très fermé des «élites» – ces coureurs qui se voient attribuer les meilleurs dossards et le droit de s'élancer devant les autres sur les grandes courses. De plus en plus assoiffé de défis, il envoie en parallèle sa candidature à l'émission de télé-réalité *Koh-Lanta* – sans y croire, assure-t-il. Il est sélectionné et s'envole pour les îles. Là-bas, il renoue avec l'océan, les plages, la vie rustique.

Sur la fiche de l'émission de l'époque, on peut lire qu'il était «considéré comme le maillon fort et le leader des Ceva [le nom de son équipe]». Il fait du feu, assure sur diverses épreuves, se lie avec l'une des participantes (Alix, devenue sa compagne et précieuse partenaire à bien des égards), mais se fait éliminer par un participant plus chanceux que lui (il avait un collier d'immunité, pas de bol). Sur ce, retour au bercail, au boulot et à la course, avec pas mal de frustration mais aussi de notoriété en plus.

Nous voilà en 2020. En trail, Mathieu allonge les distances. Il traverse le Québec, 650 km et sept jours à travers des sentiers de haute randonnée, un record. L'année suivante, il termine troisième pour son deuxième UTMB (il avait terminé huitième en 2018). Pas mal non plus. La même année, il s'embarque dans le Marathon des sables, 250 km dans le désert marocain, et termine cinquième.

Pendant ce temps, il reprend un dossard pour l'UTMB 2022, qu'il court quasiment au corps à corps avec un certain Kilian Jornet, faisant régner le suspense jusqu'au bout de la course. Le Catalan s'impose en établissant

un record (moins de vingt heures), mais on sent bien qu'il a eu chaud. L'année suivante, Mathieu Blanchard s'inscrit à la Western States, l'une des quatre courses du grand chelem des ultratraileurs. Au programme, 100 miles (160 kilomètres) dans la Sierra Nevada californienne. Il termine à la sixième place.

Notre athlète de désormais 34 ans décide de se consacrer entièrement à la course. Il abandonne toute autre activité professionnelle et pose ses valises en France, aux Deux Alpes. Il tente une nouvelle fois l'UTMB et termine au pied du podium. Décidé à en découdre avec le mythe qui lui échappe, il s'y inscrit de nouveau en 2024, mais abandonne cette fois au 50e kilomètre, à cause d'un tendon douloureux. Débute alors une période de remise en question... qui sera de courte durée. Deux mois plus tard, il remporte la Diagonale des Fous de la Réunion puis, deux nouveaux mois plus tard, la désormais fameuse «Yukon». La boucle est bouclée.

Reprenons. Endurer: Supporter, subir avec fermeté ou avec résignation quelque chose de pénible, de désagréable; tolérer. Quand on demande à Mathieu Blanchard comment il fait pour supporter la dureté des épreuves qu'il s'inflige, il répond que c'est pour lui une manière nécessaire de revenir à un état plus primitif. Au lendemain de son UTMB sur les talons de Jornet, il assurait ne pas avoir de courbatures et se sentir capable de repartir pour un tour. «Je ne me l'explique pas vraiment, mais cela en dit assez long sur ce que peut le corps», dit-il avec un sourire d'enfant.

Né(s) pour courir

Peut-être est-il une nouvelle preuve que nous sommes tous faits pour courir, mais que nous l'avons oublié en déléguant nos vies à l'automobile, aux fauteuils et à la technologie. «Tout ce que nous aimons, tout ce que nous appelons sentimentalement nos «passions» et «désirs», ne répond en réalité qu'à une nécessité ancestrale encodée dans nos gènes. Nous sommes nés pour courir. Nous sommes nés parce que nous courons», écrivait Christopher McDougall dans *Born to run*.

Bien sûr, Mathieu n'a pas uniquement compris qu'il pouvait courir beaucoup. Il a aussi compris qu'il fallait partir à point. En bon ingénieur, il a appris à optimiser les paramètres de la performance: renforcement musculaire, préparation mentale, nutrition, sommeil, respiration, équipement, entourage. Il sait à quelle heure il doit passer tel col, combien de glucides et de protéines il doit ingérer après combien de kilomètres de course. «Il est l'un des premiers, si ce n'est le premier, à avoir poussé aussi loin la professionnalisation de la discipline. En ce sens, il a effectivement



Mathieu Blanchard et Kilian Jornet à l'UTMB 2022, où ils sont arrivés respectivement deuxième et premier. (Mathieu Blanchard /UTMB)



craqué le code de l'ultra», m'explique un ami ultratrailleur très familier de cet univers.

«Tout comme [Mathieu Blanchard] est le premier à avoir transformé son sport en business, enchaîne l'écrivain. Il vit de son sport, de l'image qu'il a su créer et structurer autour de ses performances sportives. Il est le premier à faire cela avec autant de constance et de succès. Ce qui en fait évidemment un personnage controversé dans la communauté. Mais il comprend et il assume», poursuit-il.

Autrement dit, Mathieu Blanchard a aussi craqué le code du business model derrière ses performances. En courant et en le racontant, il a su se créer une communauté importante (530 000 followers ce jour sur Instagram) qui le soutient avec passion, ainsi qu'un ensemble de sponsors et partenaires séduits par la notoriété du personnage. De quoi cumuler beurre et argent du beurre, même si on se demande où il trouve le temps et l'inspiration pour être aussi prolifique sur les réseaux.

L'art de la punchline

Bref, Mathieu Blanchard est un athlète, un aventurier, un communicant et un businessman accompli – il investit également dans des fonds. Manquerait plus qu'il soit un chic type. Eh bien, pourquoi pas? Le coureur soutient les associations d'athlètes en situation de handicap, donne de son temps et de sa personne dans certaines conférences et autres événements non ou mal rémunérés. Est-ce pour l'image? Le storytelling? «Il est tellement «drivé» que tout cela fait probablement partie d'un plan», m'arrive-t-il d'entendre. Peut-être aussi qu'il a réussi à être tout cela à la fois. «Drivé» et généreux. Intéressé et intéressant.

Quand on demande à Mathieu Blanchard comment il choisit ses courses et ses projets, il dit qu'il fonctionne désormais beaucoup au «pourquoi». Il explique qu'au début, il était davantage dans une démarche de palmarès, mais qu'il a compris avec l'expérience et les échecs qu'il ne suffisait pas de vouloir pour pouvoir – que trop vouloir, parfois, était même précisément ce qui le conduisait dans le mur. C'est d'ailleurs comme cela qu'il explique son abandon sur l'UTMB en 2024.

«Maintenant, je choisis mes courses en fonction du sens qu'elles ont pour moi. Je dois m'assurer d'avoir une vraie bonne motivation. Si mon seul but est de la gagner et que je ne prends aucun plaisir à la préparer, je sais que cela ne marchera pas», m'expliquait-il en interview. Avant de résumer le propos par une punchline efficace: «Pour élever mon niveau de performance, je dois élever mon niveau de bonheur.»

Après son abandon sur la course qui lui tendait les bras, Mathieu a fait le point.

Il a cessé de solliciter son corps pendant un moment – il y était certes un peu contraint – pour revisiter ses motivations. Lorsqu'il est parti à La Réunion pour courir la Diagonale des fous, deux mois plus tard, il prétend que ses attentes étaient plus basses, et qu'il avait «remplacé son objectif de performance par celui d'aventure».

Yoga, sophro, apnée

Ça se tient, puisqu'il ne s'était pas entraîné depuis Chamonix, avait traversé un petit désert psychologique et perdu un bout de confiance au passage. Le but premier, cette fois, était de renouer avec l'envie, et donc de lâcher un peu de contrôle. Pour cette édition, Mathieu dit avoir couru cette course en s'étant émancipé des statistiques et des paramètres de performance qu'il suit en temps normal de très près, pour se concentrer davantage sur

ses sensations, sur le paysage, sur l'ambiance de la course, sur le privilège d'être là (dans la chaleur et la moiteur de La Réunion, pour une course de plus de 170 km). Cette sagesse a payé.

Tiens, à propos, fait-il du yoga? Oui, bien sûr. Et de la sophrologie. Peu de coureurs sont aussi attentifs à leur respiration que lui, assure-t-il. Peut-être cela lui vient-il de la plongée, qu'il a beaucoup pratiquée, d'abord avec ses parents, puis adulte, lorsqu'il était à son tour moniteur de plongée. C'est ce que me confirme son coach et entraîneur de l'équipe de France de trail, Adrien Seguret. «Mathieu a des qualités et des capacités physiques hors norme, c'est évident. Mais au-delà de la génétique, il a misé sur deux atouts qui me semblent majeurs: sa musculature, qu'il développe et entretient depuis son jeune âge, et ses capacités pulmonaires, qui sont tout simplement ahurissantes, et qu'il a probablement développées avec l'apnée», me confie-t-il.

Tu courras, mon frère

Entre deux coups de volant, Adrien Seguret ajoute: «Parce qu'il s'est mis assez tard au trail, Mathieu est arrivé sur la discipline avec un physique relativement frais, à un âge et une maturité qui s'avèrent idéaux pour la course de longue distance. Ce timing, couplé à ses capacités physiques et mentales ainsi qu'à une grande intelligence dans la gestion de sa carrière d'athlète, fait qu'il se trouve aujourd'hui au bon endroit, au bon moment, avec les bons outils.»

Je me demande s'il n'y a rien d'autre pour expliquer les performances singulières de Mathieu Blanchard. Un traumatisme caché, qui agirait comme un moteur? Il a pourtant l'air équilibré et épanoui. Le divorce de ses parents, peut-être? Il en parle peu. «Si mes parents n'avaient pas divorcé, j'aurais été heureux, je serais devenu comptable», avait un jour dit John Lennon... Assez de psychologie de comptoir, me direz-vous. A moins que...

En 2018, son dernier petit frère (il a cinq frères et une sœur) a été amputé de la jambe à la suite d'un accident de la route. Il a alors 15 ans, Mathieu 28. Au chevet de son frère cadet, Mathieu lui promet qu'il va non seulement accomplir de grandes choses, mais aussi l'embarquer avec lui dans ses folles ambitions. Peu après, Mathieu court son premier UTMB. Trois ans plus tard, nos deux compères terminent un trail de 75 km dans le désert de Wadi Rum, en Jordanie, son frère avec une lame en carbone. «Mon frère, c'est l'un des pourquoi je fais certaines courses», aime-t-il confier.

Certains philosophes définissent le bonheur comme l'absence de souffrance. Mathieu Blanchard, lui, va chercher dans l'endurance

l'immense soulagement de sa finitude, la joie profonde à laquelle la douleur laisse place lorsqu'elle s'arrête. «Je recherche la peur et l'inconfort, explique-t-il à chaque intervention. J'ai aussi besoin, à intervalles réguliers, de me couper du bruit du monde, de me retrouver complètement seul.» De l'inconfort, dans l'ultratrail, il y en a à foison. Mais la peur et le silence? C'est là que l'aventure reprend son importance. «La vraie aventure, c'est de savoir qu'on ne contrôle pas», m'expliquait-il. J'ai du mal à croire que ce soit ce qui attire cet ingénieur ultra-préparé. Cela me rappelle pourtant cette réflexion de Mike Horn, qui explique souvent qu'il lui suffit d'avoir 5% des réponses aux questions qui se poseront pendant ses expéditions pour se lancer: «Les autres viendront toutes seules, dans l'adversité.»

Pour ses trails comme pour ses aventures, Mathieu se prépare comme un stratège à la guerre. Il est super informé, conseillé, équipé, entouré. Mais là où il fait peut-être aussi la différence, c'est qu'il accepte la part d'aléas inhérente à toute entreprise extrême. C'est même cela qui l'attire, affirme-t-il; ce qui l'a poussé vers l'ultratrail plutôt que l'ultramarathon, ce qui l'a conduit dans les déserts, les cercles polaires et le mènera demain sur l'océan, puisqu'il se prépare à traverser l'Atlantique en voilier dans le cadre de la course Café L'Or (l'ancienne Transat Jacques Vabre), avant d'enchaîner sur un trail de 160 km en Martinique.

Dosage magique

A mesure que j'essaie de comprendre ce qui explique les incroyables performances de l'athlète, je me dis que c'est peut-être cela son secret: en plus d'avoir la tête, les jambes, le souffle et l'alignement des planètes, il a trouvé le dosage magique entre préparation et lâcher-prise, entre effort et plaisir, entre maîtrise et incertitude, entre confiance et appréhension, entre bruit et silence. Le tout saupoudré d'une grande dose d'inspiration, dont il renouvelle la quête au travers de défis singuliers et personnels, et pourquoi pas d'un peu de *mana*, cette force magique qui le transcende parfois et que les Tahitiens décrivent comme la sensation soudaine et claire d'être, certains jours, empli d'une énergie inexplicable qui rend capable de tout – pourvu qu'on y soit préparé. ■

hD
HEIDI.NEWS

Chaque semaine, Entre-Temps publie un épisode des Explorations de Heidi.news, média suisse romand spécialisé dans les longs formats, dont «Le Temps» est actionnaire majoritaire. Après «Ritaline, mon amour», ou encore «Shein, dans l'empire du miteux», voici une enquête littéraire sur le trail, à retrouver en ligne via ce code QR:



PUBLICITÉ

Un musée
Ville de Genève
genève.ch

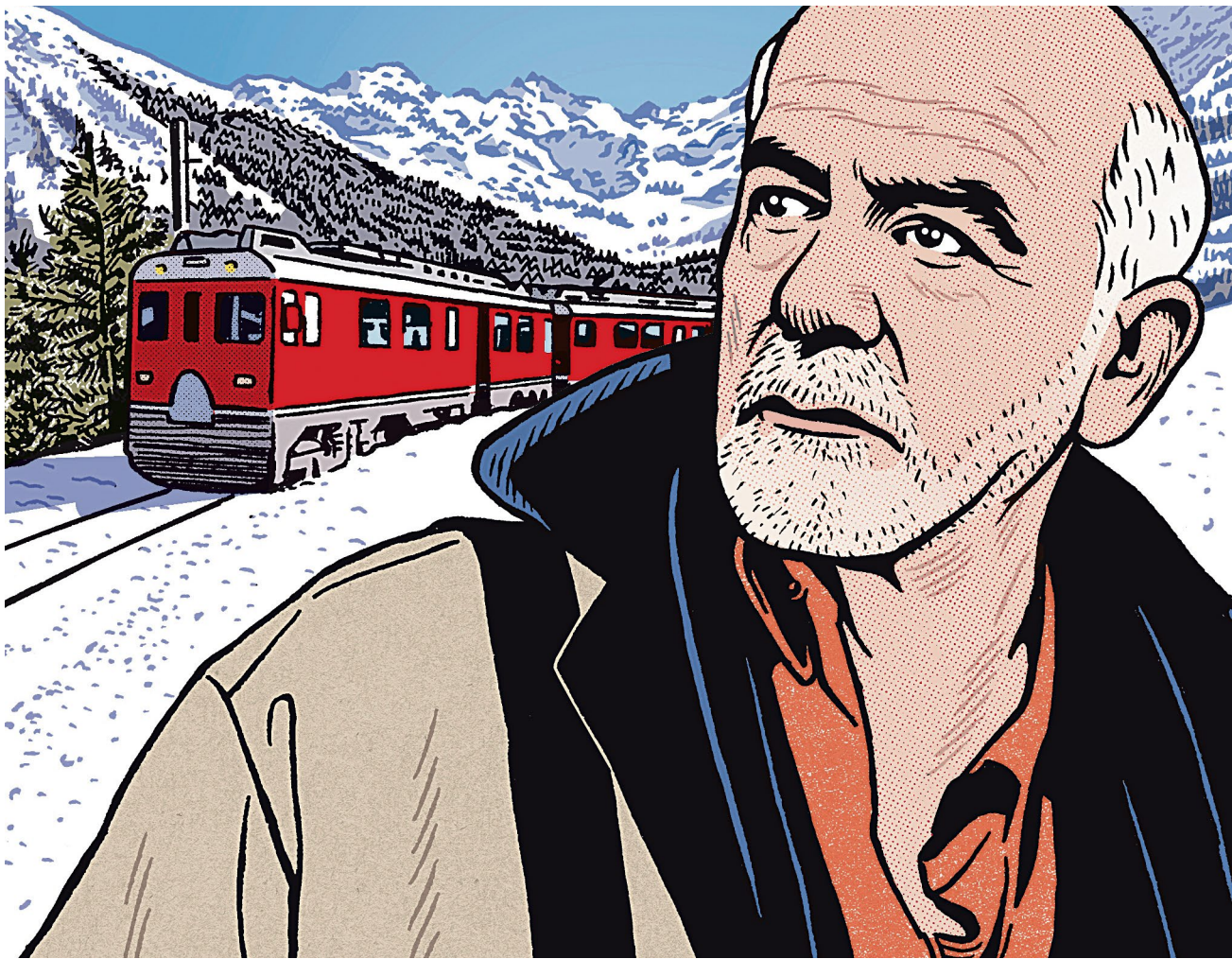
ELLES

ARTISTES ABORIGÈNES CONTEMPORAINES
MUSÉE RATH, GENÈVE
11 DÉCEMBRE 2025 – 19 AVRIL 2026

MUSÉE D'ART
ET D'HISTOIRE
DE GENÈVE

Avec la
collaboration
de la

FONDATION OPALE



(Stéphane Trapier pour Le Temps)

Natif du Val-de-Travers, l'artiste **Martial Leiter** publie un beau livre aux Cahiers Dessinés et inaugure une exposition lausannoise sur ses «paysages fugitifs», capturés depuis les fenêtres des trains. Il revient sur les figures qui l'inspirent

Julien Burri

Après avoir exposé de superbes paysages de montagnes, le voilà qui s'aventure en plaine, saisit des vues depuis les trains, images mouvantes qui semblent se faire et se défaire sous nos yeux. Graphite, encre et fusain; teintes bistre, sépia et brou de noix. Rien de spectaculaire, mais un art qui dialogue avec les traditions du paysage européen et asiatique, sans le dire bien sûr.

Il a maintes fois emprunté la ligne Genève-Lyon, c'est son «petit Transsibérien», s'amuse-t-il, lui qui n'affectionne pas les voyages lointains. Il a observé les lieux traversés, «quelconques», où apparaissent une maison, une vache, un vélo qui prend la rouille. Des anti-cartes postales, pourrait-on dire, qui touchent par leur dénuement. Pour Martial Leiter, ce sont «les coulisses du monde», un arrière-pays qui devient soudain onirique. Sous son pinceau, ce «vide» devient habité. Il n'a pas travaillé ces paysages sur le motif mais les a mémorisés puis restitués dans son atelier lausannois, entre 23h et 5h du matin, ses heures de prédilection.

Ses œuvres, que l'on peut découvrir dès aujourd'hui à l'Espace Richterbuxtorf à Lausanne, et dans un livre publié aux Cahiers Dessinés, forment comme un long rouleau oriental ou un travelling ininterrompu. «Être dans un train, c'est être au cinéma», explique-t-il. Il nous reçoit dans sa cuisine. Grand et timide, il se excuse. Cet amoureux des ténèbres se révèle doux et plein d'humour. Parmi ses étoiles auraient pu figurer de nombreux amis ou artistes (Jacques Callot, William Hogarth, qui l'ont tant inspiré), il a préféré choisir:

Léonard de Vinci

«Enfant, je voulais conduire des locomotives ou piloter des avions. J'ai écrit à la base de Payerne à 12 ou 13 ans et un certain colonel Racine m'a renseigné sur la marche à suivre. Mais j'ai dû déchanter: ma grande taille a mis fin à mon rêve. Déception absolue! Il fallait trouver autre chose. Je faisais beaucoup de dessins, des caricatures, des portraits des chanteuses à la mode, Françoise Hardy ou Mireille Mathieu. Puis j'ai découvert l'art dans le Larousse familial, avec ses belles reproductions de tableaux en héliogravure, notam-

ment de Léonard de Vinci. On me disait: avec la taille que tu as, fais du sport! C'était toujours ma terreur...

Nous habitons à côté de la gare de Fleurier, dans le Val-de-Travers. Depuis la fenêtre de ma chambre, je guettais les nuages. Toute promesse de pluie m'était une réjouissance: cela voulait dire qu'on allait me ficher la paix et me laisser dessiner. Pendant les vacances, j'ai travaillé à Neuchâtel, aux Editions La Baconnière, rue de l'Hôpital, pour faire de la reliure. Les sous que je gagnais, j'allais les dépenser en face, dans une librairie d'occasion, chez Madame Reymond. J'achetais de magnifiques livres d'art pour trois francs six sous, notamment sur Léonard de Vinci. Ses études de drapés me fascinaient. Ils sont plus vrais que les vrais plis. Ce sont des plis, et c'est aussi autre chose. C'est le mystère de l'art.»

«J'ai été très marqué
par un texte sur la
création écrit par
Shitao, «Les Propos sur
la peinture du moine
Citrouille-amère».
Selon moi, il n'a pas
d'équivalent»

Paul Klee

«En travaillant sur les chantiers, à 14 ans, j'ai pu acquérir mon premier vélomoteur, un Pony, et je suis allé visiter le Musée des beaux-arts de Berne. J'ai admiré les tableaux de Klee. C'était décidé, je voulais m'inscrire aux Beaux-Arts à Paris. Mes parents m'ont dit: et si tu faisais un apprentissage de graphiste d'abord? A l'Ecole de mécanique et d'électricité de Couvet, j'ai étudié le dessin de machine durant quatre ans et connu mes meilleurs copains. En parallèle, mes parents m'ont payé les cours par correspondance de la «Famous Artists School», cofondée par

l'illustrateur américain Norman Rockwell. Elle était très onéreuse pour eux, je m'en suis rendu compte plus tard. Techniquement, ce bagage m'a beaucoup servi.»

Pablo Picasso

«A 18 ans, en 1970, j'ai loué une salle à Fleurier et monté ma première expo au culot, présentant une soixantaine de dessins. Un dimanche de février arrive une belle voiture de sport, une Matra jaune, plaques parisiennes. Deux voyageurs descendent, une dame en fourrure, un monsieur très gominé avec un accent italien ou espagnol. Ils regardent mes dessins, en achètent cinq ou six, me félicitent et me demandent si j'aime Picasso. J'admire beaucoup cet artiste, surtout les gravures de la suite Vollard, très sombres. «Je suis Javier Vilato, le neveu de Picasso, annonce l'homme. Si vous le souhaitez, nous pourrions organiser une rencontre.» Je lévitais! C'était comme si l'ange Gabriel était arrivé (rires).

Nous sommes restés en contact avec Javier Vilato, mais l'entrevue avec Picasso n'a pas eu lieu, ce dernier est décédé peu de temps après. Pendant l'exposition, j'ai reçu une lettre de 24 heures, qui s'appelait alors *La Feuille d'Avis de lausanne*, pour me demander un dessin. C'est le premier que j'ai publié dans la presse. J'allais parfois au camping à Yvonand. Pour nous, qui venions du Val-de-Travers, c'était comme le bord de la mer. Là-bas, je suis tombé sur *La Pomme*, petit journal satirique édité par Rolf Kesselring, à Yverdon, dans la veine de *Hara-Kiri*. J'ai commencé à travailler pour eux. Je m'inspirais de Reiser et signalais «Anatole».

Shitao et Chu Ta

«Dans ma jeunesse, à Fleurier, j'ai fréquenté une famille parisienne, les Hartung, de fins connaisseurs de l'Orient. Ils invitaient des maîtres japonais de sabre et de calligraphie. Grâce à eux, j'ai pu être éveillé à cet art, à cette philosophie. Ces choses se sont déposées en moi pour fleurir plus tard. Le sabre, j'ai fait cela en touriste un tout petit moment, j'ai vite arrêté, c'est un truc de dingue. Le papier et l'encre, par contre, j'ai continué, tout en ayant l'impression d'être un sanglier dans

Parcours

Né à Fleurier, dans le Val-de-Travers, en 1952, Martial Leiter publie des dessins de presse dès les années 1970, épinglant les aberrations de la vie contemporaine, le consumérisme et le repli sur soi, l'arrogance des élites financières, l'armée, les partis conservateurs. Il a travaillé notamment pour *Le Monde*, *Die Zeit*, *Die Wochenzeitung*, *Le Monde diplomatique* ou *Le Temps*. Parallèlement à cette veine engagée, il expose une œuvre peinte sombre et émouvante, inspirée de la danse macabre, déclinant les motifs de la mouche, du corbeau ou de l'épouvantail. Sensible à son art, la chanteuse Mylène Farmer a repris l'une de ses œuvres dans un clip (*Fuck them all*) et dans le décor de sa tournée *Nevermore*, en 2023. Martial Leiter revisite également le paysage de montagne ou de plaine. Aux Cahiers Dessinés, il a publié *Tous rebelles* (2012), *Les ombres éblouissantes* (2015) et, ce mois-ci, *Paysage fugitif*.

un atelier de calligraphie. Aujourd'hui, je travaille souvent avec un pinceau chinois.

Toutes ces rencontres étaient extraordinaires. Mais, à cet âge-là, l'extraordinaire paraissait naturel. Je ne suis pas un grand voyageur, bien que j'aie beaucoup bougé en Suisse, en France, en Italie. Mon problème, c'est que je ne sais pas partir. Même si je ne suis jamais allé en Asie, deux artistes chinois notamment m'accompagnent: Shitao et Chu Ta, qui ont vécu à cheval entre le XVII et le XVIIIe siècle. Ils ont su saisir la transformation perpétuelle du paysage, son impermanence. J'ai été très marqué par un texte sur la création écrit par Shitao, *Les Propos sur la peinture du moine Citrouille-amère*, traduit par Pierre Ryckmans, alias Simon Leys. Selon moi, il n'a pas d'équivalent.»

Emil Zbinden et Käthe Kollwitz

«Le premier était un graveur sur bois extraordinaire. J'allais chez lui à Brunngasse, à Berne, dans un petit appartement monacal. Il avait illustré toute l'œuvre de Jeremias Gotthelf. Ses paysages de l'Emmenthal sous la neige sont d'une grande beauté! On dirait des estampes japonaises. Il avait côtoyé Paul Klee, et l'artiste expressionniste Käthe Kollwitz. Elle n'était pas du tout connue au début des années 1970, on parlait moins des femmes artistes qu'aujourd'hui. Pour moi, elle se situe dans la lignée d'un Goya. Son travail m'a fasciné. Emil me racontait la montée du nazisme qu'il avait vécue en Allemagne. Je pense à lui, à sa conscience politique, alors qu'on entend de plus en plus de bruits de bottes, et qu'on dénigre le pacifisme. Cet esprit va-t-en-guerre me fait peur. On parle de guerre de manière légère, comme si c'était une abstraction ou un jeu.»

Claude Lorrain et les peintres paysagistes

«Claude Lorrain, peintre français du XVIIe siècle, est un incontournable pour le paysage. Je pense à la richesse de ses dessins davantage qu'à ses peintures. Quand on regarde un dessin de Michel Ange ou du Lorrain, il surgit devant nous, on le voit depuis aujourd'hui. On est en lien. Beaucoup de peintres m'accompagnent. Théodore Rousseau, paysagiste français: Constable, Ruskin, Turner, du côté de l'Angleterre. Je suis un gnome, à côté. Simplement, j'embarque leurs images avec moi. Il y a du beau monde dans ce train.»

Brigitte, sa compagne

«Cela fait quarante-cinq ans que nous nous connaissons. La moitié des choses que j'ai faites, c'est grâce à elle, à notre connivence intellectuelle et affective. Quand une personne est proche de nous, il est difficile d'en parler. Plus le temps passe, plus c'est énorme. On s'épaule. On a gardé une vie post-ado, non pas parce qu'on veut absolument être jeunes, mais parce qu'on est restés dans une continuité. Les choses qui nous intéressaient lorsqu'on avait 20 ou 30 ans sont toujours là. C'est notre arrière-pays, une constance, une fidélité inestimable dans un monde qui me paraît de plus en plus versatile.» ■

«**Paysage fugitif**», une exposition à voir à l'Espace Richterbuxtorf, à Lausanne, jusqu'au 7 février. Vernissage samedi 10 janvier dès 15 heures.

«**Paysage fugitif**», Les Cahiers dessinés, 172 p., préface de Bruno Pellegrino et postface de Julie Bouvard.

«J'ai découvert de Vinci dans le Larousse»